


U d'of OTTAWA



39003010553021





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

LA JEUNESSE

A L'ÉCOLE DE

CORNEILLE ET DE RACINE

ALLOCUTIONS DU DIMANCHE

JUIL 7 1972

LA JEUNESSE

A L'ÉCOLE DE

CORNEILLE ET DE RACINE

ALLOCUTIONS

DU DIMANCHE

PAR

M. L'ABBÉ PERGELINE

*Supérieur honoraire de l'Externat des Enfants-Nantais
Chanoine honoraire de Nantes et de Tulle*

NANTES

LANOË-MAZEAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

2, Rue Saint-Pierre, 2

1897



BV
4310
.P463
1897

A SA GRANDEUR

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE NANTES

MONSEIGNEUR,

Plein d'une filiale confiance, je me permets de présenter cet humble volume aux bénédictions de Votre Grandeur.

Il n'est qu'un pâle commentaire de quelques-unes des belles paroles, inspirées par leur génie, à nos deux grands poètes Corneille et Racine. Mais, Monseigneur, il est adressé à la jeunesse, à la chère jeunesse qui peuple vos maisons d'éducation. Cela suffit à lui assurer le même gracieux accueil, que vous avez daigné faire aux trois volumes qui l'ont précédé.

Puissent ces simples allocutions allumer dans l'âme de vos enfants l'ardente flamme des nobles amours, et vous préparer par là même de vaillants soldats pour la bataille, de pieux consolateurs pour les heures douloureuses, si fréquentes dans la vie d'un Evêque,

et enfin d'infatigables coopérateurs pour les grandes tâches que vous imposera votre zèle.

Veillez, Monseigneur, agréer le profond respect et le religieux dévouement avec lesquels

j'ai l'honneur d'être,

de Votre Grandeur,

le très humble et très obéissant serviteur.

J. PERGELINE.



LETTRE DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE NANTES

A la lettre précédente, Monseigneur l'Évêque de Nantes a fait une réponse manifestement dictée par son grand cœur.

L'Auteur, trop honoré et trop heureux, la reproduit avec la profonde émotion d'une inexprimable reconnaissance.

Nantes, le 24 Octobre 1896.

CHER MONSIEUR LE SUPÉRIEUR,

J'admire votre infatigable dévouement à la jeunesse chrétienne.

Après avoir prêché le saint Évangile aux pères dans d'éloquents discours, vous avez voulu en redire les divines leçons à leurs fils dans de charnants écrits. Qu'ils soient lus et relus de tous, ces livres où se révèlent le cœur d'un apôtre et l'art de l'écrivain !

Je le demande à Dieu, pour le Maître le plus vénéré et la chère jeunesse qu'il a tant aimée.

† PIERRE-ÉMILE,

Évêque de Nantes

PRÉFACE

AUX ANCIENS ÉLÈVES

DE L'EXTERNAT DES ENFANTS-NANTAIS

MES CHERS FILS,

Je n'ai point la prétention de vous offrir un recueil d'études littéraires, plus ou moins académiques. Mon ambition est, tout à la fois, plus modeste et plus haute.

En réveillant en vous le souvenir des belles paroles de nos deux grands poètes tragiques, que j'ai eu l'honneur de vous commenter, je voudrais réveiller votre jeunesse elle-même, et renouveler dans vos cœurs les nobles résolutions, que vous inspiraient naguère les solennelles et fières sonneries du mâle génie de Corneille, unies aux mélodieux accords de la lyre enchantée de Racine.

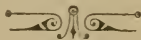
Ces allocutions, comme celles qui les ont précédées, demanderaient, pour être moins indignes de vous être présentées, de nombreuses retouches. Mais ma soixante-quinzième année, qui sonnait à l'heure où je livrais à l'imprimeur, les premières feuilles de ce quatrième volume, m'interdit ce travail.

Pour le mener à bonne fin, il me faudrait un regain de jeunesse, que l'adorable volonté de Dieu ne juge pas utile de m'accorder. Tout en moi, sauf le cœur, a inexorablement vieilli.

Donc, mes amis, acceptez ces trop imparfaites allocutions avec l'aimable et souriante indulgence de fils bien nés qui, ne se dissimulant pas la visible décadence de leur vieux père, ne lui en conservent pas moins la plus respectueuse affection.

Dieu bénisse ces pages que je vous dédie, comme un nouveau mémorial de la belle adolescence que je cultivais autrefois avec un religieux dévouement, et qui s'épanouissait, semblable au lis immaculé chanté par Racine, et dont, en relisant *Athalie*, vous retrouverez la royale splendeur et le parfum virginal.

J. PERGELINE.



ALLOCUTION PRÉLIMINAIRE

*Verba sapientium stimuli, et quasi
clavi in altum defixi.*

Les paroles des sages sont comme
des aiguillons, comme des clous
qui s'enfoncent profondément.

ECCL. XII, 11.

MES CHERS ENFANTS,

LORSQUE vous lisez nos deux grands poètes français : Corneille et Racine, il vous arrive souvent de tressaillir. A chaque page, éclatent des mots sublimes, et, selon la parole de Lacordaire, vous sentez comme un glaive qui va jusqu'au fond de votre âme et en fait jaillir l'admiration.

Eh bien ! mes amis, c'est à vous commenter quelques-uns de ces mots superbes, que je voudrais consacrer nos entretiens de cette année. Laissez-moi vous dire aujourd'hui le fruit que j'attends de cette prédication.

J'écarte tout d'abord une objection : Ces entretiens

ne paraîtront-ils pas quelque peu étranges, et ne contrediront-ils pas à l'antique usage qui veut que les prédicateurs commentent des textes de l'Écriture et des Pères ?

Je l'avoue, de ces mots que je signalerai à votre attention, il en est plus d'un que nous recueillerons sur des lèvres païennes ; mais ils n'en sont pas moins chrétiens pour cela, car, ils y ont été mis par deux poètes profondément religieux, et qui n'ont fait que traduire dans leur mâle et splendide langage, les plus divines paroles de nos Saints Livres. J'aurai soin de vous le faire remarquer, en vous citant les textes dont ne sont que l'écho les inspirations de Corneille et de Racine. Je ne ferai d'ailleurs, mes enfants, qu'imiter les Pères de l'Église, qui ont fait de fréquents emprunts aux philosophes païens, et Saint Paul lui-même, citant un poète grec, devant l'Aréopage d'Athènes.

Cela dit, voici ce que j'espère de la prédication annoncée.

Avant tout, elle vous prouvera la vérité de cette remarque d'un moraliste chrétien : « Les grandes pensées viennent du cœur. » Si Racine et Corneille n'avaient pas eu de nobles cœurs, aucune des belles paroles que je me propose de vous faire entendre ne s'en fût échappée.

Voltaire avait une vaste intelligence, un esprit délié, une langue élégante et claire, mais il n'avait pas de cœur, car ce n'est pas avoir de cœur que d'en avoir un égoïste, étroit, cupide, orgueilleux et jaloux. De

plus, les grands souffles chrétiens ne passaient pas sur son âme. Aussi n'en est-il sorti que des mots pompeux, des maximes prétentieuses et sonnante le faux. Aucun jet spontané et vraiment éloquent, aucune parole qui vous fasse dire : C'est beau. Au moins les exceptions sont rares. Tandis que, je l'ai déjà dit, chez Racine et chez Corneille, c'est à toutes les pages qu'on se sent saisi par l'apparition de l'idéal. A cause de cela, mes enfants, nos entretiens auront cet autre résultat : ils vous feront aimer nos deux grands poètes et les écrivains qui leur ressemblent. En vous emportant sur les hauteurs et en vous y maintenant, dans la pure et sereine lumière, ils vous inspireront le dégoût de ce qui est vil et bas, et même de ce qui est simplement vulgaire. Après avoir fréquenté le génie, vous serez moins tentés d'aller écouter les auteurs de bas étage, et surtout ceux qui ne se contentent pas d'être médiocres, mais ont par surcroît la triste ambition d'être ignobles.

Les fières paroles que je vous développerai, auront un effet plus profond et plus salutaire encore, elles vous pénétreront, elles iront jusque dans la moelle de vos os ou plutôt de vos âmes, y accomplir un mystérieux travail de sanctification.

« C'est, dit un illustre religieux, le privilège du vrai, du beau, du bien, de s'assimiler, de transformer en eux-mêmes tout esprit qui les approche. Le beau nous embellit à la lettre, en imposant à notre âme des pensées plus hautes, et quelquefois à notre corps

lui-même une plus noble attitude.... La grandeur morale, vivement exprimée, nous fait, pour ainsi dire, vibrer à son unisson. Comme la lumière illumine et que le feu embrase, le vrai, le beau, le bien tendent par nature à transfigurer en eux-mêmes tout ce qui vient à leur contact immédiat. » (1)

Le savant religieux confirme ses affirmations en nous rappelant que, au ciel, par cela seul que nous verrons Dieu, nous serons transformés en lui.

Permettez-moi d'insister, mes chers enfants.

En se succédant, nos entretiens meubleront votre mémoire de paroles victorieuses dont vous userez comme de traits enflammés pour vous stimuler vous-mêmes, et pour abattre les ennemis de votre foi et de votre vertu.... Il y a, dans la vie des jeunes gens, des heures si terribles, des combats si rudes ! Ils ont tant besoin d'être excités et encouragés !

Les paroles de nos poètes vous serviront d'aiguillon, elles feront quelque chose de semblable à ce qu'ont fait souvent, sur les champs de bataille, les harangues du général.

Certes, lorsque Henri de la Rochejacquelein disait à ses Vendéens : « Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi, » cette brève allocution transformait en héros les soldats qui l'entendaient.

Quel exemple vous citerai-je encore ?

(1) Le R. P. Longhaye.

Quand à son fils, allant au supplice, la mère de saint Symphorien criait, des remparts d'Autun : « Mon fils, regarde le ciel, » ce cri maternel doublait certainement l'ardeur du martyr. A la voix de sa mère, Symphorien se dressait vis-à-vis de ses bourreaux plus invincible que jamais. Il marchait au supplice du pas agile et ferme de l'homme qui se hâte d'arriver à son but.

Voilà justement, mes enfants, la salutaire efficacité qu'auront les paroles de nos deux incomparables tragiques. Lorsque les passions vous presseront, lorsque le monde se moquera de vos croyances et sifflera vos vertus, vous vous les répéterez à vous-mêmes. Elles vous soutiendront, et aviveront dans vos âmes la flamme du courage.

Il est surtout une vertu qu'elles stimuleront merveilleusement : le sentiment de l'honneur. En le faisant, elles vous rendront un éminent service et cela parce que ce sentiment de l'honneur, qui est une des plus puissantes énergies de la jeunesse, court aujourd'hui les plus grands périls.

Enfin, mes enfants, ces commentaires des belles paroles de nos poètes me fourniront l'occasion que je recherche et saisis toujours avidement, de vous rappeler les amours sacrés qui doivent faire battre le cœur des jeunes gens et inspirer leur vie : la piété filiale, le culte de la patrie, l'amour de la justice et de la vérité, la passion du devoir. Tous ces amours, en effet, ont leur éloquente et saisissante expression dans les œuvres de Corneille et de Racine.

En résumé, mes chers enfants, pour que vous deveniez des chrétiens comme il en faut aujourd'hui, à quoi, nous, vos maîtres, devons-nous nous appliquer ? A faire de vous des hommes de foi robuste, intègres, ayant des convictions inébranlables, une conscience indomptable, jaloux de leur liberté, sans peur, sans reproche, tenant ferme leur drapeau et ne craignant point de l'arborer.

Or, en vérité, pour réaliser tout cela en vous, je ne vois guère ce que je pourrais faire de mieux que de jeter à vos cœurs de ces fortes et généreuses paroles, qui ont le don de retentir dans les âmes comme le son de la trompette guerrière, ou si vous aimez mieux, comme la foudre qui illumine la cime de la montagne en même temps qu'elle la frappe.

Mes enfants, laissez-moi vous le dire, en terminant cette allocution, nos deux glorieux poètes ne feront pas qu'imprimer à vos chères âmes de vigoureuses impulsions vers les hauteurs ; ils vous donneront les spectacles les plus capables de charmer votre jeunesse.

Rien n'attire et ne saisit la jeunesse comme la fréquentation des héros ; elle se passionne pour les vaillants. C'est une fête pour elle d'entendre célébrer leurs exploits.

Or, dans les tragédies de Corneille et de Racine, elle rencontrera des héros presque à chaque ligne, des héros, champions et défenseurs de toutes les saintes causes qui sollicitent le dévouement des cœurs magnanimes.

Vous descendrez avec eux sur les plus illustres champs de bataille, et vous assisterez à des combats vraiment surhumains. Vous verrez des lions terrassés par des agneaux, des aigles abattus dans la poussière par de timides colombes : Aman cloué à la potence par l'humble prière de la douce et tremblante Esther, Joas armé de sa seule innocence, dialoguant avec l'astuce et les colères d'Athalie. Et que d'autres saisissants spectacles !

Le vieil Horace prêt à donner à sa patrie, plus que son propre sang, le sang de ses fils ; Polyeucte allant à la gloire en allant à la mort, se riant des bourreaux, et plantant la croix sur les remparts du paganisme, défendus encore par la toute-puissance des empereurs ; Andromaque disputant son fils aux armées de la Grèce, et aux impatients désirs de Pyrrhus ; l'aimable et loyal Britannicus, aux prises avec la jalousie féroce de l'impur Néron. Il est impossible, mes enfants, qu'en face de pareilles luttes, vos cœurs ne soient pas emportés par les plus fiers et les plus joyeux enthousiasmes.

Et maintenant, mes amis, que vous demanderai-je, pour assurer le succès de nos entretiens ? Rien autre chose que ce que vous m'accordez, quand j'ai le bonheur de vous parler : une religieuse attention, non l'attention vaine de la curiosité, mais celle d'âmes toutes pleines du désir d'apprendre à bien faire.

Vous voudrez bien aussi, mes enfants, m'aider de vos prières. La parole, lorsqu'elle n'est pas bénie de

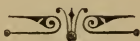
Dieu, et imprégnée de sa grâce, n'est qu'un airain sonnante et une cymbale retentissante.

Pour être plus sûrement exaucés, vous vous adresserez à nos chers martyrs, les Enfants Nantais. Ils savent le prix des saintes paroles. A quoi durent-ils leur courage, leur constance, leurs victoires, leur bienheureuse mort ?

Donatien les dut aux exhortations ardentes des prêtres qui lui révélèrent les mystères de la foi, et lui conférèrent le saint baptême.

Rogatien fit honneur de sa conversion à son jeune frère. Ce fut la voix fraternelle qui le décida à devenir chrétien, et lui inspira sa noble attitude devant les bourreaux.

Je le répète, ils savent tous les deux l'efficacité des paroles pleinement chrétiennes. Aussi demanderont-ils, pour moi, la grâce de ne pas affaiblir, ni stériliser celles que je vous commenterai ; et, pour vous, le bonheur inestimable de mettre en pratique les leçons qui vous seront données.



JE CRAINS DIEU, CHER ABNER, ET N'AI PAS
D'AUTRE CRAINTE.

Ath. I, 1.

Qui timet Dominum nihil trepidabit.

Celui qui craint le Seigneur
n'aura pas d'autre crainte.

Eccli. xxxiv, 16.

MES CHERS ENFANTS,

C'EST à la plus belle des tragédies de Racine que j'emprunte le sujet de notre entretien.

Abner vient d'énumérer et de peindre à Joad les dangers dont le menace la colère d'Athalie. Il a débuté par cette question :

« Pensez-vous être saint et juste impunément ? »

Puis il lui a représenté les haines implacables de la reine, ses jalousies, sa perfidie, ses audaces sacrilèges, sa puissance, l'aide que lui prêtent ses courtisans et surtout l'impie Mathan. Il a fini par cette parole :

Croyez-moi, plus j'y pense et moins je puis douter
Que sur vous son courroux ne soit près d'éclater.

Joad répond.... Ecoutez sa réponse :

« Soumis avec respect à sa volonté sainte,
» Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte »

Noble parole.

En la mettant sur les lèvres de Joad, Racine s'est visiblement inspiré de celle de Notre-Seigneur à ses apôtres : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent rien autre chose contre vous. Craignez celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter à l'enfer. Je vous le dis, c'est lui seul qu'il faut craindre. » (1)

Oui certes, mes enfants, il faut craindre Dieu, et cela pour des raisons sans réplique.

Il est infiniment juste, ne fait acception de personne et paie à tous les coupables les dettes de sa vengeance.

Il est tout-puissant. Anéantir les mondes lui est plus facile qu'à nous d'éteindre un chétif flambeau ou d'écraser un insecte.

Il est partout et voit tout ; impossible de le fuir. Pas de nuit si épaisse, pas d'abîme si profond qui puisse nous dérober à son regard et nous soustraire à sa colère.

Il est éternel, comme le disait en expirant le sublime Garcia Moreno, il ne meurt pas ; quand nous serons *morts*, il vivra *encore*. Pendant les interminables et inépuisables siècles, il restera notre maître et notre roi : « *Manet invictus rex in æternum.* » (2)

(1) Luc, XII, 8-9.

(2) Eccli. XVIII, 1.

Il hait le péché de l'effroyable haine qui a creusé l'enfer et en a allumé les inextinguibles feux.

Joad sait cela, voilà pourquoi il s'écrie : « Je crains Dieu, cher Abner. » Il ajoute aussitôt : « Et n'ai pas d'autre crainte. »

Le Grand Prêtre est pleinement dans le vrai : Dieu seul est redoutable, parce que seul il a les clefs de la mort et de l'enfer : « *Habeo claves mortis et inferni* » (1)

En elles-mêmes les menaces des créatures ne sont rien. Munis de la grâce, nous pouvons, comme saint Paul, défier l'univers entier. Néanmoins, mes enfants, il n'y a que les héros à pouvoir faire écho à Joad. Nous sommes naturellement si fragiles et si faibles, et, d'autre part, nous avons dans le monde tant de formidables adversaires !

Quand un homme dit sincèrement et tranquillement : Je ne redoute aucune créature.

Fleuves débordés, je ne vous crains pas. Vous pouvez ravager la terre, emporter les moissons, déraciner les arbres, détruire nos habitations ; vous ne pouvez pas envahir mon âme. D'un mot, d'ailleurs, Dieu, s'il lui plaît, vous fera retourner en arrière.

Tonnerre, je ne te crains pas. Tu découronnes et tu renverses les plus gigantesques monuments, tes coups sont subits et inattendus ; mais c'est le Seigneur qui te donne ton fracas et tes foudroyants éclairs. Tu ne fais que ce qu'il te permet.

(1) Apoc. 1, 18.

Tempêtes, je ne vous crains pas. Le Christ vous déchaîne et vous apaise à son gré. Vous dévastez la nature, vous n'effleurez pas le monde de la grâce.

Mer, je ne te crains pas. Tu te précipites tumultueuse et conquérante, mais il ne faut qu'un grain de sable pour t'arrêter et te faire rentrer dans tes gouffres.

Montagnes, je ne vous crains pas. Si Dieu vous touche, vous sauterez comme des béliers et vous bondirez comme des agneaux ; mais, s'il le veut, malgré les secousses de la terre, vous resterez immobiles.

Bêtes fauves, je ne vous crains pas. Ce n'est qu'un jeu pour lui de vous museler ou de vous briser les dents.

Fléaux, maladies, pestes de tout nom et de toute sorte, je ne vous crains pas. Vous n'êtes que les coups mystérieux du Maître, frappant à nos portes pour nous annoncer sa venue.

Hommes, je ne vous crains pas, même quand vous avez le diadème au front et le sceptre à la main. Vous n'êtes forts que dans la mesure par Lui déterminée. Je n'apprends ni vos cachots, ni vos chevaux, ni vos bûchers, ni vos glaives. Vous pouvez me tuer, mais vous ne me vaincrez pas malgré moi.

« Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte. »

Quand un homme dit ces choses et les pense, je le répète, il est dans le vrai, et en même temps il est un héros.

Mes enfants, les Joad ne sont pas rares dans l'Eglise de Dieu. Je me contente de vous en nommer quelques-uns :

Jean-Baptiste opposant son implacable *non licet* au voluptueux et cruel Hérode.

Paul dont nous venons de rappeler les calmes et dédaigneux défis.

Etienne rendant témoignage à son Maître, sous les pierres des Scribes et des Pharisiens.

Laurent, sur son gril, narguant le proconsul et l'excitant à activer le feu, qui a déjà dévoré la moitié de son corps.

Ignace d'Antioche, impatient d'être moulu par les dents des lions, et de devenir ainsi un froment digne d'être présenté à Jésus-Christ.

Donatien et Rogatien répliquant aux injonctions du persécuteur : « Plutôt mourir que de nous souiller. »

Grégoire VII luttant jusqu'à son dernier soupir contre les empereurs et les rois.

Thomas Morus posant tranquillement sur le billot sa tête vénérable.

Pie VII faisant cette simple réponse au Conquérant qui lui enjoint de céder ses droits sur le patrimoine de saint Pierre : « Je ne le dois pas, je ne le puis pas, je ne le veux pas. »

Comme Joad, ces grands hommes craignent Dieu, mais ne craignent que lui :

« Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte. »

O mes chers enfants, quel service je vous aurais rendu, si je vous avais persuadé d'enraciner dans votre âme cette crainte de Dieu exclusive de toute autre crainte.

Si, avec Joad, vous pouviez dire : Je crains Dieu, vous seriez invincibles. Nulle autre appréhension ne troublerait votre cœur.

« Celui qui craint l'homme tombera promptement. — *Qui timet hominem cito corruet.* » (1)

« Au contraire, celui qui craint le Seigneur n'aura pas d'autre crainte. — *Qui timet Dominum, nihil trepidabit.* » (2)

« L'impie fuit devant une ombre. — *Fugit impius, nemine persequente.* » (3)

« Le juste ressemble au lion qui connaît sa force ; il est sans terreur. — *Justus autem quasi leo confidens absque terrore erit.* » (4).

Vous serez courageux, mes amis, non parce que, comme le lion, vous connaîtrez votre force, mais parce que vous connaîtrez celle de Dieu : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous. *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* »

C'est cette certitude de l'assistance de Dieu qui soutient Joad.

Que répond-il à Josabeth qui lui représente l'im-

(1) Prov. xxix, 25.

(2) Eccli. xxxiv, 16.

(3) Prov. xxviii, 1.

(4) Prov. xxviii, 1.

puissance des prêtres et des lévites à combattre Athalie ?

« Et comptez-vous pour rien Dieu qui combat pour nous.
Dieu qui de l'orphelin protège l'innocence,
Et fait dans la faiblesse éclater sa puissance ? »

Qu'avez-vous à faire, mes chers enfants, pour établir en vous cette confiance en Dieu qui rend l'homme intrépide et invincible ? Trois choses :

Premièrement, consolider vos convictions chrétiennes et, par la même, fortifier votre espérance.

Deuxièmement, garder votre conscience nette et pure. Une conscience souillée est toujours dans l'angoisse et la terreur.

Troisièmement enfin, prier beaucoup. La prière est un acte d'humilité et l'humilité attire celui qui a dit : « Dieu résiste aux superbes, mais il donne sa grâce aux humbles. — *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* » (1)

Mettez ces conseils en pratique, mes chers enfants ; ils vous aideront puissamment à vous faire un tempérament chrétien vraiment robuste et résistant. Vous sentirez l'action divine, et, la sentant, vous ne redouterez rien. Vous serez de force à jeter à ceux qui essaieront de vous intimider la grande parole que je viens de vous commenter :

« Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte. »

(1) Jacob. IV, 6.

« JE SUIS JEUNE, IL EST VRAI, MAIS AUX AMES BIEN NÉES
LA VALEUR N'ATTEND PAS LE NOMBRE DES ANNÉES. »

Le Cid, I, 5.

*Juvenes inducunt se gloriam et
stolas belli.*

Les jeunes gens se revêtaient de
gloire et d'habits guerriers.

I MACH. XIV, 9.

« Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années. »

LE Cid jette cette crâne réponse à l'illustre adver-
saire qui lui reproche sa jeunesse, et le croit
incapable de se mesurer avec lui.

Quel dialogue !

— « Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?
— Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.
— Sais-tu bien qui je suis ?

— Oui ; tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;
Mais j'aurais trop de force, ayant assez de cœur.

.....

— Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire.
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

.....
— D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie. »

Mes enfants, de même que son adversaire doutait du Cid, le monde contemporain doute de la vertu des jeunes chrétiens.

Pour répondre à ce doute injurieux, l'Eglise, en cette grande fête de tous les Saints, ouvre les cieux. Regarde, dit-elle au monde ; de ces jeunes héros que tu declares imaginaires et impossibles, le paradis est peuplé. Or, c'est en luttant contre toi, contre Satan et leurs passions, qu'ils ont remporté leurs immortelles victoires. Chacun d'eux peut emprunter la parole du Cid :

« Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années. »

I

JE tiens, mes enfants, à constater cette réalité de l'héroïsme à votre âge.

Le monde n'y croit pas.... Non, il ne croit pas qu'il y ait au ciel des légions de jeunes saints, parce qu'il regarde comme irréalisable l'union de la jeunesse et de la vertu chrétienne.

Que le ciel soit peuplé d'innocents, morts peu de temps après le baptême, il n'y contredit pas ; mais que dans la patrie où vivent éternellement les vainqueurs, il y ait des jeunes gens, des adolescents, et même des enfants ayant l'âge de discrétion, il ne peut ni le comprendre, ni l'admettre, oublieux ou ignorant qu'il est de la toute-puissance de la grâce.

Les enfants, dit-il, sont trop étourdis et trop légers ; les adolescents se laissent facilement séduire par les premières ivresses du plaisir ; quant aux jeunes gens, ils ne sont pas assez maîtres de leur cœur et de leurs sens, pour en faire taire les orages. Non, à dix ans, à quinze ans, à dix-huit ans, la sainteté n'est pas possible. Que si parfois elle s'y rencontre, c'est une exception, un miracle dont il ne faut pas tenir compte.

Le monde se trompe, mes enfants, ou il ferme volontairement les yeux pour ne pas voir. En réalité, dans tous les temps, la jeunesse a produit beaucoup de saints ; sa germination sous ce rapport est merveilleuse. Pour ne parler que d'un seul ordre de saints, il appert que c'est cet âge qui, et dans l'ancienne loi et dans la nouvelle, a enfanté le plus de martyrs. Parcourez le martyrologe qui est le glorieux catalogue des saints, vous y rencontrez à chaque page la fête de quelques jeunes témoins de Jésus-Christ : les sept Machabées, les sept fils de Symphorose, les sept fils de Félicité, Romain, Venant, Agnès, Agathe, Cécile. Je ne finirais pas si je voulais les nommer tous.

Les jeunes saints sont innombrables.

Pourquoi Dieu a-t-il voulu qu'il en fût ainsi ? Pourquoi n'attend-il pas toujours que ses élus aient atteint leur maturité avant de les recevoir dans son paradis ?

Parce que la jeunesse est tributaire de la mort comme les autres âges.

Parce que la sainteté dans l'enfance et l'adolescence a le charme exquis d'une fleur fraîchement épanouie dont Dieu se plaît à respirer le parfum.

Parce que Dieu, dont la jeunesse est éternelle, aime à multiplier les reflets vivants de cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle.

Parce que la jeunesse étant de tous les âges le plus fragile et le plus terriblement tenté, sa vertu fait ressortir plus magnifiquement les triomphales énergies de la grâce.

Parce que la mort est l'acte suprême qui tranche la grande question de l'éternité, et que ce sont les jeunes gens qui font le plus facilement et le plus généreusement le sacrifice de la vie.

Parce que, enfin, le Seigneur a trouvé juste et bon que tous les âges, comme tous les états, toutes les conditions, toutes les professions, fussent représentés dans la vie céleste.

De même donc qu'au ciel il y a des rois et des bergers, des soldats et des artisans, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, de même dans la patrie de l'humanité rachetée il y a des vieillards, des hommes mûrs et des jeunes gens, des adolescents et des enfants : des vieillards courbant devant Dieu

leur tête blanchie et jetant à ses pieds leurs diadèmes ; des hommes mûrs chargés des dépouilles opimes de l'enfer et du monde : « *Victores capta præda* ; » (1) des jeunes gens vêtus, comme il convient à des vainqueurs, d'une robe empourprée de leur sang : « *Veste aspersa sanguine* ; » (2) des adolescents parés de leur candeur : « *Amicti stolis albis* ; » (3) des enfants réjouissant le paradis de leurs sourires ; des innocents jouant avec des palmes sous l'autel de l'éternité.

Voulez-vous, mes amis, que je vous rende cela plus sensible par des images empruntées à la sainte Ecriture ? Je n'ai que l'embarras du choix.

Dans le Paradis de Dieu que Notre Seigneur lui-même appelle le grenier du père de famille, il y a des gerbes opulentes, dorées par les chaleurs de l'été et apportées là par de laborieux moissonneurs : « *Portantes manipulos suos* ; » (4) mais il y a là aussi de charmantes corbeilles de fruits printaniers, cueillis par les anges, pour les festins du Roi des rois : « *Divini fructus* (5) — *Fructus honoris et honestatis*. » (6)

Dans le Paradis de Dieu, si souvent comparé aux jardins de la terre, il y a des cèdres géants, de majestueux platanes, des palmiers élancés, mais il y a aussi

(1) Isai. ix, 3.

(2) Apoc. xix, 13.

(3) Apoc. vii, 13.

(4) Psalm. cxxv, 6.

(5) Eccli. xxix, 17.

(6) Eccli. xxiv, 23.

des roses, des lis, des violettes, des fleurs de toute sorte, répandant le parfum que saint Paul appelle la bonne odeur de Jésus-Christ : « *Christi bonus odor.* » (1)

Dans le Paradis de Dieu, il y a des aigles planant à travers l'immensité : « *Assument pennas, ut aquilæ, volabunt et non deficient ;* » (2) mais il y a aussi de joyeux oiseaux, chantant sans se taire jamais sur les rameaux de l'arbre de vie.

Dans le Paradis de Dieu, il y a des lions faisant escorte au Lion victorieux de Juda, mais il y a aussi de candides agneaux, bondissant à la suite de Celui qui a effacé les péchés du monde.

Ces agneaux, et les oiseaux joyeux, et les fruits précoces, et les fleurs qui parent l'autel, autant de gracieuses images des jeunes saints.

Que si, mes enfants, de ce grand nombre de jeunes gens prédestinés vous désirez une dernière et décisive raison, je vous dirai ceci : la jeunesse est naturellement enthousiaste, aimant la bataille, prodigue de son amour et de son sang, et, par suite, plus facilement héroïque que les autres âges :

« Mais aux âmes bien nées,
» La valeur n'attend pas le nombre des années. »

(1) II Corinth. II, 15.

(2) Isai XL, 31.

II

JE n'insiste pas davantage, mes enfants; vous n'en doutez point, il y a de jeunes saints au Ciel, il y en a des multitudes. Que leur devez-vous? C'est une deuxième question qu'il faut résoudre avant de terminer. Vous leur devez l'admiration, la reconnaissance, la confiance et l'amour.

L'admiration d'abord : encore sur la terre ils étaient si beaux ! Ils avaient l'âme si haute, le cœur si large, la volonté si généreuse, la parole si loyale, une vie si pure que les impies eux-mêmes, quand ils s'oubliaient, s'arrêtaient tout émus devant eux.

Or, mes enfants, la gloire dans le Ciel répondant aux vertus pratiquées sur la terre, je vous demande quelle doit être, et quelle est, en effet, celle de vos jeunes frères du paradis. Comment vous en donner une idée ?

Saint Thomas d'Aquin enseigne que chacun des divers ordres de Bienheureux a une auréole qui le distingue. Tous les élus sont couronnés des splendeurs de Dieu : « *Fulgebunt justi sicut sol in regno Patris eorum ;* » (1) mais cette splendeur a des fulgurations diverses. Comment rayonne-t-elle au front des jeunes saints ? Je me persuade que le divin soleil leur fait une gloire qui correspond, non-seulement aux caractères

(1) Matth., XIII, 43.

de leur sainteté, mais encore à l'âge qu'ils avaient quand ils ont quitté la terre. L'auréole des vieillards ressemble au diadème de feu que le soleil couchant met au front des montagnes ; celle des hommes mûrs aux irradiations éblouissantes du grand astre à son midi.

Quant à celle des jeunes gens et des enfants, elle rappelle les virginales clartés de l'aurore, clartés que la création tout entière salue de ses allégresses et de ses concerts.

Ce ne sont là, sans doute, que des images, mais je le répète, des images empruntées à nos livres sacrés et qui suffisent à faire éclater dans vos âmes l'enthousiasme des grandes admirations, de ces admirations puissantes qui pressent les âmes d'imiter, au moins de loin, la beauté idéale qui les ravit.

Aux jeunes saints, mes enfants, vous devez aussi la reconnaissance. Ils ont si glorieusement illustré votre âge, ils vous ont donné de si éloquents exemples, ils vous ont obtenu tant de grâces, ils vous ont si fraternellement aidés dans vos combats !

Vous le rappeler, c'est vous dire qu'à la reconnaissance vous devez joindre la confiance, une confiance inaltérable.

Confiance, car ils sont fidèles à leurs affections et ils ont à cœur de poursuivre et d'achever l'œuvre commencée en vous.

Confiance, car ils connaissent, pour les avoir rencontrés, avant vous, les périls et les ennemis qui vous menacent.

Confiance, car ils sont aussi puissants qu'ils sont clairvoyants. Ils sont de ceux à qui Dieu ne refuse rien. Il a pour eux d'adorables tendresses, j'allais dire d'adorables faiblesses.

Confiance, car leur honneur est engagé dans les combats que vous livrez. Ils ont d'implacables vengeances à exercer contre l'immonde tentateur qui assiégea leurs âmes avant d'assiéger les vôtres. Ils ont de victorieuses revanches à prendre sur celui que l'Esprit Saint appelle la Bête, l'horrible serpent qui a flétri tant de fleurs vivantes, profané tant de jeunes âmes, et effacé de sa bave impure le sang divin qui les couvrait.

Un dernier mot, mes enfants, ne vous contentez pas d'admirer les jeunes saints, de les remercier, et d'avoir en eux une invincible confiance; aimez-les.

« Ayez, nous dit saint Paul, les mêmes sentiments que Jésus-Christ. — *Hoc sentite in vobis quod est in Christo Jesu.* » (1)

Or nul ne peut le contester, pendant que Jésus-Christ habitait la terre, ses prédilections étaient pour la jeunesse. Il ne rencontrait pas un enfant ou un adolescent sans lui sourire et sans attacher sur lui un regard attendri.

Eh bien ! ce qu'il était pour eux ici-bas, il l'est dans le ciel. Au ciel comme sur la terre, il aime à s'entourer de leur gracieuse multitude. Au ciel comme

(1) Philip. II. 5.

sur la terre, il les embrasse, les bénit, les fait reposer sur son cœur, et les enivre de joie.

Comment, mes amis, n'aimeriez-vous pas ceux que Notre Seigneur honore d'un si suave amour ?

D'ailleurs ils sont si aimables ! Selon que le dit saint Paul de l'Eglise elle-même, ils n'ont ni ride, ni tache : « *Non habentem rugam, neque maculam* » (1).

Je n'ajoute rien, mes enfants. Un plus long discours serait superflu ; vous partagez les prédilections de Notre Seigneur et vous avez hâte de témoigner à vos frères glorifiés l'amour que vous leur avez voué et qui ne s'éteindra jamais.

(1) Ephes. V. 27.



CELUI QUI MET UN FREIN A LA FUREUR DES FLOTS
SAIT AUSSI DES MÉCHANTS ARRÊTER LES COMLOTS.

Alb. I, 1.

*Usque huc venies, et non procedes
amplius, et hic confringes tu-
mentes fluctus tuos.*

Tu viendras jusqu'ici, pas plus
loin. Ici, tu briseras tes flots
orgueilleux.

JOB. XXXVIII.

MES CHERS ENFANTS,

IL y a des temps où le peuple chrétien a besoin d'être raffermi dans la confiance et dans l'espérance. Ce n'est plus seulement chaque âme en particulier, qui est menacée, c'est l'Eglise, c'est la patrie, c'est la société, c'est la civilisation. Tout tremble, tout chancelle, les barbares accourent de tous les horizons et s'acharnent contre la justice et la vérité.

Nous sommes incontestablement à l'une de ces époques sinistres. Le monde entier est soulevé contre Dieu et contre son Christ. Il a juré de les expulser,

de les anéantir, et il y travaille avec une rage et une persévérance que l'enfer seul peut inspirer. Que d'institutions sacrées a déjà emportées la tempête ! Les ruines se succèdent avec une rapidité vertigineuse. On se demande ce qui restera, si le souffle destructeur continue quelque temps encore ses ravages.

Aussi le peuple chrétien a-t-il hâte d'entendre une parole qui ranime son courage. Il écoute et se demande d'où lui viendra le secours : « *Unde veniet auxilium mihi.* » (1)

I

LA parole attendue la voici, elle précède dans l'incomparable tragédie de Racine, celle qui nous a occupés dans notre avant-dernier entretien.

A Abner qui vient de lui énumérer les périls que court le peuple de Dieu, Joad fait cette réponse demeurée célèbre :

« Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots. »

L'image est magnifique.... Tout de suite on se représente la mer, si altière et superbe qu'elle soit, contenue et vaincue par la puissance de Dieu. On entend ses mugissements ; on la voit haletante et

(1) Psalm. CXX, 1.

furieuse, soulevant ses vagues et les poussant contre les rochers du rivage ; puis, tout à coup, reculant, retournant prendre de nouvelles colères et de nouvelles forces dans ses abîmes, revenant plus fière et plus sûre de son triomphe ; mais condamnée encore à rétrograder ; car les rocs sont inébranlables, et d'ailleurs il y a Dieu qui lui a mis un frein et qui pour l'humilier, l'arrête, non-seulement devant le granit de la côte, mais devant un grain de sable.

C'est justement là ce qui se passe dans le monde moral. L'histoire est toute pleine de ces miraculeuses victoires du Dieu, qui se joue aussi facilement de la colère des hommes que des fureurs de la mer. Il y a toujours un grain de sable, c'est-à-dire un rien, une faiblesse quelconque qui arrête les complots des méchants, à l'heure même où ils semblent tenir le succès.

La mer Rouge ouvre ses abîmes à l'ordre de Moïse.

Le géant Goliath est renversé par le caillou du petit pâtre David.

Un sourire et une larme d'Esther sauvent Israël menacé par l'orgueil et l'ambition d'Aman.

Judith tranche la tête d'Holopherné et met en déroute les hordes assyriennes.

Un vieux prêtre désarmé fait reculer Attila.

Une simple bergère réalise ce que n'ont pu faire les plus fameux capitaines ; Jeanne d'Arc boute dehors l'Anglais maître de nos plus belles provinces.

Oui, je le répète, des riens, de faibles créatures,

sans aucune proportion avec leur mission et leurs exploits.

« Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots. »

II

Donc, mes enfants, espérons. La puissance de Dieu n'a pas désarmé, son bras ne s'est pas raccourci. De même qu'il est aussi maître de l'océan qu'au temps où Job le représentait jetant à la mer son « *tu n'iras pas plus loin* », de même il gouverne toujours le monde moral avec la souveraine indépendance qui, tout le long des siècles, s'est rendu témoignage à elle-même.

Certes, je ne l'ignore pas, les complots des méchants sont aujourd'hui mieux ourdis et plus redoutables qu'ils ne le furent jamais. L'armée des ennemis de l'Église est, si je puis ainsi dire, composée de géants, géants en ce sens qu'ils résument toutes les forces du mal : toutes les duplicités, toutes les passions, toutes les haines, et en même temps, toutes ces terribles énergies de la nature, que Dieu leur a permis de découvrir, et qui centuplent leur puissance pour le mal. Oui, mais il n'est pas un seul d'entre eux dont Dieu ne se moque. Ils se prennent pour

des Titans ; ils ne sont que de risibles pygmées : « *Qui habitat in cœlis, irridebit eos.* » (1)

Oui, dans ces légions révoltées contre le Christ et contre l'Eglise, il y a des potentats chargés de lauriers ; mais Dieu brise contre terre la tête des superbes : « *Conquassabit capita, in terra, multorum.* » (2)

Oui, dans ces légions révoltées contre le Christ et contre l'Eglise, il y a d'habiles, je dirais presque d'infaillibles politiques ; mais l'Ecriture nous l'affirme, il n'y a pas de conseil, il n'y a pas de sagesse, il n'y a pas de prudence, qui puisse lutter avec les conseils, la prudence et la sagesse de Dieu : « *Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum.* » (3)

Oui, je le répète, dans ces légions révoltées contre le Christ et contre l'Eglise, il y a des savants qui ont scruté tous les secrets de la création et pensent, à cause de cela, n'avoir de rivaux ni sur la terre, ni même au ciel ; mais leur science fait sourire Celui qui sait tout. Il ne lui faut qu'un mot pour la confondre : « *Ecce Deus magnus vincens scientiam nostram.* » (4)

Oui, dans ces légions révoltées contre le Christ et contre l'Eglise, il y a des orateurs, des charmeurs, des magiciens de la parole, fascinant les multitudes ; mais quand Dieu est là, ils ne savent que balbutier.

(1) Ps. II, 4.

(2) Ps. CIX, 7.

(3) Prov. XXI, 30.

(4) Job. XXXVI, 26.

Dieu tarit sur leurs lèvres le torrent de l'éloquence. Il fait d'eux la fable du monde : « *Labor labiorum ipsorum operiet eos.* » (1)

Oui enfin, sous les ordres de ces potentats de l'intelligence et de la force, marche contre nous une tourbe immense, affolée d'impiété, ivre d'impureté, ne rêvant que la profanation et la destruction ; mais pour Dieu qu'est-ce que les foules les plus compactes ? Une poignée de poussière balayée par le vent : « *Tanquam pulvis quem projicit ventus.* » (2)

Mes enfants, on peut donner des noms symboliques à la conjuration de l'impiété, et ces noms ne font que mieux ressortir la facilité avec laquelle Dieu l'arrêtera, quand son heure sera venue.

C'est une horrible tourmente ; mais Dieu n'a qu'à dire un mot, la tourmente fait silence.

C'est un incendie qui, ce semble, va tout consumer ; mais que sont ces flammes pour Celui qui d'un souffle peut éteindre le soleil ?

C'est une inondation de fange ; mais devant la face du Très-Haut les fleuves les plus larges, les plus fougueux, les plus rebelles retournent en arrière : « *Jordanis conversus est retrorsum.* » (3)

C'est la victoire de la nuit, disent les fabricateurs de ténèbres, comme les appelle un Père de l'Eglise. Les étoiles elles-mêmes ont disparu. Le mensonge et

(1) Ps. CXXXIX, 10.

(2) Ps. I, 4.

(3) Ps. CXIII, 3.

l'erreur poursuivent leurs conquêtes ; mais, sur le chemin, ils rencontreront infailliblement l'aurore qui revient toujours, même après les nuits les plus obstinées et les plus longues.

C'est, enfin, l'édification d'un monde nouveau si grand, si haut, si beau qu'auprès de lui le monde chrétien ne paraîtra plus qu'une mesure ; mais celui qui renversa la tour de Babel est encore de force à jeter bas des édifices mille fois plus grandioses.

Vous le voyez, mes chers enfants, les considérations que je viens de vous présenter ne sont que des variantes du mot de Racine :

« Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Ayez donc au cœur une indomptable espérance, ne vous étonnez d'aucun des spectacles que vous donnera l'impiété. Vous la verrez peut-être marcher de victoire en victoire. Vous l'entendrez sonner la fanfare sur les ruines qui lui serviront de piédestal. Elle vous assourdira de ses acclamations. Cela durera des années et des années ; n'en ayez, je vous en supplie, ni surprise, ni peur. Pour vous garder du scandale, retenez bien ces paroles :

La justice de Dieu est souvent tardive ; Dieu ne se hâte pas, parce qu'il est éternel. D'autre part, il permet tout exprès à ses ennemis de monter bien haut, pour que leur chute soit plus profonde. Il les laisse devenir des colosses, afin que soit plus mira-

culeux le choc de la petite pierre, qui n'aura qu'à toucher leurs pieds d'argile pour les réduire en poussière.

Et puis, mes amis, si Dieu se fait attendre, c'est aussi pour éprouver ses serviteurs et pour les sanctifier. Il le sait, d'ailleurs, les larmes versées et le sang répandu pour la justice sont les semences fécondes qui produisent les riches moissons.

De plus, Dieu a une mystérieuse providence : il fait servir ses ennemis à ses projets. Ses ennemis ne se doutent de rien ; ils croient travailler pour eux-mêmes ; ils travaillent pour lui. Un jour vient où tous les nuages étant dissipés et toutes leurs illusions évanouies, ils s'écrient pleins de rage : c'est nous qui lui avons fait cette gloire ; c'est nous qui avons tressé les couronnes dont se pare son Eglise. Nous avons accompli juste le contraire de ce que nous voulions.

Encore une fois, mes amis, espérance inébranlable. Cette confiance sera sûrement tentée. Quand elle le sera, quand vous la sentirez près de chanceler ; quand, au bruit des bravades et des fanfaronnades de l'impunité, la crainte vous saisira, redites-vous à vous-mêmes la parole de Racine :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.

AU SEUL SON DE SA VOIX LA MER FUIT, LE CIEL TREMBLE :
IL VOIT COMME UN NÉANT TOUT L'UNIVERS ENSEMBLE

Esther, Act. Ier, sc. 3.

*Ponam sepulcrum tuum quia
inhonoratus es.*

Je te ferai un sépulcre, parce
que tes crimes t'ont désho-
noré.

(Nahum, I, 14.)

MES CHERS ENFANTS,

DANS *Esther et Athalie*, Racine insiste sur la pensée que nous avons développée dans notre dernier entretien, c'est-à-dire sur l'inévitable châtement des méchants, et sur la défaite presque toujours inattendue des ennemis de la Religion.

Il insiste dans des vers splendides, dans ceux-ci par exemple qu'il met sur les lèvres de Mardochée, encourageant et stimulant le dévouement d'Esther :

« Que peuvent contre lui tous les rois de la terre ?
» En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre .

- » Pour dissiper leur ligue, il n'a qu'à se montrer ;
- » Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer.
- » Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble ;
- » Il voit comme un néant tout l'univers ensemble ;
- » Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
- » Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas. » (1)

Dans *Athalie*, quand il combat les appréhensions d'Abner, Joad n'est pas moins éloquent que Mardochée dans *Esther*.

- « Faut-il, Abner, faut-il vous rappeler le cours
- » Des prodiges fameux accomplis en nos jours :
- » Des tyrans d'Israël les célèbres disgrâces,
- » Et Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces ;
- » L'impie Achab détruit, et de son sang trempé
- » Le champ que par le meurtre il avait usurpé ;
- » Près de ce champ fatal, Jézabel immolée ;
- » Sous les pieds des chevaux cette reine foulée ;
- » Dans son sang inhumain les chiens désaltérés,
- » Et de son corps hideux les membres déchirés ;
- » Des prophètes menteurs la troupe confondue,
- » Et la flamme du ciel sur l'autel descendue ;
- » Elie aux éléments parlant en souverain,
- » Les cieus par lui fermés et devenus d'airain ,
- » Et la terre trois ans sans pluie et sans rosée ;
- » Les morts se ranimant à la voix d'Elisée ?
- » Reconnaissez, Abner, à ces traits éclatants,
- » Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
- » Il sait, quand il lui plaît, faire éclater sa gloire ;
- » Et son peuple est toujours présent à sa mémoire (2).

(1) *Esth.*, A. I, sc. 3.

(2) *Ath.*, A. I, sc. 1.

I

MOI aussi, mes Enfants, à l'exemple du Poète, je me permets d'insister ; et ce n'est pas sans raison. La société chrétienne court des périls plus menaçants que ceux contre lesquels Joad et Mardochée prémunissaient les Israélites fidèles à la loi de Dieu. Il importe grandement, je le répète, d'armer les fils de l'Eglise de courage et de confiance. Pour vous convaincre plus sûrement, je ne puis rien faire de mieux que de vous montrer, se réalisant tout le long des siècles, une parole célèbre rappelée par le Père Lacordaire dans une de ses belles conférences sur Jésus-Christ.

« Lorsque Julien l'apostat se préparait à livrer les batailles qui devaient, en consolidant son trône, lui permettre d'achever la ruine du christianisme, le rhéteur Libanius, rencontrant un chrétien, lui posa ironiquement cette question : Que fait à cette heure le Charpentier de Galilée ? Le chrétien répondit : Il fait un cercueil. Peu de temps après, Libanius prononçait l'oraison funèbre de Julien, devant son corps meurtri et sa puissance évanouie. » Julien, en effet, était tombé au milieu du combat, jetant son sang contre le ciel, et s'écriant : Tu as vaincu, Galiléen !

Fabriquer des cercueils, voilà une des occupations

de Jésus de Nazareth. Le Christ est infiniment miséricordieux ; mais il est aussi infiniment juste ; il est terrible. Souvent, sa vengeance semble dormir ; ce n'est qu'une apparence, elle prépare ses coups.

Pendant que ses ennemis se moquent de son silence, et triomphent de son inaction, il leur fait des cercueils.

Parfois, il est prompt dans ce travail ; le plus souvent il est lent. S'il s'agit des individus, il y met des années ; s'il s'agit des peuples, il y met des siècles ; mais, croyez-le, il est toujours à l'œuvre. Nul coupable ne lui échappe, de ceux surtout qui ont fait du bruit dans le monde. Interrogeons l'histoire :

— Pendant que Judas ourdit sa trahison, et passe son marché avec les princes des prêtres, que fait le Charpentier ? Un cercueil, où Judas va prochainement s'ensevelir, après s'être pendu.

— Pendant que Néron, dans ses jardins du Vatican, allume, comme des flambeaux, les chrétiens enduits de poix, et se promène joyeux au milieu de cette sinistre illumination ; pendant qu'il crucifie Pierre et décapite Paul, que fait le Charpentier ? Un cercueil, où le royal histrion va livrer son cadavre, déjà rongé par la débauche, à toutes les pourritures de la mort.

— Pendant que Dioclétien essaie de noyer le christianisme dans le sang, et frappe des médailles, affirmant la défaite définitive de Jésus de Nazareth, que fait le Charpentier ? Un cercueil, où Dioclétien va descendre, salué des hurlements des barbares,

accourus, affamés comme des loups, à la curée de l'empire romain.

— Pendant que l'impie Arius, s'imaginant en avoir fini, avec la divinité du Verbe, traverse triomphalement la ville, escorté d'une légion de blasphémateurs, que fait le Charpentier ? Le cercueil de l'hérétique. Pour aller s'y étendre, Arius passera par le cloaque.

— Pendant que Nestorius insulte la Vierge Marie, à laquelle il refuse sacrilègement le titre de Mère de Dieu, que fait le Charpentier ? Un cercueil, où le Patriarche de Constantinople va emporter une langue dévorée toute vivante par les vers.

— Pendant que Mahomet fait flotter son étendard impur sur les peuples énervés et abrutis, que fait le Charpentier ? Un cercueil que, pendant de longs siècles, des nations entières entoureront d'une stupide vénération, mais duquel le Prophète ne sortira un jour, que pour être chargé des malédictions du genre humain.

— Pendant que Luther renie ses vœux, et soulève une partie de l'Europe contre le Pape et l'Eglise, que fait le Charpentier ? Un cercueil qui recevra l'apostat, sinon étranglé par Satan, selon que le prétendent certains historiens, au moins étouffé par l'intempérance et le désespoir.

— Pendant que Voltaire, acclamé par un monde gorgé d'impiété et d'impureté, se frotte les mains en s'écriant : Dans vingt ans Dieu verra beau jeu, que

fait le Charpentier ? Le Charpentier, qu'il appelle l'infâme, accepte le rendez-vous. A l'heure dite, il achève le cercueil, où le lubrique vieillard sera clandestinement enfoui, après la plus effroyable agonie que le monde ait jamais vue.

— Enfin — car il faut bien s'arrêter dans cet incomplet, mais terrible questionnaire, — pendant que, sur les ruines de la monarchie française, s'ébaudit, toute sanglante, une armée de sophistes, de proconsuls et de bourreaux ; pendant qu'ils égorgent les prêtres, renversent les temples, souillent les autels, décapitent les rois et les reines, que fait le Charpentier ? Le Charpentier fait des cercueils, où presque tous ils seront jetés, en tombant de la guillotine.

II

LE Charpentier, après avoir fabriqué tant de cercueils, dans les siècles qui nous ont précédés, se repose-t-il maintenant ?

Il n'eut jamais plus lugubre besogne, parce que jamais ses ennemis ne pullulèrent comme aujourd'hui.

Des cercueils pour les horribles sophistes, qui ont repris l'œuvre avortée de Voltaire.

Des cercueils pour les empoisonneurs publics, je

veux dire pour ces écrivains effrontés dont la plume vénale ne verse que le mensonge et la fange.

Des cercueils pour les profanateurs de l'enfance et de l'adolescence.

Des cercueils pour les oppresseurs de la Justice, pour les assassins de la conscience chrétienne, pour les geôliers du Vicaire de Jésus-Christ.

Je le sais, et en le disant, je prévins votre objection : Le divin Charpentier fait des cercueils surtout pour ses ennemis ; mais il en fait aussi pour ses fils les plus fidèles et les plus dévoués.

Oui, mais quelle différence entre les uns et les autres !

Au point de vue naturel et humain, il y a cercueils et cercueils :

Cercueils de riches, luxueux, capitonnés de soie, chargés de couronnes et de fleurs, doublés et même triplés, pour préserver le cadavre de l'horrible festin des vers ; et cercueils des pauvres, nus, fragiles, misérables, mal défendus contre l'envahissement de la corruption.

Ainsi en est-il, au point de vue de la foi. Il y a aussi cercueils et cercueils :

Cercueils fabriqués par la miséricorde du Charpentier ; et cercueils façonnés par sa Justice.

Cercueils que l'Eglise conduit au cimetière, en chantant des cantiques d'espérance ; et cercueils qu'elle y laisse porter dans le morne silence du désespoir.

Cercueils où les morts ne descendent que par-

donnés et couverts du sang du Christ; et cercueils où ils ne se couchent que révoltés et condamnés.

Cercueils qu'abrite la Croix; et cercueils tenus à l'écart de son ombre sacrée.

Cercueils dans lesquels Jésus a déposé une vertu de résurrection et le germe d'une vie immortelle; et cercueils où la mort continue son œuvre et progresse sans cesse en ignominie.

Cercueils qui s'ouvriront, à l'heure du jugement, au premier son de la trompette, et d'où les élus s'élanceront, comme des étoiles vivantes, pour aller briller dans l'immensité des cieux, et faire cortège au soleil éternel; et cercueils qui ne rendront que de hideux cadavres prédestinés à la deuxième mort, dont parle saint Jean, et qui s'effectuera par la réunion du corps réprouvé et de l'âme réprouvée.

III

MES enfants, le redoutable Charpentier ne fabrique pas des cercueils, seulement pour les individus; mais aussi pour les nations. Quand elles sont infidèles à leur vocation, et surtout quand elles s'insurgent contre la justice et la vérité, il leur ouvre des gouffres où elles disparaissent pour jamais.

Même avant sa venue dans la chair, il creusait, de ces sépulcres gigantesques, aux peuples persécuteurs

d'Israël.... Qu'est-ce que la mer Rouge ? L'abîme qui a dévoré Pharaon et son armée.

Qu'est-ce que les plaines et les montagnes désolées, environnant l'ancienne Béthulie ? Le tombeau du superbe Holopherne et des légions sacrilèges qu'il menait à l'extermination du peuple de Dieu.

Qu'est-ce que ces amas de débris et de poussière que l'on rencontre dans les déserts de l'Assyrie ? Les immenses sépulcres où gisent les empires de Ninive et de Babylone.

Une double question seulement, relative aux temps évangéliques et aux deux nations visiblement investies de la grande tâche de préparer, garder et défendre la Sainte Eglise.

Première question : Qu'est-ce que cette ville où l'on heurte des ruines, à chaque pas, et qu'enveloppe, depuis dix-huit siècles, un lugubre linceul ? Le fantôme de la cité de David, le spectre de Jérusalem, indestructible témoin de la vengeance du Crucifié.

Un jour, Titus arrive, menant après lui les armées romaines..... Que vient-il faire ? Célébrer les obsèques du peuple déicide. Les murs de Jérusalem s'écroulent, les palais brûlent, le temple tombe. Sous les décombres fumants, onze cent mille Juifs sont ensevelis. Les survivants sont jetés aux quatre vents du monde, pour qu'ils racontent à toutes les nations et à tous les siècles les justices du Charpentier.

Voilà ce qu'est devenu le peuple de Dieu, ce peuple dont la vie fut un tissu de miracles.

Notre première question est résolue ; abordons la seconde :

Qu'est-ce que cette nation affolée, ne sachant plus ni d'où elle vient, ni où elle va, reniant son passé, ses traditions, ses croyances, son Dieu, son baptême, ses serments les plus inviolables, vilipendant ses grands hommes, insultant ses gloires, détruisant ses plus nécessaires institutions ; éprise du progrès, et reculant jusqu'aux insanités et aux orgies païennes ; avide de liberté, et adorant tous les despotismes ; jalouse de son honneur et le jetant à toutes les hontes.

Cette nation, c'est la France..... Mais non, ce n'en est que le squelette. Plus de chair sur les os, plus de lumière dans les yeux, plus de nobles paroles sur les lèvres, plus de cœur dans la poitrine, plus de sang dans les veines, plus de vigueur dans le bras. Evidemment, il ne lui faut plus qu'un tombeau.

Plus d'une fois dans sa vie de quatorze siècles, elle a été réduite à cette extrémité. Elle était à l'agonie, et le divin Charpentier commençait son cercueil. Heureusement, il ne l'a jamais achevé. La miséricorde est toujours intervenue sous la figure d'une faible femme. Geneviève a fait reculer Attila ; Clotilde a obtenu le baptême de Clovis et de ses francs ; Jeanne d'Arc a expulsé l'anglais, qui déjà la tenait expirante sous son pied.

De cette nation si miraculeusement sauvée, il y a un siècle, et si tristement retombée depuis sous le joug implacable de la révolution, que va-t-il advenir ?

La miséricorde tient-elle en réserve une quatrième libératrice ? Oui en vérité, elle en a une, dont ne sont que les humbles et timides servantes, les glorieuses femmes que nous venons de saluer.

Depuis plus de trente ans, Marie, car c'est d'elle qu'il s'agit, trône gracieuse et souriante dans sa grotte de Lourdes, multipliant les prodiges, et surtout multipliant les supplications : O mon fils, dit-elle, vous ne permettrez pas que ma fille aînée périsse. Vous n'achèverez pas le cercueil que, dans votre colère, vous avez commencé. Que dis-je ? Vous la ramènerez vivante et transfigurée sur les champs de bataille que vous lui avez assignés. Elle y fera reflourir les lauriers dont elle paraît autrefois sa tête.

Non, mon Jésus, vous ne livrerez pas à la désolation cette terre de France que j'ai touchée de mon pied virginal, à laquelle j'ai montré mon radieux visage, et qui a entendu la mélodie de ma voix. Vous me l'avez souvent prouvé, une seule de mes larmes suffirait à éteindre toutes les foudres de votre colère. O mon fils, je suis surabondamment armée contre votre justice. Car depuis plus d'un siècle je pleure sur la France, en même temps que je lui souris. Ce sont ces larmes maternelles surtout que vous appelez, et qui sont en effet les prières infailliblement victorieuses : « *Victoriales preces.* »

C'est donc en Marie, mes enfants, qu'il faut mettre toute notre confiance. N'attendons que d'elle le salut de la patrie ; mais, par nos prières, nos bonnes œuvres,

nos expiations et nos sacrifices, hâtons l'heure de la délivrance. Travaillons-y vaillamment. Le divin Charpentier ne demande que cela pour renoncer à sa lugubre besogne. Faisons-lui une douce violence ; il nous exaucera. Pleins de dépit et de colère, les ennemis de la France fermeront la fosse qu'ils avaient creusée pour l'y enfouir. Ils s'éloigneront « séchant de rage et grinçant des dents. » (1)

Quant à nous, nous ajouterons un cantique d'action de grâces à tous ceux que chante à Jésus et à Marie l'humanité rachetée.

En terminant cet entretien, mes chers enfants, j'ai le droit de vous réitérer l'exhortation, par laquelle j'ai fini ma précédente allocution :

Ne vous étonnez, ni ne vous effrayez des triomphes de l'impiété ! Les impies ont beau sonner de la trompette, et célébrer bruyamment leurs victoires, l'heure du Christ viendra infailliblement. Un jour ou l'autre, ils jetteront le cri de l'Apostat : « Tu as vaincu, Galiléen. »

Quand donc, avec leur folle insolence, ils vous poseront l'ironique question de Libanius : Que fait le Christ, que fait le Charpentier que tu adores ? Répondez hardiment : Pour ses amis, il construit des trônes de gloire ; pour ses ennemis, il fait des cercueils.

(1) Ps. CXI, 9.

LE BONHEUR DES MÉCHANTS COMME UN TORRENT
S'ÉCOULE.

Ath. II, 7.

*Sicut torrens qui raptim transit
in convallibus.*

Comme le torrent qui passe
rapidement dans les vallées.

JOB. VII, 15.

C'EST à ce torrent que Racine compare la prospérité des méchants. La coupable Athalie vante à Joas les plaisirs qui, auprès d'elle, le « chercheront en foule, » Joas lui fait cette simple, mais foudroyante réplique :

« Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule. »

Le torrent, admirable image de la félicité des pécheurs, il n'en est pas de plus complète.

On en rencontre une foule d'autres dans les Écri-

tures : le nuage poussé par le vent, le sillage du navire aussi vite fermé que creusé, le vol de l'oiseau, la fumée qui se dissipe, l'ombre qui s'évanouit, que sais-je encore ? Mais je le répète, rien ne nous représente mieux que le torrent les joies éphémères de l'iniquité.

Etes-vous allé, quelquefois, dans les montagnes ? Oui ? Alors vous avez vu et entendu le torrent. Il écumait, bondissait, et grondait. Vous disiez : c'est superbe ; je voudrais que ma vie lui ressemblât..... Vous vous trompiez étrangement ; il va m'être facile de vous le démontrer.

D'où vient le torrent ? Tantôt ce sont les neiges fondues qui le forment, et tantôt les grandes pluies d'orage. Or, je vous demande si le bonheur des pécheurs, des jeunes pécheurs surtout n'a pas des sources semblables. Il vient des neiges qui couronnaient la montagne et que le soleil a dissoutes, c'est-à-dire de la pureté flétrie, de la pureté qui n'a pas résisté au feu des passions et s'est changée en plaisirs immondes. C'est cette neige fondue qu'emportent les orages ; les orages, déchaînement des brutales convoitises de la nature humaine, dépravée par le péché originel.

Les joies de l'iniquité ont donc des origines honteuses ; mais ce n'est là que la première de leurs similitudes avec le torrent.

Le torrent descend, il descend jusqu'à ce qu'il ait atteint le fond de la vallée. Les chutes se hâtent et se précipitent.

Ainsi en est-il de la félicité du libertin. Elle va

s'abaissant et s'avalissant toujours davantage. En haut — *sursum*, c'est la devise du juste ; en bas, c'est celle du jeune dépravé. L'ambition du juste est de gravir les sommets. A mesure qu'il les escalade, il se sent plus joyeux et plus libre. Le débauché, au contraire, n'a qu'un désir : descendre toujours. Plus il se dégrade et plus il s'estime heureux. Son but suprême est de s'ensevelir tout entier dans la boue : « *Erit in calcationem ut lutum.* » (1)

Le torrent est bruyant ; il gronde, il mugit, et les échos de la montagne répètent son fracas.

C'est bien là aussi le caractère du bonheur des méchants. Il est vantard, et étourdit le monde du bruit qu'il fait. La vraie joie est intime, discrète, silencieuse et recueillie. Elle se cache ; pourvu qu'elle ait Dieu pour témoin, cela lui suffit. Les fausses joies, au contraire, sont pleines d'ostentation ; elles s'affichent fastueusement, et se moquent insolemment de celles qui ne leur ressemblent pas.

Le torrent est agité et tourmenté. Il ne coule pas tranquille comme le fleuve, il est toujours à la lutte et au combat, s'efforçant de franchir les obstacles, se heurtant contre les rocs, bouillant, tourbillonnant dans un mouvement qui ne s'apaise jamais : « *Impetus aquarum.* » (2)

Et vous, jeune pécheur, est-ce que vous avez la

(1) Dan. VII. 10.

(2) Job. XXXVIII, 39.

paix? Non, tout est en ébullition : votre imagination, votre conscience, votre cœur, vos sens : « *Furor, zelus, tumultus, fluctuatio.* » (1)

Il vous faut toujours de nouveaux plaisirs et, par suite, un nouveau labeur pour les conquérir. Votre jeunesse qui devrait gazouiller et chanter doucement, comme le ruisseau qui court à travers la prairie, est incessamment troublée. Le désir n'attend pas le désir ; c'est une course et une bataille toujours renaissantes.

Si tumultueux qu'il soit, le torrent n'a pas de profondeur. Le roc, le sable, la boue sont presque à la surface. L'écume seule empêche de voir le fond ; elle fait illusion.

Dites, mon ami, si vos joies, elles aussi, ne sont pas toutes superficielles et extérieures. A certaines heures, vous y jetez la sonde ; hélas ! tout de suite vous rencontrez le fond. Vous sentez qu'un rayon de soleil suffira à les boire, et c'est pour vous une amère tristesse de savoir qu'elles vont aussi promptement se tarir.

Il n'en est pas de même de ce jeune homme dont la vertu vous fait pitié, parce que vous la supposez malheureuse. Il a le cœur toujours plein, car c'est Dieu lui-même qui l'alimente.

Le torrent est rapide ; ses flots, je l'ai déjà dit, courent, se poussent, se précipitent. L'œil peut à peine les suivre. Point d'arrêt, ils sont impatients ; le

(1) Eccli. XL, 4.

moindre obstacle les irrite. Voilà bien l'image des plaisirs coupables, avides de se multiplier et de s'accroître. Le libertin croit *toujours* qu'il en peut trouver de plus enivrants et de plus complets. Aussi les poursuit-il hâtivement. Son impatience l'emporte, il court, et *toujours* plus vite sur le chemin rapide qui doit le mener à la pleine satisfaction, qu'il appelle sans cesse et qu'il ne rencontre jamais.

Le torrent n'est pas seulement rapide, il ne dure pas. Quand il n'y a plus de neige sur la montagne, ou quand l'orage a cessé, il ne roule plus que péniblement sur son lit de cailloux. Il se traîne, et bientôt il est à sec. Plus d'écume, plus de bruit, plus de bonds insolents.

C'est là, jeunes gens, ce que deviendront les joies que vous croyez éternelles, elles s'épuiseront d'autant plus promptement qu'elles auront été plus débordantes, et auront fait plus de tapage. Un jour, qui n'est pas loin, il ne vous en restera plus que l'amer et importun souvenir. Hélas ! durassent-elles toute votre vie, elles seraient encore courtes et misérables ; car la jeunesse passe comme les fleurs, et la plus longue vie n'est qu'un rêve. L'Écriture a raison, les joies coupables s'épuisent et tarissent comme l'eau qui court : « *Ad nihilum devenient, tanquam aqua decurrens.* » (1).

« Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule. »

(1) Ps. LVII, 8.

Le bonheur quel qu'il soit, même le plus fastueux
et le plus bruyant.

Racine l'a dit en des vers immortels :

« J'ai vu l'impie adoré sur la terre,
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait au pied ses ennemis vaincus ;
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus. »

Est-ce tout ? Non, il faut ajouter que le torrent est de sa nature dévastateur. Il entraîne la terre de ses rives ; s'il rencontre des arbres, il les déracine ; s'il rencontre des chaumières il les démolit.

Les passions ne sont pas moins dévastatrices et implacables. Lorsqu'elles se sont emparées de la vie d'un jeune homme, elles n'en épargnent rien. Il ne leur faut pas des années, ni des mois, pour y entasser les ruines ; il leur suffit d'un jour, parfois d'une heure. Hier, vous avez vu ce jeune chrétien, toutes les belles et saintes joies fleurissaient dans son âme : les joies de l'intelligence, les joies du cœur, les joies des nobles amours. Vous le revoyez aujourd'hui, ce n'est plus lui. Il n'y a désormais dans son âme et dans sa vie que des ténèbres, des remords, des appétits brutaux. Plus de lumière, plus de jeunesse, plus d'élans ni d'enthousiasmes, plus de générosité. Que s'est-il passé ? Un jour, la digue qui retenait le torrent a été rompue, le torrent a traversé la vie de ce jeune homme, il n'y a rien laissé debout, il a tout renversé

et tout souillé. De cette vie ravagée, ne rejaillira-t-il pas sur d'autres existences, pour les dévaster à leur tour? Hélas, on a tout lieu de le craindre. Le torrent du péché est un envahisseur, un sinistre conquérant qui ne dit jamais : C'est assez. « *Nunquam dicit satis est.* » (1)

Donc, mes amis, ne cherchez pas le bonheur dans le péché. Si vous êtes tentés de le faire, rappelez-vous le beau vers de Racine :

« Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule. »

Prenez garde au torrent : si la digue est entamée, réparez-la sans tarder. Je veux dire : si votre piété est affaiblie, empressez-vous de la réconforter. Ne tardez pas, il ne faut qu'un moment pour tout perdre.

Aux joies éphémères et dévastatrices que je vous ai peintes, préférez les pures et aimables joies de la vertu. Elles ne vous feront pas défaut ; elles seules sont les joies immortelles préparées par Dieu à ceux qui l'aiment et que je vous souhaite de tout mon cœur.

(1) Prov. xxx, 16.



FAITES VOTRE DEVOIR, ET LAISSEZ FAIRE AUX DIEUX.

Horace, II, VIII.

*Pro justitia agonizare pro anima
tua. Certa pro justitia, et Deus
expugnabit pro te inimicos tuos.*

Combats pour la justice, à cause
de ton âme, oui, combats pour
la justice, et Dieu se chargera
de la défaite de tes ennemis

ECCLI., IV, XXXIII.

MES CHERS ENFANTS,

L'IDÉE du devoir se dresse rayonnante et souveraine dans les tragédies de nos grands poètes, dans celles de Corneille surtout. Tous les héros qu'il fait parler et agir, en sont comme possédés : *Le Cid*, *Horace*, *Polyeucte*, *Nicomède*, *Sertorius*.

Je ne consulte point pour faire mon devoir, (1)

Toute excuse est honteuse aux esprits généreux. (2)

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? (3)

(1) *Le Cid*, III, 3.

(2) *Le Cid*, III, 3.

(3) *Hor.*, II, 8.

Quelles leçons résumées en des cris sublimes, et jetées à ceux qui plaident pour les lâches défaillances !

Et l'on en rencontre de pareilles à toutes les lignes.....

Ne vous en étonnez pas. Selon que l'a dit le Père Lacordaire, « le devoir est la plus grande idée de ce monde, car elle renferme l'idée de Dieu, celle de l'âme, celle de la responsabilité, celle de l'immortalité. Et elle est aussi la plus puissante. Quand elle s'est emparée d'un homme, elle ne fait pas que le garder dans l'honnêteté, elle l'entraîne jusqu'à l'héroïsme. »

Aussi n'en est-il pas qu'il soit plus urgent de maintenir dans la conscience des jeunes gens.

L'*Ecclésiastique* disait : « Combats pour la justice et, s'il le faut, meurs pour elle. » Noble exhortation que nos pères traduisaient par cette parole toute française et toute chrétienne : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Où sont aujourd'hui les hommes qui mettent ainsi le devoir au-dessus de tout ? Autrefois, le devoir était maître et roi, il commandait ; maintenant il n'est qu'un serviteur, subordonné aux passions humaines, qui font tout passer avant lui. Le devoir ? oui, mais après l'argent, après les honneurs, après le plaisir. Dès qu'il gêne, on l'exclut de sa vie.

Mes enfants, ne soyez pas de ces tristes déserteurs du devoir ; quand il s'agit de lui, point de faiblesses serviles, point de frivoles excuses, mais au contraire,

fidélité absolue, abandon complet à Dieu pour ce qui résultera de son accomplissement.

C'est la ligne de conduite que nous indiquent les vers cités tout à l'heure et que je reprends pour vous en faire mieux saisir la vérité :

Je ne consulte point pour suivre mon devoir.

Cela veut dire : Dieu m'a intimé sa loi, ma conscience me presse de l'accomplir. Ces deux autorités me suffisent. Je ne consulte ni l'opinion des hommes, ni les insinuations de mes propres passions. Avez-vous, chers enfants, cette courageuse indépendance ?

Hélas ! que de fois vous avez failli au devoir, parce que vous avez consulté les hommes, ou écouté vos passions ! Le devoir était là, vous disant : Me voici, c'est Dieu qui m'impose à toi. Il veut que tu sois obéissant et laborieux. Il t'interdit ce plaisir qui n'est pas digne de toi, il te commande tel acte de religion.

Qu'avez-vous fait ? Au lieu d'aller au devoir tout droit et sans hésitation, vous avez tourné vos regards du côté des camarades. Vous avez interrogé leurs yeux, leur sourire, et surtout leur manière d'agir. Et en même temps vous leur avez posé cette question : Que faut-il faire ? Passions et camarades ont répondu : Avant tout, il faut t'amuser. Votre conscience a protesté, votre foi s'est insurgée, vous ne les avez pas écoutées ; vous avez sacrifié le devoir. Si vous

aviez eu le sentiment de votre dignité, vous eussiez tout simplement dit :

Je ne consulte point pour suivre mon devoir.

— La deuxième parole que je vous recommande est celle-ci :

Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

Quand on vous presse de faire votre devoir, il est rare que vous n'apportiez pas des excuses. Vous mettez en avant tantôt votre santé, et tantôt le temps qui vous manque ou qui n'est pas opportun ; tantôt votre jeunesse, et tantôt les difficultés de la vertu, ou la peine du travail.

Eh bien ! sachez-le, Corneille a cent fois raison. Lorsqu'il est question du devoir, les excuses sont honteuses. Elles émanent de la lâcheté. De ces mauvaises raisons, de ces prétextes mal déguisés vous vous armez contre le devoir ; mais ils ne l'entament pas. Ils ne font illusion ni aux autres, ni à vous-mêmes, ni surtout à Dieu. Dieu, votre conscience et ceux qui vous écoutent vous stigmatisent d'un mot : lâches. Les âmes vaillantes ne connaissent point ces misérables fins de non-recevoir. Dès qu'elles constatent le devoir, elles l'accomplissent.

Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

Je vous entends et je vous comprends : l'accom-

plissement du devoir, dites-vous, entraîne parfois de terribles sacrifices. Rien de plus vrai. Selon les circonstances, il faut renoncer à son repos, accepter d'inexorables fatigues, porter de lourds fardeaux, affronter de rudes combats, se dépouiller de sa fortune, remplir de ruines une vie laborieuse, ensanglanter son cœur, se courber sous l'insulte, donner son sang.

Je pourrais vous répondre, mes enfants, que le devoir est d'autant plus glorieux, qu'il coûte davantage. Mais j'aurai occasion de vous développer cette réponse à propos d'une autre parole de Corneille. Je me contente aujourd'hui de vous donner le conseil du Poète :

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux.

Dieu qui vous impose le devoir, saura bien disposer l'avenir et récompenser votre fidélité. C'est lui seul que cela regarde. Abandonnez-vous à lui, fermez les yeux ; sans calculer et sans peser, remplissez votre tâche.

Fais ce que dois, advienne que pourra.

Telle est la devise des vrais héros. Sans ce généreux dédain de l'avenir, aucune des belles actions que nous racontent les annales de l'humanité ne se fût produite. L'histoire ne serait qu'un plat et banal récit. Aucune radieuse figure n'en illuminerait les pages.

Si les grands hommes que nous admirons avaient

pesé dans la balance égoïste de l'intérêt, les conséquences du devoir à accomplir, ils n'eussent rien fait que de petit et de vulgaire. Point d'apôtres, point de martyrs, point de magistrats indépendants et intègres, point de soldats prêts à mourir pour la patrie, point de champions de la liberté, point de serviteurs de l'humanité souffrante. Nous n'aurions à saluer ni Léonidas, ni Régulus, ni Jeanne d'Arc, ni Bayard, ni saint François-Xavier, ni saint Vincent-de-Paul.

Toutes ces grandes âmes ont fait leur devoir, sans se préoccuper de ce qui adviendrait après.

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

Quand le devoir est en jeu, mes enfants, il ne faut reculer devant quoi que ce soit, pas même devant la mort. Demandez plutôt au vieil Horace de Corneille.

Il maudit celui de ses fils qui a semblé fuir devant les Curiaces vainqueurs. Sa fille lui pose cette question :

Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ?
Qu'il mourût.

Eh bien ! Oui, le devoir va parfois jusque-là, jusqu'à commander la mort.

Ne nous en plaignons point, mes enfants. « La mort acceptée volontairement est, dans l'ordre moral, l'extrême point de la grandeur. Mourir, découvrir son cou, poser sa tête sur un bloc, en s'agenouillant ; puis

la sentir tomber en témoignage de la vérité, de la justice, voilà la plus grande destinée ici-bas. » (1)

Oui, mes enfants, il faut aimer son devoir jusqu'à mourir plutôt que de trahir.

Lorsqu'on est convié à lui être infidèle, il faut répondre, comme les jeunes Hébreux à Nabuchodonosor qui leur commandait d'adorer sa statue : « Nous ne pouvons pas faire cela, ô roi, tu peux nous tuer, mais de son côté Dieu peut nous soustraire à ta colère. Que s'il lui plaît de ne pas nous délivrer, nous n'en maintiendrons pas moins notre résolution. » (2)

Imitez, mes amis, ces intrépides martyrs. Si vous aimez le devoir jusqu'à l'immolation de votre jeunesse, vous serez vraiment des hommes, plus que des hommes, des chrétiens prédestinés aux palmes immortelles.

S'il était nécessaire d'insister, je ferais appel au sentiment de l'honneur, si vivant en vous, à ce sentiment éminemment humain, français, breton, catholique surtout. Avec Corneille, pour assurer en vous l'amour du devoir, je vous jetterais les fanfares de l'honneur. Ces glorieuses fanfares, les héros du grand poète les entendent et répondent à leur invitation.

Ne réplique point, je connais ton amour ;
Mais qui peut vivre intâme est indigne du jour. (3)

(1) Père Lacordaire.

(2) Dan. III, 16, 17, 18.

(3) *Le Cid*. I, 5.

Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur. (1)

Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret. (2)

Je cours sans balancer où le devoir m'oblige (3)

Puissent, mes enfants, ces beaux vers avoir des
échos dans vos cœurs, des échos qui vous inspirent
l'ardente et indéracinable volonté de faire tout votre
devoir afin que vous soyez dignes de recevoir un jour
la couronne de justice.

(1) *Le Cid*. II, 1.

(2) *Le Cid*. II, 8.

(3) *Le Cid*. III, 3.



AUPRÈS DE MON HONNEUR, RIEN NE M'EST PRÉCIEUX.

Cid, V, 1.

Immaculata.

Immaculée.

Cant. V, 2.

MES CHERS ENFANTS,

Ayant entrepris d'étudier avec vous quelques-unes des belles paroles de Corneille et de Racine, je devrais vous parler de l'honneur.

Dans les tragédies de Corneille en particulier, l'honneur joue incontestablement le rôle capital. A tout instant, on le rencontre et on l'entend.

Tantôt il chante, et tantôt il pleure ; il chante ses victoires ou pleure ses défaites. Tantôt il est à genoux, suppliant qu'on le respecte et qu'on l'épargne, et tantôt il est debout, se dressant dans sa fierté, et défiant le monde entier. Tantôt sa colère éclate et tonne contre

les traîtres, et tantôt son admiration salue les martyrs. Il a des cris superbes, et qui retentissent dans toutes les âmes bien nées, celui-ci, par exemple :

Je sais ta passion et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime ;
Que ta haute vertu répond à mon estime (1)

Donc, encore une fois, je devrais vous entretenir de lui, vous dire ses grandeurs, sa beauté, et les devoirs qu'il nous impose. Mais, vous ne l'avez pas oublié, mes enfants, je l'ai déjà fait ; j'ai consacré toute une série d'allocutions à ce sujet si important, et d'un si triste et incontestable à-propos. Lorsque l'année s'acheva, je terminais ma tâche. Il ne me restait plus qu'à faire rayonner devant vous le type complet et parfait de l'honneur. C'est ce que je vais essayer aujourd'hui. Où trouver ce type idéal ? Au ciel, ou sur la terre ? Tout à la fois au ciel et sur la terre. Quel est-il ? Est-ce le Cid ? est-ce Horace ? est-ce Polyeucte ? est-ce Nicomède ? est-ce Sertorius ? Est-ce Judith ? Est-ce Esther ? C'est une femme ; mais cette femme n'est-elle qu'une création du génie, ou bien est-elle vivante ? Elle est vivante, et elle s'appelle Marie.

(1) Cid. II, 2.

I

OUI, mes enfants, Marie est le type parfait et complet de l'honneur. Tout ce que les hommes décorent avec justice de ce grand et beau nom, tout ce qui s'impose à leur vénération, respandit en elle.

Les hommes estiment que c'est un honneur d'avoir une glorieuse patrie. Ils ont raison ; la gloire d'une mère rejaillit sur ses fils, or la patrie est une mère.

Les hommes, quoi qu'ils disent parfois, vénèrent et envient l'illustration de la naissance. Ils ont raison. Avoir pour ancêtres des héros ou des saints, être d'une race antique, porter dans ses veines un sang généreux et pur, c'est une noblesse que Dieu lui-même, dans ses Ecritures, propose aux respects du monde.

Les hommes s'inclinent devant les élus de l'éternelle Providence, devant ceux que Dieu a investis de grandes tâches, pour le bien de l'humanité. Ils ont raison. Cette élection est d'ordinaire un magnifique témoignage rendu par Dieu lui-même à l'intelligence, au cœur, et à la vertu de ses serviteurs.

Les hommes applaudissent les victorieux. Ils ont raison. Quand les victoires sont justes, elles sont l'attestation et la récompense du courage et de la persévérance.

Les hommes sont éblouis par le soleil de la gloire ;

ils l'acclament. Ils ont raison. La vraie gloire est le rayonnement des belles actions.

Les hommes contemplent avec une religieuse émotion, l'innocence et la pureté. Ils ont raison. La pureté est une émanation de la sainteté infinie de Dieu ; l'innocence est un reflet de sa candeur éternelle.

Les hommes s'agenouillent en pleurant devant le sacrifice. Ils ont raison. Le sacrifice est le dernier mot de l'amour, et l'amour est l'épanouissement du cœur.

Enfin, que dirai-je ? Les hommes ont des louanges de choix, pour l'unité et l'intégrité de la vie. Ils ont raison. Une vie qui n'a qu'un seul but, et n'obéit qu'à une seule impulsion ; une vie qui, du berceau à la tombe, se ressemble constamment à elle-même, et que rien ne vient flétrir, est une merveille qu'on ne peut assez exalter.

Eh bien, mes enfants, la Vierge Marie réunit et résume en elle-même ces expressions de l'honneur.

II

EN Marie, l'honneur d'une illustre patrie. Elle appartient à ce peuple d'Israël dont la miraculeuse histoire illumine tout l'ancien monde ; à ce peuple choisi devant lequel, au témoignage du Psal-

miste, les collines et les montagnes bondissaient, les fleuves reculaient, la mer s'enfuyait et la terre tremblait.

En Marie, l'honneur d'une grande race. Elle est de la race d'Abraham : « *Ex semine Abrahamæ,* » de la tribu de Juda : « *Ortæ de tribu Juda,* » de la famille de David : « *Ex stirpe David.* »

Elle est cette tige de Jessé, sur laquelle la sève, je veux dire le sang de tant de rois, de héros et de saints, a produit cette fleur, tout à la fois humaine et divine, qui s'appelle Jésus-Christ, Fils unique du Dieu vivant.

En Marie, l'honneur des plus sublimes tâches dévouées à l'humanité : la maternité divine, la coopération à la rédemption du monde, le ministère de la miséricorde, la royauté du ciel et de la terre.

En Marie, l'honneur de la victoire. L'Eglise l'appelle : Notre-Dame des Victoires. Vous dirai-je, pour justifier ce titre, qu'elle est figurée, dans l'antiquité Juive, par les héroïques femmes nommées il n'y a qu'un instant ; qu'après Jésus-Christ, elle a eu la plus large part dans la conquête de l'univers ; qu'elle a, selon la parole de la liturgie, exterminé dans le monde entier toutes les hérésies et toutes les erreurs : *Cunctas hæreses interemisti in universo mundo ?*

Vous montrerez-vous les armées révoltées qu'elle a domptées, les innombrables pécheurs qu'elle a ramenés au bercail, les nations qu'elle a transformées et subjuguées ? Non, il suffit que je vous dise : regardez-la.

Voyez-vous, sous son pied virginal, cette tête hideuse qui grince des dents et vomit des flammes ? C'est la tête de Satan, de Satan le vainqueur de l'humanité, l'archange révolté qui menait au combat les légions angéliques insurgées avec lui contre Dieu : « *Ipsa conteret caput tuum.* »

En Marie, l'honneur d'une gloire dont aucune autre ne peut nous donner l'idée. On chante la Vierge immaculée dans toutes les langues humaines. Les générations qui se succèdent, l'acclament et la bénissent en traversant la vie. Le génie lui consacre ses plus rares chefs-d'œuvre. Les rois baisent la poussière de ses pieds. Les peuples lui font des fêtes qui ne finissent jamais.

Dans le ciel, c'est encore plus beau. L'humanité rachetée lui rend d'éternelles actions de grâce ; et toutes les légions angéliques, anges et archanges, vertus, trônes, puissances, dominations, principautés, chérubins et séraphins sont en extase devant elle, et ne cessent jamais de la louer.

En Marie — et c'est là surtout, mes enfants, ce que je recommande à votre attention — en Marie, l'honneur duquel émanent tous les autres, l'honneur de l'innocence et de la pureté. Pas une tache, pas même la tache originelle. Pas un grain de poussière sur ce lys qui a surgi du milieu de nos épines. Pas une empreinte, si légère soit-elle, sur cette neige tombée du ciel. Pas un nuage sur cet azur inondé de lumière. Pas une ombre sur cette brillante et joyeuse

aurore. Pas un atome de fange dans cette claire et limpide fontaine : « *Nihil inquinatum in eam incurrit.* »

L'Eglise et les saints épuisent toutes les épithètes, exprimant l'innocence, pour nous faire comprendre cette intégrité parfaite de la divine Vierge : *Inviolata, integra, intemerata, immaculata, impolluta, purissima, sanctissima...* Je ne finirais pas, si je voulais les citer toutes.

L'Eglise et les saints d'ailleurs ne sont que les échos de Dieu lui-même, qui salue ainsi sa Mère : « *Tota pulchra es, et macula non est in te.* — Vous êtes toute belle, et il n'y a pas de tache en vous. »

Parole adorable qu'un théologien du moyen-âge commente en ces termes :

« Je suis parfaitement et pleinement beau ; et vous, vous êtes toute belle : *Ego totus pulcher, et tu tota pulchra.* »

» Je le suis par nature, vous l'êtes par grâce : *Ego per naturam, tu per gratiam.* »

« Je le suis, parce que votre beauté est en moi, et vous, vous l'êtes, parce que rien de ce qui est en vous n'est souillé : *Ego totus pulcher, quia totum quod est pulchrum in me est, et tu tota pulchra, quia nihil quod in te est turpe est.* »

« Votre corps est beau, votre âme est belle : *Pulchra in corpore, pulchra in mente.* »

Être sans tache, voilà, mes enfants, l'honneur que la Vierge Marie met, sans aucune comparaison, au-

dessus de tout le reste. Si, par impossible, elle avait à choisir entre garder cette intégrité de son innocence, et voir s'évanouir en un clin d'œil toutes ses autres gloires, elle n'hésiterait pas un instant.

Oublie-moi, humanité, s'écrierait-elle; croulez, temples innombrables où m'honorent mes enfants; relevez-vous, ô rois prosternés devant moi. Peuples, ne me jetez plus ni couronnes ni fleurs. Cieux, cessez vos concerts; anges, brisez les harpes d'or sur lesquelles vous me chantez. Eclipse-toi, lumière qui me sert de vêtement. Tombez de mon front, étoiles qui me couvrez. Mondes, qui peuplez l'immensité, et auxquels mon fils a fait parvenir mon nom, taisez-vous, ne me célébrez plus.

A tous les cantiques des esprits bienheureux, à toutes les splendeurs du ciel et de la terre, à tous les titres que je porte, à tous les ministères que je remplis, je préfère mon innocence.

Oui, je suis fière d'avoir la Judée pour patrie, et d'être de la race d'Abraham, de Juda et de David, fière d'être la reine du monde, fière surtout d'être la Mère de Dieu. Mais, j'aimerais mieux n'être rien de tout cela; j'aimerais mieux appartenir à la plus obscure des patries, descendre de la race la plus vile, être la femme la plus infime et la plus ignorée. J'aimerais mieux, le croirez-vous? n'avoir jamais eu Jésus pour fils, que de savoir sur mon âme la tache la plus légère. Ce dont je suis surtout reconnaissante à Dieu, ce n'est pas de m'avoir donné le soleil pour manteau, mais de m'avoir

revêtue d'une justice immaculée : « *Gaudens gaudebo in Domino, et exultabit anima mea, quia induit me vestimentis salutis, et indumento justitiæ circumdedit me.* »(1)

Ce n'est pas, quand mon divin Fils m'appelle sa Mère, que je tressaille de la joie la plus ineffable, c'est quand il me dit : Vous êtes toute belle, et il n'y a pas de tache en vous.

III

NON SEULEMENT, mes enfants, il n'y a pas en Marie une seule souillure ; mais encore, il ne lui manque pas une seule vertu ; je dis pas une vertu poussée jusqu'aux suprêmes hauteurs de l'héroïsme : humilité, obéissance, détachement, fidélité, dévouement, passion du sacrifice, une passion telle que la divine Vierge assiste à l'agonie de son Fils unique, s'offre avec lui, pour effacer les péchés du monde, permet au glaive de labourer son cœur, et se laisse tremper des sueurs, des larmes et du sang de la Victime expirante.

En Marie, je le répète, l'honneur complet.

L'honneur de l'intelligence : la science et la lumière. Pas un nuage, pas une ombre.

(1) Is. 61.

L'honneur du cœur : l'amour. Pas un seul des grands et nobles amours qui ne soit en elle une ardente et inextinguible flamme.

L'honneur de la volonté : le courage et la force. Pas une hésitation, pas une défaillance.

L'honneur de la parole : l'éloquence et la vérité. Elles se mêlent sur ses lèvres, pour ravir le ciel et charmer la terre.

L'honneur de la vie : l'intégrité et la fécondité. Elle est ce fleuve dont parle l'Écriture, le fleuve opulent qui réfléchit toutes les magnificences du ciel, et porte par toute la terre la fertilité et la joie. Qu'ajouterai-je ? Marie a l'honneur propre à chacune des situations par lesquelles Dieu la fait passer, l'honneur de tous les ministères qu'il lui confie : l'honneur de la Vierge, l'honneur de l'épouse, l'honneur de la mère, l'honneur de la reine, l'honneur du riche, l'honneur du pauvre, l'honneur de l'opprimé, l'honneur du souffrant. En tout elle est parfaite : *Tota pulchra es*.

Aussi, qui s'étonnerait des louanges que lui prodiguent les docteurs ? Vous êtes plus sainte que tous les saints : « *Sanctis sanctior* ; » plus élevée que les cieux : « *Cælis excelsior* ; admirable et vénérable par-dessus toutes les créatures : « *Super omnem creaturam venerabilior* ».

Non, il n'y a rien de plus noble que la Mère de Dieu : « *Quid nobilius Dei matre ?* » Rien au monde de plus splendide que la Vierge choisie par la Splen-

deur éternelle elle même : « *Quid splendidius quam splendor elegit ?* »

O Marie, vous êtes l'honneur exquis du genre humain : « *Tu, o Maria, eximium humani generis decus.* »

Mes enfants, vous venez d'entendre saint Germain, saint Ambroise et saint Jean Damascène. Il est si vrai que Marie est l'honneur idéal, qu'il suffit de l'approcher pour rester tout imprégné du virginal parfum qu'elle exhale.

Voyez ses vrais serviteurs ; sont-ils assez beaux ? Quelle physionomie, quel regard, quelles lèvres loyales et fortes, quel haut sentiment du devoir, quel soin de se garder sans péché !

Vous-mêmes, mes enfants, si jeunes que vous soyez, vous pouvez déjà rendre témoignage à cette puissance de Marie, pour communiquer le sentiment de l'honneur. Quand vous la contemplez, et que vous la priez, n'est-ce pas que vous sentez, au plus intime de votre cœur, le désir d'être meilleurs ? Et, si vous avez eu le malheur de forfaire à votre honneur de chrétien, n'est-ce pas qu'il surgit dans votre âme, une confusion, une honte qui vous ramène sur les sommets sacrés de la vertu ?

La conclusion, mes enfants, c'est qu'il vous faut aller souvent à Marie. Oui, oui, allez voir sur son front candide la radieuse auréole de son innocence. Allez lire votre devoir dans la sereine clarté de ses yeux. Allez écouter la mélodie de sa parole. Allez

implorer les bénédictions qui coulent de ses mains. Allez la conjurer d'allumer, dans votre cœur, cette belle flamme de l'honneur, qui donne aux jeunes gens tant de courage et de vigueur.

Surtout, lorsque vous êtes assaillis par les tentations ; lorsque le monde et Satan s'unissent à vos passions, pour vous persuader d'être infidèles à vos promesses, et de trahir votre foi et votre Dieu ; lorsque vous sentez passer sur votre âme les souffles empestés du mal, réfugiez-vous entre les bras de Marie, et sur son cœur.

Soyez en bien sûrs, là, votre honneur sera à l'abri, il pourra braver toutes les tempêtes. Que si, avant de vous cacher à l'ombre de sa maternelle tendresse, vous avez subi quelque atteinte, une larme de Marie suffira à effacer la flétrissure, un sourire de Marie ressuscitera en vous la confiance.

Donc, encore une fois, allez fréquemment à elle, ou plutôt ne vous en séparez jamais. Vivre avec elle vous sera un paradis sur la terre, en attendant celui de l'éternité.



QUELLE JÉRUSALEM NOUVELLE

Sort du fond du désert brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez.
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle :
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés ?
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés :
Les rois des nations devant toi prosternés,
De tes pieds baisent la poussière ;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière.
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur
Sentira son âme embrasée !
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son sauveur !

Alb. III, 7.

*Surge, illuminare, Jerusalem, quia
venit lumen tuum, et gloria
Domini super te orta est.....
Ambulabunt gentes in lumine tuo,
et reges in splendore ortus tui.*

Is. LX. 1.

MES CHERS ENFANTS,

JE ne vous traduis point le texte illustre d'Isaïe,
auquel je viens d'emprunter les strophes lyriques
qui célèbrent l'auguste mystère de l'Épiphanie. Racine

a fait cette traduction. A côté de son incomparable poésie, ma misérable prose ferait trop triste figure.

Je viens de vous le dire, le mystère de l'Epiphanie est tout entier, annoncé et chanté dans les admirables vers de notre grand poète : l'avènement du Messie, l'étoile qui le signale, les rois qui accourent, les multitudes infinies qui les suivent, la nouvelle Jérusalem étonnée de s'entendre louer dans toutes les langues humaines, d'être saluée par toutes les nations et de voir à ses pieds les plus hautes majestés de la terre.

L'Epiphanie est manifestement la fête de la lumière. C'est à vous le dire que je veux consacrer cet entretien. Je vais vous montrer que les astres sans nombre qui peuplent les cieux, bénissent et exaltent celui qui les a fait jaillir des ombres du néant, et que c'est dans le mystère de l'Epiphanie que cette louange a toute sa magnificence.

I.

LE cantique des jeunes Hébreux dans la fournaise, que l'Eglise met tous les jours sur les lèvres de ses prêtres, nous le dit éloquemment : Toutes les créatures chantent le Créateur. Oui toutes. Il n'en est pas une seule qui ne fasse sa partie dans la grandiose

symphonie du ciel et de la terre; pas une, pas un insecte, pas un brin d'herbe, pas un grain de poussière, pas un des êtres invisibles, cachés dans les mystérieuses ténèbres des infiniment petits. Chacun d'eux a sa tâche spéciale.

Celle du firmament est de raconter la gloire de Dieu : « *Cæli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* » (1)

Que les cieux aient cette mission, l'Écriture en rend témoignage. A toutes les fois qu'elle veut faire resplendir la gloire de Dieu, ou de ceux que le Seigneur associe à cette gloire, c'est au firmament qu'elle emprunte ses images.

Les constellations qui rayonnent dans les belles nuits d'été, image de la race innombrable d'Abraham.

Le soleil, la lune et les étoiles adorant Joseph, pendant un songe mystérieux, image de la domination future du fils de Jacob.

Les astres disparaissant à la lueur des flèches du Très-Haut, et s'enfuyant devant les éclairs de sa lance, image de la terrible et invincible puissance de Dieu (2).

« Les étoiles brillant dans les perpétuelles éternités, image de ceux qui enseignent la justice. *Quasi stellæ in perpetuas æternitates.* » (3)

Je pourrais multiplier ces exemples.

(1) Ps. XVIII, 1.

(2) Hab.

(3) Dan. XII, 3.

Oui, mes enfants, c'est la gloire de Dieu surtout que les cieux ont mission de chanter. Vous savez comment ils s'en acquittent.

Job nous représente les astres louant Dieu au matin de la création : « *Cum laudarent me simul astra matutina.* » (1)

Ce qu'ils ont fait, dès l'aurore du monde, ils l'ont continué tout le long des siècles. Pas un instant ils n'ont interrompu leur cantique : « Qui pourrait, demande le même patriarche, endormir le concert du ciel ? *Concentum cæli quis dormire faciet?* » (2)

« Ce concert, dit à son tour le Psalmiste, retentit d'un bout du monde à l'autre ; il n'est personne qui échappe à ses victorieuses harmonies. Le jour le fait entendre au jour, et la nuit à la nuit : *Dies diei eructat verbum, et nox nocti indicat scientiam.* » (3).

Pendant le jour, c'est le soleil qui chante. Il fait, si je puis parler ainsi, un solo sublime. Son hymne a trois strophes. La strophe de l'aurore, joyeuse et charmante, qui éveille le monde. La strophe du midi, majestueuse et superbe, à laquelle répond une silencieuse admiration. La strophe du soir, la strophe triomphale du géant de feu, qui achève de parcourir sa carrière : « *Exultavit ut gigas ad currendam viam suam.* » (4)

(1) Job xxxviii, 7.

(2) Job. xxxviii, 37.

(3) Psal. xviii, 3.

(4) Psal. xviii, 6.

Le roi brillant du jour, se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire. (1)

Son hymne chanté, il disparaît, et les étoiles prennent sa place ; les étoiles que l'Écclésiastique appelle la beauté du ciel : « *Species cæli gloria stellarum.* » (2) Au Christ qui les appelle, elles répondent : Nous voici : « *Stellæ vocatæ sunt, et dixerunt : Adsumus.* » (3) O chancre éternel de Dieu, donne le signal. Il le donne, et les étoiles entonnent en chœur le cantique qu'elles poursuivront toute la nuit : « *Et nox nocti indicat scientiam.* » (4) Les oreilles charnelles ne perçoivent pas ce concert ; mais les âmes l'entendent. Anges et hommes applaudissent.

Mes enfants, la lumière et les astres qui nous l'envoient, jouent un rôle magnifique dans l'histoire de la religion.

Une colonne de feu guide Israël dans le désert.

Des éclairs couronnent le Sinaï, tremblant devant la majesté de Dieu.

Le soleil s'arrête à la voix de Josué ; à la prière d'Ezéchias, il rétrograde.

A Bethléem, on dirait qu'il revient de l'autre hémisphère pour illuminer la nuit de la Nativité.

Au Thabor, il inonde de sa splendeur le visage

(1) Lamartine.

(2) Eccli., XLII, 10.

(3) Bar., III, 35.

(4) Psal., XVIII, 3.

transfiguré du Christ ; ou plutôt la face auguste du Christ éclipse ses plus éblouissantes clartés. .

Trois jours après, au matin de la résurrection, l'ange qui garde le divin sépulcre a l'éclat subit et victorieux de la foudre : « *Sicut fulgur.* »

Cinquante jours plus tard, pendant que la tempête secoue le cénacle, des langues de feu descendent du ciel sur les apôtres.

Toujours le feu, toujours la lumière, quand il s'agit de manifestation et de glorification.

Dieu veut-il révéler la sainteté de ses serviteurs, il leur fait de brillantes auréoles ; de telle sorte que l'Apôtre les appelle les fils de la lumière et du jour.

Veut-il surtout glorifier sa mère, il la montre à la création ravie, ayant la lune pour marchepied, le soleil pour manteau, les étoiles pour diadème : « *Mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim.* » (1)

Au dernier jour du monde, il y aura une double manifestation, une double Epiphanie de Dieu par la lumière. Lorsque le Seigneur apparaîtra, les cieux stupéfaits se rouleront comme un livre, les étoiles tomberont et l'astre du jour s'éteindra.

Mais, lorsque le jugement sera achevé, et que la terre et les cieux auront été renouvelés, le Tout-Puissant rallumera les astres : la lune brillera comme

(1) Apoc., XII.

le soleil, et le soleil sera sept fois plus radieux qu'il n'est aujourd'hui.

II

Vous l'avez sans doute remarqué, mes chers enfants, en énumérant les fêtes de la lumière, je n'ai dit qu'un mot rapide sur l'Epiphanie; et cependant, au point de vue qui nous occupe, elle est la plus belle de toutes.

A l'heure même où le Fils de Dieu naît dans l'étable de Bethléem, une étoile apparaît dans le ciel. C'est une nouvelle venue. Nul de ceux qui sondent, de leurs regards avides, les profondeurs du firmament, ne l'avait aperçue.

D'où vient-elle? Vient-elle tout droit du néant, ou bien attendait-elle son heure, dans le lointain presque infini du ciel? Je l'ignore.

Ce que je sais, c'est qu'au témoignage des Pères et de la sainte liturgie, elle se distingue de toutes les autres.

Elle s'en distingue d'abord par son mouvement. Elle ne suit pas la même route. Ce n'est pas aux lois ordinaires de la gravitation qu'elle obéit.

Elle marche visiblement à un but qui n'est pas celui des astres qui l'ont précédée dans l'immensité.

Les autres étoiles n'interrompent et ne suspendent jamais leur course, elle, elle s'arrête, quand s'arrêtent les voyageurs qu'elle guide.

A l'encontre de ses sœurs du ciel qui semblent s'enfuir quand le soleil se lève, elle brille aussi bien le jour que la nuit.

On la dirait intelligente. Elle se voile, lorsque sa lumière est inutile. Pendant que les prêtres, interrogés par les rois pèlerins qu'elle conduit, consultent les Ecritures, pour apprendre d'elles le lieu de la naissance du Messie, elle se cache humblement. Elle ne brille à nouveau qu'au moment où les mages quittent Jérusalem. Ils la retrouvent, juste au même point où ils l'avaient laissée. Elle les attendait.

Ce n'est pas tout : elle diffère aussi des autres étoiles, par son incomparable beauté. Devant elle, tous les astres pâlissent, même le soleil : « *Quæ solis rotam vincit decore et lumine.* » (1)

Ecoutez le grand martyr saint Ignace d'Antioche, presque contemporain de saint Jean l'Évangéliste :

« Elle surpasse, dit-il, tous les astres du firmament. Sa clarté est inénarrable ; elle frappe de stupeur tous ceux qui la regardent. Les autres étoiles, la lune et le soleil lui font cortège, comme à leur reine. »

Dieu, mes enfants, ne fait annoncer d'avance que

(1) Hymne de la fête.

les grandes choses. Or, il a mis cette parole sur les lèvres inconscientes et rebelles de Balaam : « Une étoile sortira de Jacob. *Orietur stella ex Jacob.* » (1)

Que l'étoile de l'Epiphanie ait été prophétisée, de longs siècles avant son apparition, n'en soyez pas surpris, elle a une vocation magnifique.

Elle doit d'abord figurer le Christ. Non seulement, en effet, le Christ a créé les étoiles ; non seulement il est le chef invisible de la milice céleste ; ou, si vous aimez mieux, le pilote mystérieux qui guide la flotte innombrable des astres à travers l'espace ; non seulement, comme le dit l'Apocalypse, il porte les étoiles dans sa main puissante ; mais il est lui-même la splendide étoile du matin : « *Ego sum stella splendida et matutina.* » (2)

Là, mes enfants, ne se borne pas le rôle de l'étoile des mages. Elle ne fait pas que figurer le Christ ; elle déclare au monde qu'il est venu.

Lorsque, autrefois, le roi entrait dans la salle de son palais, où l'attendaient les princes et les grands de la cour, le héraut ouvrant les portes, disait ces mots : Le roi. L'étoile que nous célébrons fait quelque chose de semblable, elle annonce le Christ : Le roi, dit-elle, elle aussi en dardant ses premiers feux ; le roi des rois, le dominateur des dominateurs. « *Rex regum, et dominus dominantium.* » (3)

(1) Num. xxiv, 17.

(2) Apoc. XX. II, 16.

(3) Apoc. XIX, 16

Les rois de l'Orient ont entendu et compris : C'est le Sauveur, se disent-ils, c'est le Sauveur qui fait son entrée dans le temps. Ils se lèvent aussitôt et, sans hésitation, se mettent en route, sous la conduite de l'étoile, pour aller adorer celui qui vient de naître.

En apparence, ils ne sont que trois ; en réalité, se pressent derrière eux toutes les nations de la terre dont ils sont les prémices : « *Ambulabunt gentes in lumine tuo.* » (1)

Il est vrai que, au lieu de quelques jours comme les mages, les nations mettront des siècles à faire le religieux voyage ; mais elles le feront, elles iront à Bethléem, et, à l'exemple de leurs précurseurs, elles adoreront le Christ, et lui offriront les dons de leur foi et de leur amour.

Vous le voyez, mes chers enfants, j'ai eu raison de le dire, l'Épiphanie est la grande fête de la lumière. Elle est la manifestation, par une étoile sans pareille, du bienheureux avènement de Celui qui a dit : « Je suis la lumière du monde ; je suis la vérité. *Ego sum lux mundi ; ego sum veritas.* » (2).

Donc, mes amis, nous qui sommes les fils de la lumière et du jour, solennisons joyeusement cette fête ; mais ne nous contentons pas de nous réjouir. A l'exemple des mages, obéissons à l'étoile. Elle nous appelle nous aussi ; suivons-la. Par quelque chemin qu'elle nous mène, marchons avec confiance

(1) Is. LX, 3.

(2) Jean. VIII, 12.

et courage. Hérode ne nous arrêtera pas ; nous arriverons sûrement à Bethléem. Nous nous y reposerons quelque temps, dans la contemplation et sous les bénédictions de Jésus ; puis nous reprendrons notre marche, et nous la poursuivrons, jusqu'à ce que nous ayons atteint le paradis, dont Bethléem n'est que la douce et chère image.



A VAINCRE SANS PÉRIL, ON TRIOMPHE SANS GLOIRE.

Le Cid, II, 2.

*Qui certat in agone non coronatur
nisi legitime certaverit.*

Celui qui combat dans les jeux
n'est couronné que s'il a vail-
lamment combattu.

II TIM., II, 5.

MES CHERS ENFANTS,

LORSQU'ON presse les jeunes gens d'aller résolû-
ment aux combats de la vertu, on en reçoit,
presque invariablement, cette objection : C'est trop
difficile, la bataille est trop rude et trop longue. Il y
a trop de périls à courir.

Ils oublient que la gloire se mesure aux obstacles
surmontés, que plus le combat est terrible, plus la
victoire est belle. Corneille, lui, ne l'oubliait point ;
témoin ces vers qu'il met aux lèvres d'un soldat

chargé d'années et de victoires, qui refuse de se battre contre un jeune homme :

Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire,
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Cette parole, mes enfants, n'est que la traduction poétique du mot de saint Paul qui m'a servi de texte : « Nul n'est couronné, s'il n'a vaillamment combattu. »

Encore une fois, c'est la difficulté vaincue qui fait la gloire. « Là où il n'y a pas de résistance, dit saint Ambroise, il n'y a pas de victoires. Supprimez les combats des martyrs vous supprimez par là même leurs couronnes : *Non est gloriosa victoria, nisi ubi fuerint laboriosa certamina.... Tolle martyrum certamina, tulisti coronas.* »

I

Quelques exemples, mes enfants, vont vous faire saisir la pensée que je vous développe.

On salue les audacieux qui gravissent les pics gigantesques des Alpes. Quand, arrivés au sommet, ils y arborent leur drapeau, le canon gronde et les acclamations montent vers eux. On n'applaudit pas celui qui n'a gravi qu'une verte et riante colline.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Ce navire qui n'a rencontré que des brises amies et n'a fait que glisser sur des flots paisibles, aborde le port heureusement, mais non glorieusement. On félicite le capitaine et les matelots de leur bonheur, on ne leur fait pas une arrivée triomphale. Si, au contraire, après avoir été battu par une longue et formidable tempête, ce navire a navigué parmi de dangereux écueils, on n'a pas assez de louanges pour célébrer l'homme habile, qui l'a dirigé et son intrépide équipage.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Avec une puissante armée, ce général a écrasé une poignée d'hommes. Il n'a certes pas le droit de se vanter. Cet autre général qui n'avait à ses ordres que de rares bataillons et des soldats inexpérimentés, a affronté et défait des légions accoutumées à la victoire. On le charge de palmes, c'est justice. Eût-il été écrasé, qu'il n'en serait pas moins un grand homme, car il a déployé une admirable valeur : « Il y a, dit Montaigne, des défaites triomphantes, à l'envi des victoires. »

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Voulez-vous maintenant des exemples historiques? Pourquoi David est-il si beau dans son combat contre Goliath? Goliath est un homme fait, tandis que lui n'est qu'un adolescent. Goliath a une stature de géant, tandis que lui est de petite taille. Goliath a une

armure complète : le casque, la cuirasse, le bouclier et le glaive, tandis que lui n'a que son bâton, sa panetière, sa fronde et cinq cailloux ramassés dans le torrent.

Eût-il été vaincu, David serait encore un héros. Goliath, au contraire, eût-il été vainqueur, resterait à jamais méprisable. C'est une honte, quand on est fort, de se mesurer avec un faible.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Pourquoi Léonidas et ses soldats sont-ils immortels dans l'admiration du monde ? Ils n'étaient que trois cents, pour défendre les Thermopyles contre les hordes innombrables de Xerxès.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Pourquoi Christophe Colomb et Vasco de Gama ont-ils conquis un si grand renom parmi les navigateurs ? Christophe Colomb, à travers des mers inconnues et des tourmentes effroyables, est allé chercher le nouveau monde entrevu par son génie et par sa foi. Quant à Vasco de Gama, il a le premier affronté et doublé le fameux cap des tempêtes.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Pourquoi Jeanne d'Arc est-elle l'héroïne dont le nom seul fait tressaillir la France ? Jeanne d'Arc qui n'était qu'une simple bergère a fait ce que n'avaient pu faire les plus illustres soldats ; elle a délivré la patrie.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Pourquoi, à Castelfilardo et à Patay, les zouaves pontificaux ont-ils mérité les applaudissements de l'Europe entière ? Pour sauver Rome et la France, ils ont lutté contre des armées cent fois plus nombreuses que les bataillons immortalisés par leur valeur. Comme Polyeucte, ils sont allés à la gloire en allant à la mort.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

II

IL en est, mes amis, des combats de la vertu comme de ceux dont nous venons de parler. Plus ils ont de périls et plus ils sont glorieux. Voici un enfant et un adolescent. L'enfant ignore le mal, la tentation ne l'a pas encore effleuré. Il est innocent, et, à cause de cela, plein de grâces et de charmes. Cependant, il n'y a pas de compliments à lui adresser : il n'a pas combattu.

L'adolescent, lui, connaît le mystère du péché ; il est aux prises avec ses passions naissantes, mais il les dompte ; son adolescence n'est qu'une suite de victoires. Il n'est pas seulement charmant, comme l'enfant qui ne sait pas, il est superbe ; les éclairs de la gloire illuminent son chaste visage.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Ces deux jeunes hommes sont restés chrétiens ; leur foi n'a point faibli, les passions ne les ont point entamés, la fleur de leur jeunesse a gardé sa fraîcheur. Tous deux arrivent à la maturité avec la même intégrité morale.

Mais ont-ils le même mérite ?

Celui-ci a un heureux naturel, un caractère facile, une imagination tranquille, un cœur aimant et pieux, une conscience droite, de l'attrait pour tout ce qui est beau et bon. Il a été entouré d'ailleurs de préservatifs de toute sorte. Il a respiré le parfum d'un foyer chrétien et reçu les leçons les plus éloquentes de toutes : celles de l'exemple. On a écarté de lui tout ce qui pouvait attenter à la pureté de ses mœurs. Sans doute il n'est pas resté ignorant du mal, mais son père, sa mère et ses maîtres l'avaient soigneusement armé. Sans doute aussi il a entendu gronder dans son cœur de mystérieux orages ; mais ils n'étaient ni violents, ni durables. C'était plutôt de rapides coups de vent que des tempêtes.

Celui-là, au contraire, a des passions fougueuses, et il est entré de bonne heure en pleine possession de sa liberté. Son éducation a été mal dirigée. Il a dû lutter, non-seulement contre l'imagination impatiente de s'envoler vers l'inconnu, et contre un cœur affamé, mais encore contre les plus dangereuses séductions. Enfin et en un mot, il est descendu sur le champ de bataille mal équipé et mal armé ; et pourtant, comme le premier, il a infligé au grand ennemi de la jeunesse de constantes défaites.

Je vous le demande, mes enfants, de ces deux jeunes hommes, lequel mérite mieux le titre glorieux de vainqueur ? Vous n'hésitez pas à répondre : celui qui, pour garder sa vertu, a dû livrer les plus sanglantes batailles ; car, dans ces luttes de la vie chrétienne, si le sang du corps est épargné, le sang de l'âme coule à torrents.

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Il me semble, mes amis, que j'ai pleinement justifié ce vers de Corneille, et ces deux autres que je rencontre dans la tragédie de Rodogune :

Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire ;
Pour gagner un triomphe il faut une victoire. (1)

Aussi ai-je confiance que, désormais, quand on vous exhortera à faire bravement votre devoir, vous n'objecterez plus les difficultés, les périls, les fatigues et les angoisses de la lutte.

Bien loin de vous en plaindre, vous vous réjouirez de trouver sur votre chemin ces fatigues et ces douleurs. Vous remercirez Dieu de ce qu'en vous mettant aux prises avec elles, il vous a fourni l'occasion de remporter de plus belles victoires. Vous lui direz ce que disait à son père Nicomède, un autre héros de Corneille :

Je viens remercier et mon père et mon roi,
D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi ;

[(1) Rod. III, 6.

D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,
Et fait tomber sur moi l'honneur de la victoire. (1)

Les héros de Corneille, et leurs mots sublimes, et leurs exploits, ne sont que des fictions créées par le génie. Les saints sont des réalités vivantes ; or, les saints ont fidèlement rendu grâces à Dieu, quand Dieu les a mis aux prises avec les agonies de la vie chrétienne, et surtout de l'apostolat et du martyre.

A Notre-Seigneur qui lui révélait les inimaginables tribulations qu'il rencontrerait en évangélisant les Indes, saint François Xavier répondait : Encore plus, Seigneur, encore plus.

François avait raison. Il savait que, selon la parole de saint Bernard, Dieu mène ses amis aux batailles, afin que, par les combats, ils aillent à la victoire, et par la victoire à la couronne qui ne se flétrira jamais : « *Dat Dominus sanctis pugnam, ut per pugnam veniant ad victoriam, et per victoriam ad coronam.* »

Imitons les saints, mes chers enfants, estimons-nous heureux d'avoir à combattre et, pour nous reconforter dans la lutte, redisons-nous souvent la parole de Corneille :

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire

(1) Nic. II, 2.

TEL EN UN SECRET VALLON,
SUR LE BORD D'UNE ONDE PURE,
CROÎT A L'ABRI DE L'AQUILON,
UN JEUNE LIS, L'AMOUR DE LA NATURE.

Athalie, I, 5.

Quasi lilia in transitu aquarum.
Comme les lis au bord des
eaux courantes.

ECCLI. L, 8.

MES CHERS ENFANTS,

Vous reconnaissez les vers charmants qui servent de titre à cette allocution. Ils sont de Racine. Le grand poète n'a voulu peindre que Joas ; mais, en réalité, du même coup il a peint la fière et virginale beauté du jeune chrétien qui a gardé l'intégrité de son innocence et de sa vertu. Il n'en pouvait choisir une image plus gracieuse et plus vraie. L'Esprit-Saint lui-même n'a rien trouvé dans la création qui la représentât plus fidèlement. Non-seulement il nous dit dans les Ecritures que le lis est la figure de toute

âme demeurée intacte, mais encore il appelle Jésus-Christ qui est le Saint des saints, le lis des vallées : « *Lilium convallium.* » (1)

I

RACINE nous montre le jeune lis qu'il appelle l'amour de la nature, croissant en un secret vallon, au bord d'une onde pure, à l'abri de l'aquilon.

C'est bien là, aussi, que pousse et grandit l'autre lis, le lis intelligent et vivant, dont celui du vallon n'est que l'aimable symbole. Oui, là, à l'ombre sacrée d'un foyer chrétien, loin des pestes mondaines, baignant ses racines dans les eaux vives de la vérité, gardé et cultivé par de religieuses tendresses.

Cette ressemblance d'origine n'est pas la seule qui existe entre le jeune chrétien et la fleur que nous étudions. Il y en a bien d'autres ; je vais essayer de vous en dire quelques-unes.

Comme le lis, le jeune chrétien est une fleur du printemps. Il ne s'épanouit pleinement que vers la fin de l'adolescence, c'est-à-dire à l'âge le plus riant et le plus fécond de la vie, lorsque sa double sève natu-

(1) Cantic. II, 1.

relle et surnaturelle a pris toute sa vigueur : « *Indicibus vernis.* » (1) Jusque-là, il reste comme fermé, ce n'est encore qu'un bouton gonflé d'espérances.

Le lis n'est pas une fleur rampante et terre à terre, c'est une fleur qui s'élance et monte tout droit vers le ciel. Ainsi en est-il du jeune homme chrétien. Ce n'est point à la terre qu'il veut offrir son parfum, mais à Dieu. Aussi va-t-il à lui tout d'un jet : « *Ascensiones in corde suo disposuit.* » (2)

Sauf l'or qui brille au fond de son calice, le lis est tout blanc, immaculé, et, à ce titre encore, il représente l'âme du jeune chrétien. Cette âme, demeurée vierge, est sans tache elle aussi. Car il ne faut pas compter l'imperceptible poussière que lui apportent les souffles de la terre, mais que ceux du ciel ne tardent jamais à disperser.

Pureté merveilleuse que lui envient les anges, parce qu'elle est le fruit de nobles combats. Pureté toute divine qui réflète la candeur éternelle : « *Pulchritudinem candoris ejus admirabitur oculus.* » (3)

Le calice du lis est largement ouvert, ouvert pendant le jour aux chauds effluves du soleil, ouvert le matin et le soir pour boire la rosée.

Le calice de la fleur vivante qui s'appelle un jeune chrétien, c'est son cœur, et ce cœur est magnifiquement épanoui, épanoui du côté du ciel. Il a des aspi-

(1) Eccli. I, 8.

(2) Psalm. LXXIII, 6.

(3) Eccli. XLIII, 20.

rations infinies, des désirs toujours renaissants. A lui aussi, il faut des brises vivifiantes, mais des brises célestes, celles de l'Esprit-Saint. A lui aussi il faut le soleil, mais le soleil incréé, splendeur de la gloire éternelle : « *splendor gloriæ.* » (1) A lui aussi il faut la rosée, mais la rosée qu'appelait le prophète quand il s'écriait : « O cieux, donnez votre rosée; ô nuées, versez-nous la justice, afin que la terre s'ouvre et enfante son Sauveur. » (2) Jésus exauce ces beaux désirs, il descend et le lis baptisé fleurit toujours plus gracieux et plus pur : « *Ero ei ros... Israël germinabit sicut lilium.* » (3)

Tout est royal dans le lis : royale son attitude, il ne s'incline jamais, il dresse sa tête au-dessus de toutes les autres fleurs; royal son vêtement, au témoignage de Notre-Seigneur, Salomon dans sa gloire n'était pas vêtu comme lui. Aussi tenait-il la première place dans les armoiries de la France, lorsque la France s'estimait la plus illustre des nations.

« L'emblème de la vieille Angleterre est le léopard, un animal de proie, fort, mais rusé, qui bondit, mais qui rampe. La France avait le lis, la belle blanche fleur embaumée, dont la forme s'épanouissait sur le chandelier d'or placé devant l'arche de Dieu; la noble fleur qui croît sans travail, et ne ramasse point de profits. Après le lis immarcescible,

(1) Hébr., I, 3.

(2) Isai., LV, 8

(3) Ose., XIV, 6.

la France ne pouvait monter qu'en prenant la croix, l'invincible croix qui a chassé l'aigle de Rome, et qui l'a remplacée au Capitole pour toujours. (1) »

Or, je vous demande, mes enfants, si le jeune chrétien n'est pas comme le lis une fleur toute royale? Il est paré d'innocence et de vertu ; c'est la plus riche parure que puisse revêtir une créature. La pourpre des rois pâlit auprès d'elle. Et puis comme tout est noble en lui, le front, le regard, le sourire ! Il ne se courbe que devant Dieu. Au près de sa victorieuse jeunesse, quelle pauvre et triste figure fait la jeunesse mondaine et vicieuse !

Le lis, vous le savez, est le symbole de l'honneur, car, selon que nous l'avons déjà dit, il est tout blanc et sans tache. En cela encore, il est l'image du jeune chrétien. Le jeune homme qui a gardé l'onction de son baptême, est l'honneur même. Il ne transige ni avec le mensonge, ni avec l'injustice, ni même avec les passions fascinatrices de son âge. Aussi s'exhale-t-il de sa conscience un parfum mille fois plus pénétrant et plus suave que celui du lis : parfum tout céleste qui, après avoir embaumé le foyer domestique et le collège, ravit quiconque le respire.

De même que, par son arôme, le lis attire les abeilles, joyeuses de butiner dans sa corolle, de même le jeune homme, resté pur, charme, non-seulement les âmes semblables à la sienne, mais encore les indiffé-

(1) Louis Veuillot.



rents et les impies. Ils ne se défendent pas de l'irrésistible puissance de la bonne odeur de Jésus-Christ qu'il répand : « *Bonus odor Christi sumus.* » (1).

Qu'ajouterai-je? Tant que la sève monte dans la tige qui le porte, le lis conserve sa fraîcheur et son parfum.

Le chrétien n'est pas moins privilégié. S'il demeure enraciné dans la foi, dans l'espérance et dans l'amour; si le ciel lui verse toujours la lumière et la grâce, il reste vivant et jeune. La limpidité de ses yeux ne se ternit point; la joie ne cesse point de chanter sur ses lèvres. Ni son intelligence ne s'obscurcit, ni son cœur ne se refroidit. Tandis qu'autour de lui se multiplient les vieillards de quinze et de dix-huit ans, il voit sa jeunesse se renouveler sans cesse : « *Renovabitur juvenus tua.* » (2) C'est tout simple, il l'abreuve aux sources qui l'ont fait germer et fleurir. Elle triomphe de la mort et du temps.

L'Écriture nous parle d'un lis croissant au milieu des épines : « *Lilium inter spinas.* » (3) Les épines pour le jeune chrétien, ce sont les tentations. Elles l'assiègent souvent et le pressent vivement, mais s'il est fidèle à la prière et aux sacrements, bien loin de l'étouffer et de le faner, elles accroissent sa vigueur et sa beauté en lui donnant l'occasion de remporter de nouvelles victoires.

(1) Corinth., II, 15.

(2) Psal., CII, 5.

(3) Cantic., II, 2.

II

Vous le voyez, mes enfants, entre le lis du vallon et le jeune chrétien, il y a de nombreuses et frappantes similitudes ; mais il y a aussi des différences qu'il est utile de vous signaler.

Le lis est à la merci des hommes , ils peuvent le briser, le salir, le fouler aux pieds. Il ne leur oppose aucune résistance. Le jeune chrétien , au contraire , ayant l'intelligence et la liberté, brave s'il le veut, leur sacrilège malice. Assisté de la grâce, il se défend contre tous les profanateurs.

Le lis ne peut progresser que dans une mesure déterminée d'avance ; quand il a acquis une certaine beauté , il s'arrête. Le jeune chrétien , lui , grandit toujours, s'il en a la généreuse ambition ; il devient toujours plus odoriférant et plus glorieux.

Le lis du vallon est fatalement condamné à mourir ; infailliblement le jour vient où il n'est plus qu'une herbe flétrie que l'on jette au four ou sur le fumier. Ce n'est point là la destinée du jeune chrétien. Pour être immortel, il n'a qu'à le vouloir. S'il arrose souvent du sang divin la fleur de sa pureté, elle vivra malgré le temps et les hommes. Sans doute la mort, à laquelle nul ne peut se soustraire, viendra ; mais

elle ne pourra corrompre et tuer que le corps ; l'âme lui échappera.

Pour l'âme, la mort ne sera qu'une transplantation. La fleur passera du jardin de l'Eglise militante à ceux de l'Eglise triomphante. Là, dans cette atmosphère sereine et lumineuse, elle deviendra si magnifique que la splendeur, qu'elle avait sur la terre, ne peut pas même nous le faire soupçonner. A l'heure de la résurrection générale, elle reprendra son corps et l'associera à sa gloire. Elle parera l'autel de l'Eternité.

Quand le lis du vallon est mort, il ne peut revivre. Le soleil a beau briller, la pluie et la rosée ont beau tomber, il reste effeuillé et flétri. Il n'en est pas ainsi du jeune chrétien. Si la tempête des passions l'a brisé et jeté dans la poussière, il peut se relever et refleurir. Qu'il se repente, qu'il invoque l'infatigable et inépuisable miséricorde, la grâce lui sera rendue, et, avec la grâce, sa beauté première. Il redeviendra pur et charmant, comme au matin qui le vit éclore, baigné, non comme alors, des pleurs de la rosée, mais des larmes sacrées de la pénitence.

Et maintenant, ô lis vivants ! lis baptisés et oints du saint Chrême, lis bienheureux, enracinés en Jésus-Christ et aspirant à longs traits la sève éternelle, veillez, oui veillez. Tous les jours, les méchants descendent dans le vallon de l'Eglise, pour le ravager.

Soyez sur vos gardes ; quand vous les verrez venir, appelez le divin Jardinier, il vous défendra... Vous

vous moquerez de leur haine et de leurs efforts. Vous serez de ceux qu'ils n'auront pas même effleurés, plus beaux après l'orage et la persécution qu'ils ne l'étaient auparavant.

Donc, ô fleurs chrétiennes, restez à jamais épanouies. Charmez les hommes, charmez les anges, charmez Dieu lui-même et méritez qu'un jour il vous transplante dans son paradis.



L'ESTIME ET LE RESPECT SONT UN JUSTE TRIBUT,
QU'AUX PLUS FIERS ENNEMIS ARRACHENT LES VERTUS.

Sertorius. A. III, sc. I.

Ibunt de virtute in virtutem.

Ils iront de vertu en vertu.

Ps. LXXXIII. 7.

MES CHERS ENFANTS,

JE vous l'ai dit, au début de nos petits entretiens de cette année, dans les tragédies de Corneille et de Racine, les beaux noms abondent : Le génie, la science, la puissance, l'honneur, la vérité, la justice, la liberté, le devoir, la vertu.

La vertu, ce dernier nom résume tous les autres.

Dans son acception la plus générale, la vertu est le divin composé de tous les nobles amours : amour filial, tendresse maternelle, amitié, culte du passé, religion du droit, passion de l'honneur, ce mot de vertu veut dire tout cela.

C'est, après le nom adorable de Dieu, et ceux de Jésus et de Marie, le nom le plus sacré que puissent prononcer des lèvres humaines. Aussi, nos deux grands poètes le font-ils intervenir à chaque instant. Il éclate à toutes les pages, et les illumine de sa gloire.

Non seulement, c'est toujours lui qu'ils jettent au monde, quand il s'agit de combats et de sacrifices héroïques; mais encore, c'est de la divine réalité qu'il exprime qu'ils font jaillir leurs plus merveilleuses créations. La vertu est comme un bloc immaculé de Carrare, dans lequel ils taillent leurs chefs-d'œuvre; non des chefs-d'œuvre inertes et muets, comme les statues de Phidias et de Michel-Ange, mais parlants et vivants.

Oui, ils parlent; vous le savez, mes enfants; vous les avez souvent entendus, et jamais sans tressaillir d'admiration. Quelles paroles, en effet, surtout, quand la vertu est sur l'un des champs de bataille qu'elle illustre!

Laissez-moi vous en citer ou vous en rappeler quelques-unes.

- Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte
- N'importe de mon cœur, si je sais mon devoir ?
- Cette grandeur périt; j'en veux une immortelle.
- La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?
- Si mourir pour son prince, est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu quelle sera la mort ?
- Sa mort me laissera pour ma protection
La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom.

Mes enfants, puisque la vertu tient une si belle place dans les créations de Corneille et de Racine, il est juste que je lui consacre au moins une de mes allocutions du dimanche.

Qu'est-ce que la vertu ? Les philosophes et les saints docteurs en ont donné d'admirables définitions. Je me contente de vous citer celle du P. Lacordaire. « La vertu, dit l'éloquent religieux, est une force de l'âme qui résiste au mal et accomplit le bien. »

I

DE cette définition, mes enfants, il résulte que ce qu'il y a de plus essentiel dans la vertu, ce qui la constitue principalement, c'est la force. Voilà pourquoi elle porte ce grand nom : Vertu, *Virtus*.

Donc, la force d'abord ; son seul nom l'indique : la force de l'âme qui résiste au mal et accomplit le bien, la force par excellence.

« En toutes choses, elle se montre au sommet, comme le suprême effort de l'homme. »

C'est beaucoup, sans doute, d'avoir la force corporelle, un sang riche, des membres robustes, des muscles vigoureux, une santé qui résiste au travail, comme à l'intempérie des saisons ; et de pouvoir appliquer, au service de son âme, un puissant instru-

ment. C'est mieux encore d'avoir la force de l'intelligence, un esprit vaste et pénétrant, une raison assise sur d'immuables convictions, une pensée nette et claire, une parole dominatrice.

Mais de toutes ces énergies, aucune n'est comparable à la force morale qui s'appelle la vertu.

Ce n'est pas seulement la matière que domine et subjugue l'homme vertueux. Il assujettit à la loi divine son âme aussi bien que son corps. C'est de lui-même, de son être tout entier, qu'il triomphe : de son esprit, de sa raison, de son imagination, de son cœur, de ses sens.

Orgueil, cupidité, envie, ambition, sensualité, il dompte et il tient sous le joug toutes ces ardentes convoitises, toutes ces terribles passions qu'on voit, si souvent, traînant en esclavage les plus beaux génies, les savants les plus hautains, les conquérants les plus audacieux et les plus heureux.

Que d'illusions, ou que de fanfaronades à ce sujet, chez les jeunes gens surtout ! Rencontrent-ils un jeune homme vertueux, ils l'accusent ou ils se moquent de lui. Ils l'accusent d'hypocrisie et de mensonge parce que, prétendent-ils, la vertu est impossible à leur âge. Ou bien, s'ils n'ont pas cette incrédulité cynique, qui nie la vertu, ils le poursuivent de leurs risées et de leurs sarcasmes.

Il n'est, disent-ils, qu'un esprit étroit et faible, n'ayant pas le courage de briser les freins que lui a imposés une éducation bigotte, n'osant ni s'affranchir

des préjugés de son enfance, ni faire taire les ridicules terreurs de sa conscience, ni braver l'opinion des exagérés et des rigoristes ; un servile, ne pouvant se passer de permission pour agir.

Un esprit faible, un lâche, un servile, ce jeune homme !..... Savez-vous que cet infirme a maîtrisé son cœur, qu'il a dompté les lions, et lutté victorieusement contre les tempêtes ?

Savez-vous que ce lâche ne quitte pas le champ de bataille, qu'il combat nuit et jour, qu'il a posé et maintenu son âme au-dessus de toutes les séductions et de toutes les craintes ?

Savez-vous que ce servile ne se connaît pas de maître sur la terre ; qu'il se moque de vous, et qu'avec la grâce de Dieu il résisterait au monde entier ?

Moi, je vous dis que ce jeune homme est un fort, un courageux.

« Il n'y a pas de vertu sans travail, dit saint Augustin. Le travail est le progrès même de la vertu. »

Un grand orateur en a justement fait la remarque : « Le mal ne nous coûte rien. Pour le commettre, il suffit de se laisser aller. C'est un navire qui n'a besoin, ni de mât, ni de voile, ni de rames, ni d'aucun effort, pas même de la tempête, parce qu'il a en lui-même ses flots, ses vents, sa pente, et son ouragan. »

« Le bien au contraire ne sort de notre âme que par un enfantement douloureux. Vaisseau fragile et

mal armé, il faut qu'il remonte le cours des vagues, et qu'ayant contre lui toutes les fureurs du ciel et de la mer, il se tienne dans sa route, sans décliner jamais. »

Donc, au lieu de mépriser ce jeune chrétien, saluez-le. C'est un héros. La vertu est la sève des âmes, et surtout la sève de la jeunesse. Plus un jeune homme en a, plus il est vigoureux.

Et ce n'est pas de son âme seulement que la vertu est l'énergie et la force, c'est aussi de son corps. S'il vient à la perdre, il ressemble à une fleur déracinée qui ne tire plus d'une terre féconde les sucs qui la faisaient vivre. Il s'étiôle, il se flétrit dans la proportion même où la vertu diminue en lui.

II

LA vertu, mes enfants, qui est la vraie force de l'homme, est aussi sa vraie beauté, car elle constitue l'intégrité et la perfection de son âme : « *Virtus est interioris hominis pulchritudo.* » (1)

Dans une âme vertueuse, tout est beau : l'intelligence inondée et pénétrée de la lumière même de Dieu ; le cœur qui n'a que de nobles aspirations ;

(1) Saint Augustin.

l'imagination dont la chaste limpidité ne réfléchit que le ciel ; la volonté droite, loyale, indomptable. Cette âme est pure, aucune souillure ne la profane. Que si la poussière mondaine l'atteint, ce n'est que pour un instant. Elle se lave promptement et retrouve aussitôt son éclat.

Oui certes, elle est belle... Voulez-vous vous en convaincre ? regardez le visage du jeune homme vertueux.

L'âme, vous le savez, apparaît sur le visage. Il nous est impossible de retenir au-dedans de nous toute notre lumière. Elle rayonne dans nos yeux, sur notre front, sur nos lèvres. « Notre physionomie, dit encore le Père Lacordaire, est son reflet permanent. »

De ces rayonnements de l'âme sur notre visage, quel est le plus beau ?

Est-ce celui de la science, est-ce celui du génie, est-ce celui de la puissance, est-ce celui de la gloire ?

Non, c'est le rayonnement de la vertu.

Aussi, n'est-il pas de physionomie plus sympathique, que celle d'un jeune homme gardant intactes ses croyances et ses mœurs, à force de luttes généreuses. Ce jeune homme n'a peut-être que des traits vulgaires ; mais la claire sérénité de son regard, la candeur de son front, la grâce de son sourire, la paix victorieuse qui s'affirme sur tout son être, lui font une beauté qui laisse bien loin d'elle la fleur éphémère que la nature fait parfois éclore sur le visage humain.

En ce jeune homme, les deux jeunesses unissent

leur fraîcheur et leur grâce : la jeunesse de la nature, et la jeunesse éternelle de Dieu.

Je dis bien : La jeunesse éternelle de Dieu ; car Dieu vit en ce jeune homme, et lui fait une splendeur immortelle.

« La beauté de la vertu, dit saint Jean Chrysostome, fleurit et vit toujours. *Illa pulchritudo semper floret, semper viget.* »

« Celle du corps se fane et périt, ravagée qu'elle est par le temps et par la maladie ; elle, elle ne se flétrit et ne meurt jamais. *Decus corporis infirmitate marcessit, et pulchritudo ægritudine tabescit ; animæ autem pulchritudo immortalis est.* »

Cette beauté est la seule qui réjouisse et qui charme Dieu ; et, chose étrange, les hommes qui se moquent d'elle, lui gardent, en dépit de leur basse jalousie, une estime, un respect, une admiration qui se trahissent à tout instant. Elle s'impose aux plus pervers et aux plus immondes.

La vertu, disent-ils, est laide et ridicule. Mais, au fond, et dans le secret de leur conscience, ils confessent qu'elle est superbe ; et cette gloire désespère leur orgueil.

L'estime et le respect sont un juste tribut,
Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus.

III

LA vertu n'est pas seulement la force et la beauté, elle est aussi le bonheur.

Quelle est l'aspiration qui résume le cœur humain ? La soif du bonheur. Si jeunes que vous soyez, mes enfants, et bien que vous n'ayez encore heurté aucune sérieuse déception, vous sentez cet irrésistible besoin d'être heureux. Vous sentez que, malgré les prospérités qui abondent dans votre vie, votre cœur n'est pas désaltéré. Vous soupirez comme le Prophète : « Mon âme a soif. *Sitivit anima mea.* » (1)

Si vous disiez cela au monde, il vous répondrait : Amuse-toi, bois la volupté. Si vous le disiez à saint Augustin, il vous ferait une réponse diamétralement contraire : « Tu as soif, vous crierait-il, bois la vertu : *Bibe virtutem.* »

La vertu, en effet, qui prépare la l'étatité infinie, est déjà le bonheur sur la terre. Non qu'elle expulse de notre vie la lutte, le travail, la douleur, éléments essentiels de notre épreuve terrestre, et par lesquels elle-même se forme et grandit ; mais elle fait à notre âme toute la félicité que comportent les conditions de notre mortalité.

(1) Psal. xli, 3.

Le bonheur, c'est la paix : le repos de l'intelligence dans la vérité, le repos du cœur dans l'amour, le repos de la conscience dans le devoir accompli.

Or, il n'y a que la vertu qui puisse donner, et qui donne, en effet, cette plénitude de paix et de joie. Les âmes vertueuses sont les âmes dont parlait Notre-Seigneur, quand il disait : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la Justice, ils seront rassasiés. » (1)

Béatitude compatible avec la souffrance, même avec les plus terribles tribulations. Saint Paul, après l'effroyable énumération de ses combats et de ses douleurs, s'écriait : « Au milieu de toutes ces calamités, je surabonde de joie. *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ.* (2) » Ce que je viens de dire, mes enfants, est vrai même, ou plutôt surtout, quand il s'agit des jeunes gens.

On vous affirmera, mes amis, que la vertu assombrit la jeunesse, qu'elle empêche son épanouissement, qu'elle comprime ses beaux élans, qu'elle la sèvre de toutes les joies. Mensonge, mensonge ! La vérité est que la vertu seule vivifie et réjouit la jeunesse.

Sous les coups du vice, la jeunesse devient promptement une caducité précoce : le corps s'énerve, l'intelligence s'éteint, le cœur se rétrécit, la vie se tarit et s'animalise. Pour le jeune homme vicieux, il y a encore le plaisir ; mais il n'y a plus de joie. En

(1) Matth. v, 6.

(2) 2 Cor. VII, 4.

lui, l'âme n'exulte plus, elle ne sourit plus, elle ne s'envole plus vers les hauteurs, elle ne plane plus dans la lumière, elle n'a plus d'autres horizons que ceux de la terre, elle rampe et se traîne dans la poussière. Il ne lui reste guère que les appétits de la brute.

Pour que la jeunesse reste elle-même, il lui faut la vertu. Je l'ai dit et je le répète, la vertu est sa sève. Elle seule la fait fleurir et fructifier. Elle seule entretient en elle les nobles amours, et par suite, les nobles joies. Donc, mes chers amis, suivez le conseil de saint Augustin : Aspirez à longs traits cette sève immortelle, buvez la vertu. Buvez-la largement. Buvez-la à toutes les sources d'où elle émane : à la source des Ecritures, à la source de la prédication, à la source de la pénitence, et surtout à la source adorable de la sainte Eucharistie : *Bibe virtutem*. Oui, à ces sources sacrées, vous boirez la vertu, car vous y puiserez les deux éléments qui la constituent et la conservent, la grâce et le courage : la grâce qui est le secours de Dieu ; le courage qui est l'effort de l'homme.

Ne l'oubliez pas, s'il vous faut nécessairement l'assistance de Dieu, il est indispensable aussi que vous lui répondiez par une généreuse coopération. Il faut que vous luttiez vaillamment contre vous-mêmes, et contre le monde. La vertu, c'est la victoire, une victoire dans laquelle, sans doute, Dieu a la plus large part ; mais que vous ne remporterez qu'autant que

vous donnerez un généreux concours à l'action divine.

Donc, confiance et bonne volonté ! Quand le labeur vous pèsera, quand le combat vous semblera trop rude et trop long, quand vous vous sentirez défaillir, redites-vous à vous-mêmes la parole de saint Augustin : Allons, allons, bois la vertu, bois la lumière qui te montrera le devoir, bois l'espérance qui t'encouragera et te soutiendra, bois l'amour qui t'excitera au sacrifice, bois la liberté, bois l'honneur, bois la puissance, bois la joie, l'éternelle joie : *Bibe virtutem.*



TOUT INSTANT DE LA VIE EST UN PAS VERS
LA MORT.

CORNEILLE. — *Tite et Bérénice.*

Pedes ejus descendunt in mortem.
Ses pieds descendent vers la mort.
Prov. V, 5.

MES ENFANTS,

IL est un vers de Corneille qui traduit éloquemment
cette parole des Proverbes :

Tout instant de la vie est un pas vers la mort.

Méditons la vérité qu'il exprime.

I

LA vie est un voyage vers la mort. Il y a cent
textes de l'Écriture qui nous le disent, plus ou
moins explicitement. Je me contente de cette parole

de David à Jonathas : « Entre la mort et moi il n'y a qu'un pas. *Uno tantum gradu ego et mors dividimur.* » (1).

Oui, mes enfants, tous, entendez-le bien, nous marchons à la mort. Pas d'exception.

Le petit enfant y marche même dans son berceau, enveloppé de ses langes qui, dit Tertullien, ne sont rien autre chose qu'un premier linceul. Ses vagissements saluent tout à la fois la vie et la mort.

L'adolescent y marche par un chemin charmant. Tout lui fait illusion : les fleurs écloses sous ses pas, la lumière qui brille, le ciel sans nuage, les oiseaux qui chantent. Il semble ne cheminer que vers la joie, il chemine vers le terme fatal de toute existence humaine.

Le jeune homme y marche dans l'ivresse de ses vingt ans, il prend d'audacieux élans. Ces élans le trompent, ils ne sont que des bonds qui l'emportent plus rapidement au tombeau.

L'homme mûr y marche gravement, mais le plus souvent sans y penser. Ses affaires l'absorbent, sa fortune l'étourdit. Il croit ne travailler qu'à se faire une vie tranquille et prospère, il travaille pour la mort. Quand, après quelques années d'oubli, il se demande où il en est, il s'aperçoit qu'il s'est étrangement rapproché de sa fin.

Et le vieillard?... Le vieillard ne peut guère ne pas

(1) Reg. xx, 3.

voir le sépulcre qu'il touche. Il essaie de reculer et de se rejeter en arrière. Efforts inutiles, il faut marcher.

Encore une fois, pas d'exception.

Les riches, qui achètent tant de choses, ne sont pas assez opulents pour acheter le droit de suspendre leur course. C'est d'ailleurs un droit que Dieu ne vend pas.

Les rois qui ont tant et de si étonnants pouvoirs n'ont pas celui de s'immobiliser dans la vie. Lorsqu'il s'agit d'eux, comme lorsqu'il s'agit de leurs sujets, la parole du poète garde son inexorable vérité :

Tout instant de la vie est un pas vers la mort.

Tous, je le répète, vont à leur tombeau. Les poètes y vont en chantant, les orateurs en parlant, les triomphateurs en montant au Capitole, les soldats en allant à la bataille, les marins en voguant sur les flots, les laboureurs en cultivant leurs champs, les écoliers en étudiant.

Aucune action n'interrompt le funèbre voyage. Nous allons à la mort, en faisant le bien, en faisant le mal, en priant, en lisant, en jouant, en riant, en pleurant, en mangeant, en dormant.

Comme le légendaire Juif errant, nous sommes condamnés à ne nous reposer jamais. Point de halte...

Vainement, parfois, nous nous débattons, nous résistons, nous appelons au secours les plus savants médecins et nos amis les plus dévoués. En dépit de leurs efforts, nous cheminons toujours. Quand, par

un retour de santé, nous semblons rétrograder, nous continuons encore notre route.

Donc, mes enfants, sans aucune interruption, sans aucun arrêt, tous les hommes marchent à la mort ; mais tous n'y vont pas de la même allure et du même pas. Dieu, qui dispense la vie, ne la donne pas à tous dans la même mesure.

Il en est qu'il ne fait que montrer à la terre. Pour les soustraire aux dangers de la vie, il les emporte prématurément dans son paradis : « *Properavit educere de medio iniquitatum.* » (1)

Il en est d'autres qu'il introduit promptement dans le repos éternel, parce qu'ils ont promptement achevé leur tâche : « *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* » (2). Ils se sont fait une vieillesse anticipée, mais une vieillesse sublime qui leur ouvre, avant l'heure, les portes de la vie : « *Ætas senectutis vita immaculata.* » (3)

Mes enfants, ceux qui courent le plus vite sur le chemin de la mort, ce sont les pécheurs. Ils se hâtent, tantôt emportés par leurs passions, comme par une tempête, et tantôt stimulés par le péché qui est l'aiguillon de la mort : « *Stimulus autem mortis peccatum est.* » (4) A mesure que leurs iniquités se multiplient, leur course à la mort devient plus rapide et plus insensée.

(1) Sap., IV, 10.

(2) Sap., IV, 13.

(3) Sap., IV, 5.

(4) I Corinth., XV, 56.

II

DE ce que nous venons de dire, mes enfants, il y a d'importantes conclusions à tirer. Je vous en signale seulement quelques-unes.

Tout instant de la vie est un pas vers la mort.

Donc, traitez la vie sérieusement.

Le condamné marchant à l'échafaud, à moins qu'il ne soit fou, ne folâtre pas. Il songe à son éternité, et consacre à la préparer, les derniers moments qui lui restent.

Or, vous ressemblez à ce condamné ; une sentence irrémissible a été portée contre vous dès le commencement : « Vous mourrez de mort. *Morte morieris.* » (1) L'exécution est plus ou moins proche, plus ou moins éloignée, mais elle est certaine ; vous y allez :

Tout instant de la vie est un pas vers la mort.

L'exécution, viens-je de dire, est plus ou moins éloignée, plus ou moins proche ; cela est indubitable ; mais vous en ignorez le jour et l'heure.

Avez-vous encore cent mille pas à faire, en avez-

(1) Genes. 11, 17.

vous seulement mille ou cent, ou dix ? Vous l'ignorez. Peut-être, comme David, n'en êtes-vous séparés que par un pas... Tenez-vous prêts : « *Estote parati.* » (1)

Nous n'avons pas constaté seulement que la vie est un voyage vers le tombeau, mais aussi que le péché accélère le voyage. Un instant de la vie, quand il est souillé d'une iniquité, n'est plus seulement un pas vers la mort, mais un bond, et souvent un bond de géant. Par ce seul instant, des années entières sont dévorées : « *Explevit tempora multa.* » (2)

La conséquence qui s'impose à vous, mes amis, c'est que votre principale sollicitude doit être d'éviter le péché. Lorsque le péché se présente à vous, lorsqu'il vous tente, dites résolument : Non, je ne te commettrai pas, tu rendrais plus rapide le mouvement inéluctable qui m'emporte au sépulcre : « *Stimulus autem mortis peccatum est.* »

Parmi ceux qui courent ou volent à la mort, je ne vous ai pas montré que des pécheurs, mais aussi des innocents et de jeunes saints : des innocents, des fleurs encore toutes fraîches que Dieu s'empresse de cueillir, ou bien parce qu'il a hâte d'en respirer le parfum, ou bien parce qu'elles se flétriraient s'il les laissait encore sur la terre ; de jeunes saints, des jeunes gens qui, en peu de temps, ont acquis tant de vertus, accompli tant de bonnes œuvres, accumulé

(1) Matth. xxiv, 44.

(2) Sap. iv, 13.

tant de mérites, qu'ils ont prématurément achevé leur tâche et conquis la couronne de justice.

O mes enfants, ne plaignez pas ces précoces mourants. Que dis-je ? Enviez leur bonheur, et demandez souvent à Dieu la grâce incomparable de plutôt mourir jeunes, que de commettre un seul péché mortel. C'était la grâce que la reine Blanche souhaitait à son fils. Obtenez-la à force de désirs et de prières.

Faites plus encore. Ayez non seulement l'ambition de quitter la vie, plutôt que de pécher, mais encore celle de mûrir rapidement pour le ciel, et de devenir de ces jeunes hommes prédestinés, à qui leur vie sans tache fait cette vieillesse toute surnaturelle et toute divine, si magnifiquement louée par la Sagesse : « *Ætas senectutis vita immaculata.* » Suivez le conseil de saint Paul : Hâtez-vous d'entrer dans le repos vivant et exultant qui est le paradis : « *Festinemus ergo ingredi in illam requiem.* » (1)

Ainsi ont fait Louis de Gonzague, Stanislas de Kostka, Berckmans, et une foule d'autres dont les noms sont inscrits dans les fastes des saints.

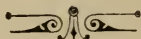
Vous en avez connu comme moi, mes amis, de ces conquérants de seize, dix-huit et vingt ans. Par la miséricorde de Dieu, il en est sorti plus d'un de cette maison. Ces chers disparus, je ne les nomme dans mon cœur qu'avec attendrissement et respect. Je les vois encore me sourire à l'heure du départ pour le

(1) Hebr. iv, 11.

ciel. Je les entends encore bénir Dieu de l'amour qu'il leur témoignait, en les ravissant aux tristesses et aux périls de la vie.

Pendant les vacances, un de ces pieux et généreux enfants, Joseph Verna, a donné à ceux qui l'entouraient, pendant sa paisible agonie, cette consolation sans pareille. Doucement l'ange a déployé ses ailes et s'est envolé au ciel.

Puissions-nous tous l'y rejoindre un jour !



QU'ILS PLEURENT , Ô MON DIEU , QU'ILS FRÉMISSENT
[DE CRAINTE,
CES MALHEUREUX QUI, DE LA CITÉ SAINTE,
NE VERRONT POINT L'ÉTERNELLE SPLENDEUR.

Athalie, Acte II, sc. 9.

*Consurgant et ascendunt gentes in
vallem Josaphat, quia ibi sedebo,
ut judicem omnes gentes.*

Que les nations se lèvent et
qu'elles montent dans la vallée
de Josaphat ; c'est là que je
dois les juger.

Joël, III, 12.

MES CHIERS ENFANTS,

LES derniers actes d'Athalie sont illuminés par les fulgurations prophétiques du grand-prêtre Joad, fulgurations qui jaillissent de ses lèvres, ou de celles des vierges de Sion dont il est l'inspirateur.

Non seulement l'illustre Voyant annonce aux méchants qui l'entourent, les inexorables et prochains

châtiments qui les attendent ; mais encore, écartant d'une main vaillante les voiles de l'avenir, il leur fait voir dans le lointain de l'éternité les feux vengeurs qui les dévoreront. Prêtez l'oreille :

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte
Ces malheureux qui, de la cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur !
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révéles
 Tes clartés immortelles,
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.
De tous ces vains plaisirs où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il ? Ce qui reste d'un songe
 Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, (ô réveil plein d'horreur !)
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras, au jour de ta fureur,
 A toute la race coupable.

Qu'est-ce qui inspire à Joad ses terreurs et ses saintes colères ? Le voici. Il fait de fréquents pèlerinages à cette vallée de Josaphat, qu'il peut apercevoir des remparts de Jérusalem ; vallée choisie pour les solennelles exécutions de la Justice de Dieu et qui, à cause de cela, raconte un horrible passé, et annonce un avenir plus lugubre encore.

Suivons-le, mes enfants. Le livre des Ecritures à la main, parcourons avec lui la sinistre vallée. Nous en sortirons, tout frissonnants de cette crainte salutaire, qui est, tout à la fois, le commencement et le couronnement de la sagesse.

I

ENTRE toutes les vallées creusées par la main divine, il en est une particulièrement célèbre, parce qu'elle doit être le lieu de ce jugement suprême, qui clora le temps, et commencera pour nous l'éternité, c'est la vallée de Josaphat.

Elle court, disent les voyageurs qui l'ont visitée, du nord au midi, entre la montagne des Oliviers et le mont Moriah. Le torrent du Cédron passe au milieu, roulant dans les jours d'orage des eaux rougies qui ressemblent à du sang.

Son aspect est désolé. C'est une solitude aride et nue, peuplée de tombeaux et de ruines.

Que de tristesses et quelles tristesses l'ont visitée tout le long des siècles ! Elle a vu David fuir, nu-pieds et pleurant, les ingrats qui le lapidaient. Elle a entendu les lamentations de Jérémie.

Dans ses sinueuses profondeurs, et sur la pente des montagnes qui l'enserrent, ont campé toutes les armées vengeresses que Dieu envoya à Jérusalem, avec mission de la châtier. Pour ne rappeler que ce lugubre chapitre de son histoire, les légions de Titus l'ont remplie de leur multitude, et elle est devenue le sépulcre du million de déicides ensevelis sous les décombres de la cité sacrilège.

Oui, en vérité, mes enfants, la vallée de Josaphat est visiblement préparée à devenir, comme nous le disions tout-à-l'heure, le théâtre du jugement dernier. Outre qu'elle a la sombre physionomie de l'emploi, c'est autour et tout près d'elle, que se sont accomplis les mystères de la passion du Seigneur, mystères d'opprobres et de douleurs, qui accusent les pécheurs avec une effroyable éloquence, et appellent le jour de la manifestation et du châtiment : « Il est juste, a dit un religieux des vieux âges, que l'honneur de Jésus soit réparé là où il a été flagellé et conspué. Il est juste que le Seigneur juge les hommes, là où les hommes l'ont jugé lui-même. »

Encore une fois, dans cette vallée sauvage, partout des monuments et des témoins de la passion du Fils de Dieu ; monuments et témoins de l'amour infini du Christ, et, par suite, accusateurs implacables de l'ingratitude et de la cruauté des pécheurs.

Voici, au fond même de la vallée, le torrent dont le Seigneur a bu l'eau, quand il y tomba sur ses genoux ; et voilà le jardin de Gethsémani, où il agonisa et sua du sang. Ici les ruines de la maison de Caïphe ; là celles du prétoire de Pilate. De ce côté le cénacle ; de cet autre le calvaire, et le divin sépulcre. Pas une pierre de cette vallée et des montagnes qui l'entourent, qui ne demande justice, et ne provoque l'effusion des éternelles vengeances : « Les pierres crient. *Lapides clamabunt.* » Elles répondent à cette clameur insensée des Juifs : « Que son sang

tombe sur nous et sur nos enfants ! » Elles disent : *Amen*. Qu'il en soit ainsi.....

C'est donc là, mes enfants, au milieu de tous ces inflexibles accusateurs, que va s'accomplir le jugement dernier. Si vous objectiez que la vallée de Josaphat est trop étroite pour contenir toutes les générations humaines, je vous répondrais avec les interprètes de l'Écriture, que le créateur des collines et des montagnes a le pouvoir de les déplacer et de les reculer à son gré.

II

MAIS, laissons là tous les préliminaires. Supposons-le, les siècles sont écoulés, le temps est fini ; l'humanité a achevé le nombre de péchés qu'elle ne devait pas dépasser.

Elle a comblé la mesure, et selon la parole du Prophète, « la moisson est mûre, le pressoir est plein ; » c'est l'heure de Dieu.

Tout à coup le lion rugit ; quel lion ? Est-ce un de ceux qui hantent le désert ou les montagnes du Liban ? Non, c'est le Lion de Juda, c'est le Christ qui, de Sion et de Jérusalem, a jeté ce long rugissement à tous les échos de la création : *De Sion rugiet, et de Jerusalem dabit vocem suam.* » (1)

(1) Joël III, 16.

Le monde est saisi d'effroi. Les étoiles tombent, le soleil s'éteint ; le firmament s'écroule ; la mer pousse ses flots mugissants contre tous les rivages ; la terre frissonne comme les feuilles desséchées au souffle de l'orage. (1)

Les anges ont compris le rugissement du lion. Il veut dire ceci : J'arrive ; mon jour est venu, sonnez de la trompette, éveillez les morts.

Les anges obéissent ; leurs fanfares retentissent dans tous les tombeaux, et appellent au jugement les morts de toutes les régions :

Tuba mirum
Spargens sonum
Per sepulcra regionum,
Coget omnes ante thronum.

Les voilà, les fils innombrables d'Adam. Les uns se hâtent, pleins d'espérance et d'allégresse ; les autres ne viennent que pressés par les anges. Ils sont hideux, et, sur leur visage, il y a une indicible épouvante.

Ils le comprennent, ils ne sont pas des ressuscités ; ils ne sont que des cadavres, des cadavres tirés d'un sépulcre, pour être jetés à un autre sépulcre, plus horrible mille fois que le premier, et qui ne rendra jamais ses captifs.

De nouveau les trompettes retentissent ; c'est pour annoncer et saluer le souverain juge.

(1) Luc. XXI, 26, et seq.

Le voici. Il descend sur les nuées du ciel, armé de sa croix, dans une grande puissance et dans une grande majesté.

Il ne dit qu'un mot, mais quel mot ! Celui qui renversa ses ennemis au jardin de Gethsémani : « C'est moi. *Ego sum.* » Il n'a pas besoin d'un plus long discours. « Nul ne doute désormais de sa divinité, dit Tertullien, il est superbe et triomphant. *Qualè spectaculum adventus Domini ; jam indubitati, jam superbi, jam triumphantis !* »

C'est l'heure solennelle de ses irrévocables revanches. Il remet toutes choses en place. Il venge la nature, il venge ses saints, il se venge surtout lui-même.

Il venge la nature. Depuis la chute d'Adam, elle était l'esclave des pécheurs. Ils la profanaient, ils la souillaient, ils faisaient d'elle la complice de leurs iniquités, ils la condamnaient, les misérables, à blasphémer et à nier son Créateur. Aussi elle soupirait, elle gémissait, elle appelait à grands cris sa délivrance..... C'est fait : non-seulement Jésus l'a arrachée à leurs outrages, mais encore il l'a armée contre eux. Il vient d'enrôler toutes ses créatures dans les bataillons innombrables qu'il mène à l'extermination de ses ennemis. « *Armabit creaturam ad ultionem inimicorum. Pugnabit orbis terræ contra insensatos.* » (1)

Jésus-Christ venge la nature ; il venge encore plus

(1) Sap. v. 18.

magnifiquement ses saints. Ont-ils été assez honnis et persécutés ces bénis de son amour ! Le monde les sifflait et les conspuait ; il les traitait comme le rebut et la balayure du genre humain. Parfois, pris de colère et de rage, il les livrait aux bourreaux, et les bourreaux épuisaient sur eux tout l'art des tortures.

Et maintenant, ces méprisés rayonnent comme des soleils ; ces suppliciés sont ivres de félicité. Jésus les investit de sa vertu et de sa gloire ; il fait d'eux des rois éternels, plus que des rois, des dieux : « *Ego dixi : dii estis et filii excelsi omnes.* » (1).

O stupeur de leurs contempteurs et de leurs bourreaux ! « Insensés que nous étions, s'écrient-ils ! Nous les prenions pour les plus misérables des hommes, et les voilà établis pour jamais dans une glorieuse et inaltérable paix ! » (2)

Est-ce tout, mes enfants ? Non, ce que le Seigneur venge par-dessus tout, c'est son propre honneur.

Tout le long des siècles, il a été un signe de contradiction : « *Signum cui contradicetur.* » (3)

Il était le jouet de la fureur des hommes. Peuples et rois s'acharnaient à lui refaire incessamment sa passion. Ils renouvelaient impitoyablement toutes ses ignominies et toutes ses douleurs : « *Rursum crucifigentes filium Dei, et ostentui habentes.* » (4)

(1) Psal. LXXXI, 6.

(2) Sap. v, 4.

(3) Luc. II, 34.

(4) Heb. VI, 6.

Il les a laissés faire ; oui, en vérité, il les a laissés faire. Il a été patient jusqu'au jour marqué dans ses décrets éternels : « *Silui, patiens fui.* » (1)

Les malheureux ! Ils pensaient qu'ils n'auraient jamais rien à craindre du Crucifié. Ils se moquaient de lui.....

Aux éclairs de sa face adorable : « *Ab increpatione vultus tui* » (2) leur illusion s'est évanouie. Ils ne rient plus, ils ne blasphèment plus, ils se taisent. Ils sont à genoux devant lui.

A genoux, tous ceux qui ont violé sa loi, et n'en ont pas fait pénitence.

A genoux, les lâches qui n'osaient pas lui rendre témoignage sur la terre.

A genoux, surtout, et prosternés plus bas que tous les autres, les révoltés, les hérétiques, les persécuteurs de l'Eglise, les négateurs de sa divinité, les bourreaux de la justice et de la vérité.

A genoux, Caïn le fratricide, Pharaon l'oppressur du peuple de Dieu, Absalon le contempteur de la majesté paternelle, Achab le voleur et l'assassin, Antiochus le superbe.

A genoux, Judas le traître, Caïphe, Hérode, Pilate, et les Pharisiens hypocrites, et les Scribes menteurs, et tous les déicides, s'ils ne se sont pas repentis.

A genoux, Néron, Domitien, Dioclétien, et les autres empereurs déifiés par la bassesse humaine.

(1) Is. XLII, 14.

(2) Psal. LXXIX, 17.

A genoux, Julien l'Apostat, répétant pour la dernière fois, le cri de la défaite : « Tu as vaincu, Galiléen. »

A genoux, l'impur Mahomet, et Luther le blasphémateur, et Henri VIII l'égorgeur.

A genoux, Voltaire, le honteux résumé de toutes les impiétés...

Oui, à genoux devant Celui qu'il appela si longtemps l'Infâme.

Il courbe sa tête cynique, couronnée par de sacrilèges adulateurs, et Jésus l'écrase sous son pied dédaigneux :

« *Conquassibit capita in terrâ multorum.* » (1)

Les voilà, les orgueilleux adversaires du Christ ; les voilà, la face contre terre, attendant en frémissant la sentence qui va décider de leur éternité.

Cette sentence sans appel, et qui ne laisse aucune espérance, le Christ la prononce : « Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel. » (2)

Et c'est fini... Il ne sera jamais plus question d'eux parmi les vivants.

Par cette exécution effroyable, le Seigneur venge, tout à la fois, et sa justice et son amour.

Il venge sa justice ; mais de quoi la venge-t-il ? Des révoltes des pécheurs ? Oui mais aussi, le dirai-je ? des adorables faiblesses de sa miséricorde.

(1) Psal., cix, 6.

(2) Math., xxv, 41.

C'est maintenant le tour de ma justice, dit-il à cette miséricorde si longtemps triomphante ! Ecarte-toi, laisse-lui la place. Allons ! ma justice, éveille-toi, arrache-toi à la longue obstination de ma patience : « *Exurge igitur, veritas, et quasi de patientia erumpe.* »

Du même coup, mes enfants, il venge son amour, son amour si longtemps méprisé. Vous n'en avez point voulu, dit-il aux réprouvés ; vous l'avez dédaigneusement repoussé ; je le reprends, et je m'en vais pour toujours.

Et il s'en va, en effet, il remonte au ciel avec tous ses élus ; et eux, les maudits, ils descendent là où l'on n'est jamais, ni aimant, ni aimé.

O mes enfants, soyons fidèles, à l'amour infini de Jésus-Christ, afin qu'il ne nous sépare pas de lui, par l'infranchissable chaos. Méritons au contraire d'entendre cette suave parole : « Venez, les bénis de mon père, et possédez le royaume qui vous a été préparé de toute éternité. »

Cela fait, la vallée de Josaphat redeviendra silencieuse et déserte.



OU LE CONDUISEZ-VOUS ?

A LA MORT.

A LA GLOIRE.

Polyeucte, v, 3.

*Vocavit nos in eternam gloriam
suam.*

Il nous a appelés à son éternelle
gloire.

1 Petr., v, 10.

MES CHERS ENFANTS,

VOUS connaissez cette scène de Polyeucte :
Polyeucte est condamné, on le mène au
supplice.

Où le conduisez-vous ? demande Pauline. A la mort,
répond Félix.

Polyeucte lève sa tête rayonnante et jette à Félix
ce démenti sublime : A la gloire.

C'est à la gloire en effet que vont les martyrs, en

allant au supplice ; et c'est à la gloire aussi que marchent tous les saints, par le chemin des opprobres et de la douleur.

Quelle gloire, mes enfants, que celle dont les saints font la conquête, à force de vertu et d'héroïsme ! Essayons d'en entrevoir quelque chose.

I

Si éclatante qu'elle puisse être, la gloire purement humaine n'est pas digne de lui être comparée.

La gloire humaine, le plus souvent, est une gloire purement extérieure, n'ayant pas d'autre réalité que la louange et les applaudissements du monde ; une gloire sans consistance, livrée aux caprices de l'opinion, et en subissant toutes les vicissitudes ; une gloire menteuse, affirmant des grandeurs qui n'existent pas, cachant sous des voiles brillants, mais trompeurs, des bassesses, des hontes, parfois de grands crimes, de gigantesques forfaits ; une gloire, par suite, étrangement mélangée, faite de contrastes et d'oppositions ; une gloire enfin misérablement restreinte et bornée.

La multitude ignore la plupart des grands hommes. Parlez-lui d'Alexandre, de Pompée, de César, de

Charlemagne, de Louis XIV, d'Homère, de Virgile, de Démosthène, de Cicéron, elle vous demandera quels sont ces illustres inconnus. Elle ne les a peut-être jamais entendu nommer. D'ailleurs, ce ne sont que des morts; leur gloire n'est qu'un simple souvenir, consigné dans l'histoire et sculpté dans le marbre.

Il n'en est pas ainsi des saints, mes enfants; leur gloire est substantielle et vivante, émanant des profondeurs de la conscience : « *Hæc est gloria nostra, testimonium conscientiae nostræ.* » (1) Elle est la splendeur du bien, le rayonnement sincère et vrai de la vertu. Point de taches, point d'ombres, une splendeur limpide et pure.

Ce ne sont pas des louanges complaisantes qui la saluent, c'est l'admiration qu'impose l'héroïsme à toute âme élevée et loyale, que dis-je? Plus que l'admiration, la vénération et l'amour.

Les saints ne sont pas des morts, mais des vivants. L'humanité les aime, les invoque, leur érige des autels, s'agenouille devant eux, leur fait des fêtes qui se renouvellent sans cesse. Ils n'attirent et ne charment pas seulement les savants et les cultivés, mais aussi les petits, les humbles, les ignorants, les pauvres. Leur gloire est sans comparaison la plus populaire des gloires. Je le sais, je le sais, les saints, pour la plupart, sont présentement ignorés. L'Eglise, sans doute, leur consacre chaque année un jour solennel, dans

(1) 2 Corinth. 1, 12.

lequel elle les célèbre tous, avec une magnificence, qui laisse bien loin d'elle, les honneurs rendus par le monde à ses héros ; et, tous les jours, soit dans ses offices, soit à l'adorable sacrifice de la messe, elle fait mémoire de leur vertu et de leur puissance. Mais enfin c'est vrai, pour la plupart ils n'ont pas laissé de nom ici-bas ; on ne sait rien de leur vie.

La gloire, dans le temps et sur la terre, n'a qu'un nombre restreint de privilégiés parmi les élus.

Mais il n'en sera pas toujours ainsi. Le grand jour de la manifestation viendra. Quand les étoiles seront tombées, quand les cieux se seront repliés comme un livre, quand la mer aura franchi ses rivages, et roulé par toute la terre ses flots tumultueux, Jésus jugera les hommes.

Ce jour-là, presque toutes les gloires humaines s'éteindront au souffle de la justice divine. La gloire des saints, au contraire, rayonnera triomphante. Tous les brouillards s'évanouiront, tous les nuages se dissiperont, toutes les ombres disparaîtront ; les élus seront accueillis par les acclamations de la création tout entière.

« Maintenant, disait saint Paul, aux fidèles de son temps, votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ ; mais lorsque le Christ qui est votre vie apparaîtra, vous apparaîtrez avec lui dans la gloire. » (1)

Le jugement ne fera pas que révéler et manifester

(1) Coloss., III. 3-4.

la gloire des saints ; il la complétera. Jusqu'à ce grand jour, en effet, les saints seront incomplets. Leurs âmes seront éblouissantes, mais leurs corps demeureront couchés dans la tombe. Aux éclats des trompettes angéliques, ces corps semés dans l'infirmité et dans la honte, se lèveront dans une nouvelle jeunesse, et dans une inexprimable beauté. La gloire des saints sera, par là même, achevée. Ame et corps, tout en eux sera divinisé.

II

OMES enfants, comment vous peindre cette gloire, telle qu'elle brillera dans le ciel, après que tous les élus ressuscités auront pris pour jamais possession de l'éternité ?

Cette gloire sera faite d'un double élément : de toutes les splendeurs de la création, de toutes les splendeurs du Créateur.

De toutes les splendeurs de la création : les fulgurations du soleil, le rayonnement des étoiles, la blancheur immaculée des neiges éternelles, la majesté des montagnes, l'immensité de la mer, l'aimable fraîcheur des fleurs, la royale vigueur des lions, la grâce des oiseaux, toutes les magnificences de la terre et du firmament s'uniront pour les parer.

Ne prenez pas, mes enfants, mes paroles pour de simples imaginations. Pas une que je n'aie empruntée à l'Écriture. Et ce n'est pas tout.

Les saints n'auront pas seulement toutes les gloires des créatures sans raison, mais encore toutes celles dont aura brillé l'humanité dans son passage à travers les siècles.

La gloire des grands travailleurs. « Ils seront, dit Isaïe, comme des moissonneurs chargés de gerbes. » (1)

La gloire des grands conquérants. Ils se présenteront au jugement, ajoute le même prophète, « portant les dépouilles des nations. » (2)

La gloire des grands explorateurs de l'univers. Armés par leur résurrection d'une agilité merveilleuse, ayant des ailes mille fois plus puissantes que celles de l'aigle, ils voyageront, prompts comme la pensée, à travers l'immensité. Rien ne les arrêtera ; les mondes les plus lointains seront de leur domaine : « *Assument pennas ut aquilæ, volabunt et non deficient.* » (3)

La gloire des grands rois. Ils auront des diadèmes étincelants et des trônes immuables.

La gloire des grands savants. La création n'aura plus de secrets pour eux, et leur regard, illuminé par

(1) Isaïæ, XVII, 8.

(2) Isaïæ, XXXIII, 23.

(3) Isaïæ, XL, 31.

la lumière de Dieu, plongera dans les profondeurs de l'infini : « *In lumine tuo videbimus lumen.* » (1)

La gloire des grands orateurs. Le Verbe lui-même sera sur leurs lèvres.

La gloire des grands artistes. Ils auront fait de leur âme et des âmes de leurs frères des chefs-d'œuvre, devant lesquels pâliront ceux de Michel-Ange et de Raphaël.

La gloire des grands musiciens et des grands poètes. Ils chanteront, sur des harpes d'or, des cantiques toujours nouveaux, des mélodies auprès desquelles celles des maîtres les plus illustres ne seront que d'informes balbutiements.

La gloire des grands bienfaiteurs de l'humanité. Ils apparaîtront escortés des multitudes instruites, soulagées, consolées, et sauvées par eux.

Enfin, mes chers enfants, ils seront si beaux que, se contemplant les uns les autres, ils entreront en d'inénarrables extases.

Ne vous en étonnez pas. Les saints ne seront pas investis seulement de toutes les gloires créées, ils seront envahis et pénétrés de la gloire du Créateur lui-même.

Oui, la gloire de Dieu, la gloire substantielle et immuable : « *Substantiam gloriæ,* » la gloire infinie qui déborde par delà tous les horizons du temps, inonde les cieux et remplit l'éternité ; la gloire qui

(1) Ps., XXXV, 10.

n'a point eu d'aurore et n'aura jamais de coucher ; la gloire que contemplent les anges depuis l'origine des siècles, sans pouvoir se rassasier jamais ; la gloire qui jaillit comme un fleuve de la face du Très-Haut ; la gloire dont ne portaient que des reflets, les cimes étincelantes de l'Horeb, du Sinaï et du Thabor, cette gloire sera celle des élus.

« Il nous communiquera sa gloire, dit saint Pierre. *Communicator gloriæ.* » (1)

« Lorsque, dit à son tour saint Paul, la face glorieuse du Seigneur nous sera révélée, cette vision nous transformera ; elle nous rendra semblables à Dieu ; nous nous en irons de clarté en clarté. *Nos vero omnes, revelata facie, gloriam Domini speculantes in eadem imaginem transformemur, a claritate in claritatem, tanquam a Domini spiritu.* » (2)

Cette gloire, mes enfants, ne vieillira et ne se flétrira jamais ; elle gardera une jeunesse immortelle, « *Immarcescibilem gloriæ coronam.* » (3) Elle se renouvellera sans cesse : « *Gloria mea semper innovabitur.* » (4) Elle sera toujours la gloire du Fils unique de Dieu s'épanchant des abîmes de la paternité divine : « *Vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis.* » (5)

(1) 2, Petr., V, 1.

(2) 2, Cor., III, 18.

(3) Petr., V, 4.

(4) Job, XXIX, 20.

(5) Joann., I, 14.

Mes chers enfants, si, comme je l'espère, vous marchez dans la vie, humbles, chastes, mortifiés, dédaigneux de ce qui passe, les mondains ne manqueront pas à vous poser cette question : « Où vas-tu ? » A la mort, répondra quelqu'un de leurs compagnons de plaisir. Et vous, comme Polyeucte, vous redressant avec un divin orgueil, vous leur jetterez la réponse du héros : « A la gloire... »

Et pendant qu'ils s'en iront de décadence en décadence, d'opprobre en opprobre, vous continuerez vos fières ascensions ; et l'heure sonnera, où ceux qui vous méprisaient, confesseront leur erreur : « O insensés que nous étions, diront-ils, nous les prenions pour des fous, et les voilà parmi les fils de Dieu. Ils nous semblaient mourir, et ils vivaient dans l'honneur et dans la paix : « *Illi autem sunt in pace.* » (1)

Donc, chers enfants, avec Polyeucte, allez vaillamment, sinon au martyre sanglant, au moins à celui de la vertu chrétienne.

Allez à l'honneur, allez à la joie, allez à la gloire.

(1) Sap., III, 1, 2, 3.

VOUDRAIS-JE, DE LA TERRE, INUTILE FARDEAU,
.....
NE LAISSER AUCUN NOM, ET MOURIR TOUT ENTIER ?

Iphigénie., I, 2.

Servum inutilem ejicite in tenebras
Jetez aux ténèbres le serviteur
inutile.

Math , XXV, 1.

MES CHERS ENFANTS,

PEUT-ÊTRE avez-vous lu, au premier acte d'Iphigénie, le dialogue d'Agamemnon et d'Achille. Agamemnon représente à Achille, qu'il a conquis assez de gloire, pour avoir le droit de se reposer.

Achille lui fait une réponse que je voudrais pouvoir vous reproduire tout entière. J'en détache seulement ces deux vers qui la résument :

Voudrais-je de la terre inutile fardeau,

.....

Ne laisser aucun nom et mourir tout entier ?

C'est une belle parole et qui atteste, chez Achille, les plus magnifiques ambitions. Il a, comme le lui rappelle Agamemnon, multiplié ses exploits ; mais il ne compte pour rien ce qu'il a déjà fait, et ne songe qu'à ce qui lui reste à faire. Le repos lui serait une honte. Il lui semble que, s'il ne livrait plus de combats, la terre le secouerait avec horreur, et que la postérité l'oublierait à jamais.

Il a trop d'honneur pour accepter cela..... Il ne veut pas être inutile.

Hélas ! que d'hommes, que de jeunes hommes surtout qui n'ont point ces hautes visées, et ensevelissent volontairement leur jeunesse et leur vie à venir dans cette inutilité, dont la seule pensée soulève les grands cœurs ! *Declinaverunt, simul inutiles facti sunt.* (1)

Les inutiles, mes enfants, sont méprisés de Dieu et des hommes, et ce mépris est largement justifié. Voilà ce que je me propose de vous démontrer.

I

LES hommes, parfois, sont étrangement indulgents ; ils pardonnent des vices que Dieu condamne sévèrement ; ils ont des sourires de complai-

(1) Ps., XIII, 3, LII, 4.

sance et des applaudissements, pour des entraînements et des faiblesses, que la simple raison elle-même déclare être une dégradation de la dignité humaine.

Eh bien ! ces juges si faciles sont impitoyables pour les inutiles, qu'ils appellent des fainéants et des propres à rien. Ils n'ont pour eux que du dédain d'autant plus accentué, que ces oisifs sont placés plus haut par leur naissance, leur condition sociale, leur opulence, sur les degrés de la hiérarchie humaine. Leur mépris se proportionne aux moyens qu'avaient ces inutiles de servir la société et de faire le bien.

Il en est de Dieu comme des hommes. Dans les Ecritures, il ne parle qu'avec dégoût et colère de ceux qui, semblables à des vases brisés, ne peuvent plus servir à rien : « *Vas hominis confractum inutile efficitur.* » (1)

Non, Dieu ne supporte pas l'inutile.

Si le soleil était inutile, il l'éteindrait ; si la mer était inutile, il la dessécherait ; si les fleuves étaient inutiles, il défendrait aux neiges de la montagne de les alimenter ; si les arbres étaient inutiles, il les arracherait ; si les fleurs étaient inutiles, il ne donnerait aucune sève à leurs racines et pas une goutte de rosée à leur calice.

Que si Dieu est disposé à traiter ainsi les créatures inférieures, nous pouvons le croire plus inexorable

(1) Baruc, VI, 15.

mille fois, pour les hommes, et surtout pour les chrétiens.

Quoi ! Un être créé à son image et ressemblance, racheté au prix de son sang, divinisé par sa grâce, armé de sa puissance, ne lui rendrait aucun service, et laisserait infructueux et stériles son corps, son intelligence, son cœur, sa volonté, sa liberté ! il ne ferait rien de son baptême, rien de l'onction du Saint-Esprit, rien des pardons de la pénitence, rien du pain vivant descendu du ciel, rien de la coupe eucharistique ; et Dieu tolérerait cela !

Non, en vérité, il ne le tolère pas. Il a pour le serviteur inutile une insurmontable aversion. Qu'un chrétien, infidèle à sa vocation, se présente à son jugement, il se détourne de lui avec dégoût, et commande à ses anges de le balayer à l'enfer, là où vont s'engouffrer les immondices de la création : « Jetez-le aux ténèbres, leur dit-il. *Ejicite in tenebras.* »

II

QUE Dieu et les hommes aient raison de mépriser les inutiles, il est bien facile de vous le prouver, mes chers enfants.

Le jeune homme inutile va à l'encontre de toutes les tendances de son âge. La jeunesse est vive et

prompte à l'action ; lui, reste ignoblement inerte. Il résume en sa triste personne la mollesse, la pusillanimité, l'égoïsme, la trahison.

La mollesse : il ne fait rien ; s'amuser et dormir voilà sa vie. C'est une honte telle que l'Écriture conseille à qui a touché un paresseux, de secouer sa main et de la laver : « *Excutiat manum suam.* » (1)

La pusillanimité : si ce jeune homme reste inutile, c'est qu'il craint la peine ; il est sans cœur : « *Vecordem juvenem.* » (2) Le moindre obstacle le fait reculer ; la plus insignifiante difficulté l'arrête. Il croit toujours voir un lion, là où il n'y a qu'un insecte : « *Leo est foris.* » (3)

L'égoïsme : il ne considère que sa chétive personne ; la religion, la patrie, la famille ne lui sont rien. Pour s'épargner dix minutes de travail et de souffrance, il laisserait crouler le ciel et la terre.

L'infidélité : Dieu lui a confié ses trésors pour qu'il les fasse valoir ; or il les laisse improductifs. Ce n'est pas assez dire : il se sert des dons de Dieu pour offenser son créateur. Il trahit les causes sacrées qu'il a mission de soutenir et de défendre.

L'homme inutile n'assume pas seulement les hontes que je viens d'énumérer, mais encore une foule d'autres. La honte de l'inintelligence : il ne comprend ni la vie, ni l'éternité qui la suivra.

(1) Eccli. XXII, 2.

(2) Prov., VII, 7.

(3) Prov., XXII, 13.

La honte de la révolte : il enfreint l'une des lois les plus capitales de Dieu, la loi du travail.

La honte de ne pas laisser trace de son passage sur la terre : il y est oublié avant même de l'avoir quittée.

La honte de l'indigence et de la misère : pas une bonne œuvre à son avoir. Ses mains sont vides devant les hommes ; et elles seront vides devant Dieu, quand Dieu le jugera.

J'en suis persuadé, mes chers enfants, vous ne voulez pas être des créatures inutiles. Ni votre honneur, ni votre intérêt ne vous le permettent. Vous comprenez trop bien qu'ayant beaucoup reçu, il vous sera beaucoup demandé. Comme Achille vous répondriez à qui vous prêcherait l'oisiveté :

Voudrais-je, de la terre, inutile fardeau,

.....

Ne laisser aucun nom et mourir tout entier ?

Pour rester inutiles vous avez de trop magnifiques prétentions : être la joie du foyer domestique, servir Dieu, combattre pour la religion, devenir un fidèle champion de la patrie, assister vos semblables, vous dévouer à tout ce qui est beau et bon, voilà ce que vous rêvez, ou plutôt ce que vous voulez.

Oh ! non, ce n'est pas en vain que vous êtes marqués du signe de la croix, c'est-à-dire du signe du courage et du sacrifice. Ce n'est pas en vain que vous avez mangé la moelle du lion victorieux de Juda, et

que vous avez bu son sang. Ce n'est pas en vain que vous êtes les fils et les frères des martyrs. Noblesse oblige.....

Rester inutiles, ce serait vous déshonorer. On pourrait vous adresser des paroles toutes semblables à celles que Mardochée adressait à Esther, hésitant à affronter la majestueuse colère d'Assuérus. Ecoutez ces beaux vers :

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie !
Dieu parle ; et d'un mortel vous craignez le courroux !
Que dis-je ? Votre vie, Esther, est-elle à vous ?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue ?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue ?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas ?

Mais non, mes amis, pas plus que la pieuse reine, vous ne voulez vous déshonorer. Vous êtes décidés à servir toutes les causes saintes. Je vous en félicite ; mais je vous dois un avertissement.

III

SI vous voulez être un jour à la hauteur des aspirations de votre jeunesse ; si vous voulez les réaliser, il faut dès maintenant préparer cette réalisation.

Pour qu'un jour votre intelligence verse abondamment la lumière, il y faut mettre la science.

Pour que votre cœur ait la divine passion du sacrifice, il faut y allumer les grands amours.

Pour que votre parole soit une parole vivante, puissante, capable d'entraîner les hommes, il faut que vous la soumettiez à de laborieux et persévérants exercices.

Pour que votre vie soit féconde, il faut la cultiver, et y jeter à pleines mains la semence de la vertu : « *Qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet.* » (1)

Pour que vos exemples édifient le monde, il faut que vous vous imprégniez profondément de l'esprit de Dieu.

En un mot, ne l'oubliez pas, vous ne serez d'habiles ouvriers qu'autant que vous vous serez façonné de bons et solides outils. Vous ne livrerez des combats victorieux qu'autant que vous vous serez forgé des armes de trempe vigoureuse.

Si, au lieu de faire ainsi, vous livrez votre jeunesse à ses passions, non-seulement vous arriverez à l'âge de l'action et du labeur, tristement dénués, mais encore vous aurez perdu les généreux désirs, qui sont présentement l'honneur de votre adolescence. La mollesse et le vice auront tout dévoré. Vous vous replierez honteusement sur vous-mêmes, et irez

(1) 2 Corinth. IX. 6.

grossir le nombre de ces hommes inutiles que méprisent également Dieu et les hommes.

Aussi bien, mes chers amis, pour être utiles, vous n'avez à attendre ni la maturité, ni même la pleine jeunesse. Vous pouvez l'être dès maintenant.

Un écolier, qui le veut sincèrement, exerce sur ses condisciples une douce et salutaire influence, présage de celle qu'il exercera plus tard. Il édifie ceux qui l'entourent, et contribue, pour une large part, aux succès de toute sorte de la maison qui l'élève.

La conséquence, mes enfants, est que vous vous mettiez à l'œuvre sans hésitation et sans retard, afin que, l'heure venue, Notre Seigneur puisse vous dire : « Courage, bon serviteur, parce que tu as été fidèle dans les petites choses, je vais te confier de grandes tâches, que tu accompliras vaillamment, et qui te mériteront d'entrer dans la joie de ton Seigneur et de ton Dieu. »





LA FOI QUI N'AGIT POINT, EST-CE UNE FOI SINCÈRE ?

Athalie, I, 1.

Fides, si non habeat opera, mortua est.

La foi qui n'agit pas est morte.

Jac., II, 17.

MES CHERS ENFANTS,

DANS le monde où vous aurez à vivre, vous trouverez des hommes vraiment étranges.

Ils croient, et ils vivent comme s'ils ne croyaient pas.

Ils croient en Dieu, et ils ne lui rendent aucun hommage.

Ils croient en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, Dieu de Dieu, lumière de lumière, et ils rougissent de se montrer ses disciples.

Ils croient à leur baptême, et, sans souci de leur honneur, ils en violent les promesses.

Ils croient à la sainte Eglise catholique, et ils ne lui obéissent pas ; ils se désintéressent de ses destinées, comme si elles leur étaient étrangères.

Ils croient à l'efficacité de la pénitence, et, bien que chargés de péchés, ils n'inclinent jamais la tête, sous la main sacerdotale qui peut les absoudre.

Ils croient à l'Eucharistie, et les années se succèdent, sans qu'ils renouvellent, à la divine table, la fête de leur première communion.

Ils croient au jugement, et ils ne s'inquiètent pas du compte redoutable qui leur sera demandé.

Ils croient à l'enfer, ils en ont peur, et ils marchent par les voies qui y conduisent.

Certes, c'est bien là la foi que condamne Joad, quand, dans la tragédie d'*Athalie*, il reproche à Abner ses inutiles gémissements et son inerte courroux :

Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

I

NON, mes amis, cette foi stérile n'est pas vivante ; elle est morte. Saint Jacques nous le déclare nettement, et, à l'unanimité, les Pères de l'Eglise font écho à l'Apôtre. Aux chrétiens qui contredisent leur foi par la pratique de leur vie, ils

donnent des noms d'une saisissante énergie ; ils les appellent usurpateurs et profanateurs du nom de chrétien, meurtriers de la foi, négateurs du Christ, apostats et persécuteurs de la religion. Et en vérité toutes ces qualifications sont largement méritées.

Usurpateurs... Ils prennent un nom qui ne leur appartient pas, le nom de chrétien : « *Usurpatores christiani nominis.* »

Sans doute, ils gardent le caractère baptismal, mais c'est tout, et ce n'est pas assez pour mériter d'être appelé chrétien. Rien n'est chrétien en eux, ni leur pensée, ni leur cœur, ni leur parole, ni surtout leur vie : « *Usurpatores christiani nominis.* »

Un jour, Alexandre le Grand rencontre un soldat signalé pour sa mollesse et sa lâcheté. Comment te nommes-tu, lui demande-t-il ? Alexandre... Alexandre ! Il ne convient pas que tu t'appelles ainsi. Change de mœurs, ou change de nom : « *Aut muta mores, aut muta nomen..* »

On peut en dire autant aux chrétiens dont il s'agit. S'ils ne veulent pas changer de vie, qu'ils changent au moins de nom.

Ce grand nom de chrétien, ils ne font pas que l'usurper, ils le profanent : « *Nominis profanatores.* » Ils l'associent à ces autres noms qui leur viennent de leurs péchés, et dont, à coup sûr, personne n'a lieu de se glorifier : Cupides, orgueilleux, menteurs, voleurs, voluptueux. N'est-ce pas le dégrader ?

Au témoignage des saints docteurs, ces tristes

chrétiens sont pour la même raison des négateurs du Christ. Quelquefois peut-être, après s'être assurés qu'ils ne rencontreront pas de contradicteurs, ni surtout de moqueurs, ils se hasardent à rendre au Christ un timide témoignage. Mais, outre qu'il ne faut qu'un sarcasme pour glacer leurs lèvres et les rendre muettes, ce Christ dont ils balbutient, en rougissant, la divinité, ils le renient par leurs actions. Ils ne sont que des fantômes de chrétien ; leur religion n'est qu'un piteux et lâche mensonge.

Quand, en effet, on a une religion vraie, des convictions sincères et profondes, on s'en inspire dans sa vie ; on les incarne en quelque sorte en soi. Vivre comme si Dieu n'était que l'être inventé par les philosophes, l'être solitaire et égoïste relégué dans le lointain de son paradis, et ne s'inquiétant plus de ses créatures ; comme si l'Évangile n'était qu'une fable ; comme si le Christ était resté dans sa tombe, ou n'était qu'un personnage imaginaire, c'est une véritable apostasie ; c'est répudier le christianisme ; c'est dire qu'on ne croit plus en lui.

Les saints docteurs donnent aux hommes dont nous parlons, une appellation non moins sinistre que les précédentes : Meurtriers de la foi. « *Fidei interfectores* » Cette foi divine, beaucoup la tuent, sans y penser. Ils ne l'alimentent, ni ne l'exercent. Elle meurt de faim et d'inanition. Ils l'éteignent comme une lumière importune qui éclaire trop profondément leur conscience.

Les autres l'assassinent volontairement, pour faire taire ses protestations et ses menaces. A cette fin, ils la livrent aux bêtes, c'est-à-dire à leurs passions, ils l'étouffent dans la boue.

Ils ne tuent pas la foi seulement en eux-mêmes, mais aussi en leurs frères, de qui ils la font mépriser et blasphémer.

La belle religion ! pensent les mondains témoins de leur vie. Ses sectateurs ne la traitent pas plus sérieusement que nous. Ils ne se mettent en peine, ni de lui rendre publiquement hommage, ni de conformer leurs mœurs à ses enseignements. Elle est pour eux comme non avenue. Elle leur fait quelquefois peur ; c'est à à cela que se réduit son influence sur eux.

Mes enfants, les pauvres chrétiens, dont je viens de stigmatiser les criminelles inconséquences, se déshonorent eux-mêmes, en même temps qu'ils déshonorent la religion. Ces convictions impuissantes, ces lâches démentis, que leur vie pratique inflige à leurs croyances, ces passions insurgées contre la vérité, tout cela leur fait des hontes qu'ils cachent aux hommes, mais qu'ils ne dérobent pas à Dieu.

Et avec cela, la guerre intestine, une guerre de tous les jours et de toutes les heures. L'intelligence aux prises avec le cœur, la conscience avec les passions, l'âme avec le corps, la foi condamnant le péché, le péché se révoltant contre la foi, l'Eglise et le monde, Jésus-Christ et Baal, Dieu et Satan se disputant leur vie. Oui, la guerre, une bataille qui ne

cesse pas, une lutte qui, peut-être, ne finira qu'avec eux-mêmes. Et je n'ai pas dit le plus terrible.

II

CES chrétiens sont de ceux que Job appelle « des rebelles à la lumière : *Rebelles lumini.* » (1) Ils sont inexorablement châtiés ; Dieu ne les supporte pas.

Il y a, sur ce sujet, trois textes de l'Écriture que je tiens à vous citer.

Écoutez d'abord ce que dit saint Paul des philosophes païens : « Ils sont inexcusables, parce que, ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié. C'est pourquoi Dieu les a livrés aux désirs de leur cœur, et les a abandonnés à l'ignominie. » (2)

Et maintenant, entendez Notre-Seigneur lui-même. Parlant d'une ville qui repoussait ses apôtres, et par suite son Évangile, il dit ceci : « Au dernier jour, les habitants de Sodome seront traités moins rigoureusement que cette ville. Malheur à toi, Corozain, malheur à toi, Bethsaïd, car, si les miracles opérés au milieu de vous, avaient été faits autrefois dans Tyr et dans Sidon, elles auraient fait pénitence. » (3)

(1) Job. XXIV, 13.

(2) Rom. I, 44.

(3) Luc, X, 12, 13, 14.

Enfin, mes enfants, méditez cette autre parole de l'épître aux Hébreux : « Lorsqu'une terre, abreuvée par la pluie, produit les plantes nécessaires à ceux qui la cultivent, elle reçoit la bénédiction de Dieu. Mais, quand elle ne produit que des ronces et des épines, elle est réprouvée et proche de la malédiction. A la fin, on y met le feu. » (1)

Mes chers enfants, les chrétiens, en désaccord avec leur foi, sont plus coupables que les rebelles dénoncés par Job, par saint Paul et par le Christ lui-même. Eux, ils connaissent Dieu, non pas uniquement comme les philosophes, par le témoignage de la création, mais encore par la révélation du Verbe incarné.

Ils n'ont pas, pour exciter leur foi, seulement les miracles accomplis dans les villes ingrates, ils ont toutes les merveilles qui ont rempli les dix-neuf siècles chrétiens. Ils n'ont pas été pénétrés que par les pluies et les rosées fécondantes de la grâce, ils ont été arrosés du sang de l'amour infini.

Aussi, un compte effroyable leur sera-t-il demandé.

Corneille, dans *Polyeucte*, a merveilleusement rendu la folie et le malheur des chrétiens infidèles à leur foi :

... Avez vous cependant une pleine assurance
D'avoir assez de vie ou de persévérance ?
Et Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa main,
Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain ?

(1) Hébr., VI, 7, 8.

Il est toujours tout juste et tout bon ; mais sa grâce
Ne descend pas toujours avec même efficace ;
Après certains moments que perdent nos longueurs,
Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs ;
Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare :
Le bras qui la versait, en devient plus avare,
Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.

Et maintenant, mes chers enfants, faites un rapide examen de conscience.

Demandez-vous, si votre foi est la foi sincère, vivante et agissante que prêchait Joad à Abner, et à ceux qui comme lui se disaient les serviteurs et les défenseurs du peuple de Dieu. Je vous interroge, répondez-moi :

La foi qui permet à votre front de rougir au moindre sarcasme qui vous est décoché, est-elle une foi sincère ?

La foi qui laisse s'allumer dans vos yeux le feu sinistre des lâches convoitises, est-elle une foi sincère ?

La foi qui souffre sur vos lèvres les discours licencieux, est-elle une foi sincère ?

La foi qui n'interdit pas à vos mains de feuilleter les fangeuses productions de la littérature contemporaine, est-elle une foi sincère ?

La foi qui vous donne permission de fréquenter les libertins, est-elle une foi sincère ?

La foi qui ne consent à ce que vous alliez à la messe qu'à la condition de n'y être pas vu, est-elle une foi sincère ?

La foi à laquelle, ceux qui vous aiment, doivent faire violence, pour vous mener au festin pascal, est-elle une foi sincère ?

Non, et mille fois non, c'est une foi inconséquente, pusillanime, servile, sans énergie, et en un mot, une foi morte ou mourante.

O mes chers enfants, ne soyez pas de ces misérables chrétiens ; ne soyez pas rebelles à la lumière.

Gardez-vous de contredire votre foi ; ne cherchez jamais à vous soustraire à son action. Faites en sorte qu'il y ait unité parfaite dans votre vie, que l'intelligence, le cœur, la conscience, la volonté, se fondent dans une complète harmonie. Agissez comme vous croyez ; soyez, dans toute la force du terme, des fidèles, c'est-à-dire des hommes conformant tout leur être à leurs croyances. En faisant ainsi, vous mériterez véritablement de vous appeler chrétiens. Je vous le souhaite de tout mon cœur.



SI MOURIR POUR SON PRINCE EST UN ILLUSTRE SORT,
QUAND ON MEURT POUR SON DIEU QUELLE SERA LA
[MORT ?

Polyeucte, acte IV, sc. 3.

*Pro legibus et patriâ mori
parati.*

Prêts à mourir pour les lois
et pour la patrie.

Machab, I.

A cette parole de Corneille, mes chers enfants, je vais, ce matin, donner un commentaire vivant, en vous racontant brièvement le martyre du Bienheureux Gabriel Perboyre. Que si je le choisis de préférence à tant d'autres héros en voici la raison.

Son vénérable frère nous a envoyé une parcelle du corps sacré, soumis à tant de tortures. Avant de renfermer, dans notre trésor, cette précieuse relique, il m'a semblé que je devais vous faire connaître l'admirable religieux auquel elle a appartenu.

A cette fin, je veux essayer de répondre rapide-

ment à une triple question : Qu'est-ce que Gabriel Perboyre a entrepris pour la gloire de Jésus-Christ, son maître et son Dieu ? Qu'a-t-il enduré ? Comment, enfin, s'était-il préparé à l'apostolat et au martyre ?

I

PREMIÈRE question : Qu'est-ce que notre héros a entrepris pour Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

La réponse sera courte, mais éloquente dans sa brièveté.

Il a tout simplement, comme les apôtres, entrepris la conquête du monde. Il s'est dit, timidement d'abord, puis plus hardiment, à mesure que l'amour de Dieu et des hommes envahissait son âme : J'irai vers les peuples, assis encore à l'ombre de la mort, et j'illuminerai leurs ténèbres. Pour cela, il me faudra quitter la France, dire un éternel adieu à ceux que j'aime plus que moi-même, traverser les mers, braver les tempêtes, aborder à des rivages barbares, trempés encore du sang de ceux qui m'y ont précédé. J'aurai à m'imposer des privations de tous genres, des labeurs surhumains, des fatigues inouïes. Je ne pourrai exercer mon apostolat que dans l'ombre, sous la hache toujours levée.

Comme saint Paul, « je m'en irai de périls en périls :

périls dans les voyages, sur les fleuves, parmi les voleurs, au milieu des païens, dans les déserts, dans les villes, sur la mer, parmi les faux frères, dans les chagrins, dans les veilles, dans la faim et la soif, dans le froid et la nudité. »

Oui, tout cela m'attend ; et c'est là ce qui m'attire. Les tribulations et le travail sont le charme souverain de l'apostolat.

J'évangéliserai tant que j'aurai un souffle de vie, j'irai, s'il le faut, jusqu'au martyre.

Comme il a dit, il a fait. Rien n'a pu ni le décourager, ni le déconcerter. L'impossible s'est souvent dressé devant lui, l'impossible ne l'a pas arrêté : « *Amor de impossibilitate non causatur.* » (1)

Vous vous rappelez la réponse de Jeanne d'Arc à ceux qui lui représentaient les difficultés et les dangers de son entreprise : « Dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux, je partirai. » Eh bien ! il y a de Gabriel Perboyre un mot tout semblable. Racontant, dans une de ses lettres, comment il s'était trouvé, parfois, en face de montagnes, qui paraissaient infranchissables, il disait : « J'étais animé d'un tel désir de prodiguer ma vie pour répondre à ma vocation que s'il l'avait fallu, pour gravir ces montagnes, plutôt que de reculer, j'aurais grimpé avec mes dents. »

Vous le voyez, mes enfants, il était résolu à tout, même au martyre. Le martyre ne lui manqua pas. Quel fut-il ? C'est notre deuxième question.

(1) Imit. III, cap. v, 4.

II

JE n'hésite pas à le dire, en souffrances endurées pour Jésus-Christ, Gabriel Perboyre égale les plus merveilleux confesseurs de la foi.

Dites-moi, mes enfants, être trahi et livré par un nouveau Judas ; se voir garrotté comme un criminel ; lutter pendant une année entière contre les bourreaux, ou plutôt non, ne pas lutter contre eux, mais s'abandonner à leur insatiable férocité ; être enfermé tout vivant dans un cachot qui ressemble à un sépulcre étroit, obscur, froid, plein d'immondices, peuplé de vermine, peuplé d'hommes plus immondes encore que cette vermine, plein de voleurs, d'assassins, de crapuleux et cyniques scélérats ; ne pas avoir, ni le jour, ni la nuit, un moment de répit ; être flagellé jusqu'à voir sa chair voler en lambeaux ; rester des heures entières à genoux sur une chaîne de fer, ou suspendu tantôt par les pouces et tantôt par les cheveux ; être oint tout entier avec le sang d'un chien, et boire ensuite ce qui reste de cet ignoble breuvage ; traîner de lourdes pierres attachées à ses pieds ; porter la cangue, ne pouvoir ni s'étendre, ni se tenir debout, et être condamné par là même à ne jamais dormir : je vous demande, mes amis, si c'est assez de tortures et de douleurs ?

Oui certes, c'est assez, c'est trop, mille fois trop pour la nature agonisante ; mais, pour l'amour qui brûle au cœur du martyr, rien de tout cela ne suffit. « *Numquid satis est? Fortassis satis, sed laboranti, non amanti.* » Son amour ne peut assouvir ses fains sublimes. Aussi souffre-t-il avec une inaltérable patience. Pas un reproche, pas une plainte. Un *amen* indomptable à tout ce qu'il plaît à Dieu de lui laisser endurer.

Et remarquez-le, mes enfants, le martyr de Gabriel Perboyre semble avoir été dénué de ces consolations sensibles, toutes miraculeuses, que le Seigneur a souvent prodiguées à ceux qui mouraient pour lui. Point de visions, point de concerts célestes, point de clartés surnaturelles, point de lions ni de tigres rampant devant lui et lui léchant religieusement les pieds, point d'anges venant essuyer ses larmes et panser ses plaies. Le martyr nu et dans toute son horreur..... N'en soyez ni scandalisés, ni surpris. Jésus ne laisse son serviteur souffrir que pour augmenter ses mérites et, par suite, accroître sa béatitude et sa gloire.

Mais hâtons-nous, mes enfants ; la fin est proche. L'apôtre est condamné à mourir et mené sans retard au supplice. On l'attache étrangement au gilet, il y est comme agenouillé. Le bourreau s'approche et procède à l'étranglement du martyr. Mais il tient à lui faire savourer la mort. Deux fois il serre la corde, et deux fois il la relâche. Ce n'est que la troisième fois qu'il achève sa victime.

Après cette triple agonie, le confesseur du Christ entre dans son éternité. Victoire et triomphe qu'atteste aussitôt une clarté splendide, illuminant la croix et le lieu du supplice.

III

MES chers enfants, les beaux fleuves qui arrosent la terre ont leur source sur les montagnes, dans les neiges éternelles qui les couronnent. Ainsi en est-il de l'héroïsme des saints, et, en particulier, de l'héroïsme de notre Bienheureux. Si l'on veut en trouver les origines, il faut les chercher sur les hauteurs et parmi les neiges, c'est-à-dire sur les cimes immaculées d'une jeunesse vraiment et pleinement chrétienne.

Mais que parlé-je de hauteurs et de cimes, quand il s'agit de Gabriel Perboyre ! Quoi de plus humble que sa jeunesse ? Où s'écoule-t-elle ? D'abord dans un obscur village, dans une pauvre chaumière, dans les champs où il garde les troupeaux de son père, puis dans un petit séminaire presque exclusivement fréquenté par des fils de laboureurs et d'ouvriers, et enfin au noviciat renaissant des Lazaristes.

Cependant j'ai dit vrai en affirmant que pendant sa jeunesse il vit sur les sommets.

Un sommet son village natal. Dans ce hameau il

y a une église ; or, rien n'est plus près du ciel qu'une église. Gabriel y va le plus souvent qu'il le peut, s'imprégner des grandes pensées de la foi, purifier son âme et se nourrir du pain vivant.

Un sommet la chaumière où il a reçu la vie. C'est un foyer chrétien, une de ces bienheureuses maisons que Dieu a promis de bénir jusqu'à la millième génération. On n'y mange qu'un pain noir, on y couche sur la dure, mais on y vit de probité, de religion et d'honneur.

Un sommet le champ où il mène paître ses brebis. Il y est en face de la nature, et la nature lui chante la gloire et la bonté de Dieu. Le petit pâtre la comprend ; son âme ingénue a des échos pour toutes les grandes voix du ciel et de la terre. Sans oublier un instant son troupeau, il répand son cœur en actions de grâces et en prières.

Un sommet le collège qui abrite son adolescence. Tout y est modeste et simple, mais les jeunes gens y reçoivent une forte éducation, ils y rencontrent de beaux exemples. Gabriel y apprend à travailler, à obéir, à combattre virilement pour garder son innocence. Il y développe les ailes de son intelligence et élargit les abîmes de son cœur.

Un sommet le noviciat. Nulle part la vie n'est plus cachée ni plus rude.

Oui, mais nulle part, le *sursum corda* ne retentit plus souvent et plus éloquemment dans les âmes. Là, on garde les ossements des martyrs, et les instru-

ments de leur supplice. Là, on a pour instructeurs et pour maîtres, des apôtres dont le temps n'a pas encore cicatrisé les blessures. Quelle prédication ! Et comme Gabriel l'écoute ! En l'écoutant, il boit le feu, il boit la passion du sacrifice et de la mort. Bientôt il ne se retient plus, il se sent prêt, et demande avec instance à descendre enfin sur ce champ de bataille de l'apostolat, qu'il a si souvent contemplé des hauteurs sereines et lumineuses où l'on maintenait sa jeunesse pour la façonner à cette tâche héroïque.

Voilà, mes amis, comment il s'est préparé au martyre. Concluons :

Serez-vous apôtres ? Je l'ignore ; mais je sais que, dans une mesure ou dans une autre, vous aurez le devoir de l'être, sinon en allant prêcher l'Évangile sur de lointains rivages, au moins en donnant l'exemple d'une vie solidement et ouvertement chrétienne.

Le martyre se présentera-t-il à vous ? Dieu vous jugera-t-il digne de mourir pour lui ? C'est son secret. Mais, si vous n'avez pas à confesser Jésus-Christ, devant les bourreaux, vous aurez certainement à lui rendre témoignage devant une société incrédule et sceptique. Il vous faudra chanter bien haut votre *Credo*, pour répondre aux blasphémateurs.

D'ailleurs, mes amis, il est un autre martyre que celui du sang, le martyre de la vertu : garder la pureté de son cœur et l'intégrité de ses mœurs, malgré les passions frémissantes, est peut-être plus difficile que

de donner sa vie, dans une heure de religieux enthousiasme.

Donc, mes amis, préparez-vous et à l'apostolat et au martyre. Vous aussi, vous êtes sur les sommets, votre ville natale est chrétienne, le foyer paternel est chrétien, le collège l'est aussi. Vous êtes dans les plus heureuses conditions pour vous former aux grandes vertus. Profitez-en ; soyez fidèles aux leçons que vous recevez, afin que, le signal du combat étant donné, vous puissiez répondre avec le Bienheureux Perboyre : « Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt : — *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* » (1)

(1) Ps., LVI, 8.



C'EST A NOUS DE CHANTER, NOUS A QUI TU RÉVÈLES
TES CLARTÉS IMMORTElLES,
C'EST A NOUS DE CHANTER TES DONS ET TA GRANDEUR.

Athalie, II, 9.

*Tu es eis quasi carmen musicum,
quod suavi dulcique sono canitur.*

Vous êtes pour eux comme un
cantique mélodieux chanté
avec une douce harmonie.

Ezech. XXXIII, 32.

MES CHIERS ENFANTS,

DANS les deux chefs-d'œuvre qui couronnèrent
la vie de Racine, les chœurs jouent un rôle
prépondérant. C'est, ce me semble, dans les pieux
cantiques qui les composent, que l'auteur d'Esther et
d'Athalie a versé les flots les plus purs et les plus
limpides de sa merveilleuse poésie.

Pour lui donner un charme, une magie de plus, il

lui a associé la musique. Les jeunes Israélites, qui exécutent ces chœurs, ne se contentent pas d'unir leurs voix virginales, pour chanter les louanges de Dieu. Afin de leur donner plus de variété et plus de puissance, elles empruntent les instruments sacrés du temple.

Cette prédilection de Racine pour la poésie chantée, m'a inspiré la pensée de vous parler ce matin de la musique. Je vais le faire en vous expliquant le gracieux nom qu'un Père de l'Eglise a donné à Notre-Seigneur Jésus-Christ, en l'appelant le Christ musicien : « *Christus musicus.* »

Ce sujet qui, au premier abord, vous paraît peut-être étrange, je le choisis pour un quadruple motif : Pour vous bien convaincre qu'en Jésus-Christ se rencontrent toutes les beautés et toutes les grâces ; pour vous apprendre que la religion est la grande inspiratrice des arts, comme elle l'est des nobles passions et des vertus de l'humanité ; pour vous mettre au cœur le respect de la musique, aujourd'hui si tristement profanée ; et enfin pour vous en infuser l'amour, en même temps que le respect.

I

D'où vient la musique, mes chers enfants ? De Dieu ; elle est née au sein du Père, avant tous les siècles.

Dieu engendre éternellement son Verbe. Il ne le parle pas ; étant l'amour et la joie infinie, il le chante : « Le Verbe jaillit de son cœur, dit un éloquent théologien, à la manière d'un cri ardent, comme l'élan et le jet d'une vie qui n'a pas de borne. » (1) Et ce Verbe étant vivant, ainsi que celui qui l'engendre, et comme lui aussi amour et joie, il est, tout à la fois le cantique que se chante à lui-même le Père auquel il est consubstantiel, et le musicien sublime qui remplit l'éternité de ses intarissables symphonies.

En s'incarnant, il n'abdique pas cette essentielle fonction de sa divinité. Il vient, au contraire, la remplir au sein de sa création. En prenant la nature humaine, il se munit d'une lyre, afin d'être plus facilement compris de ses créatures, et de faire arriver jusqu'à elles les ineffables mélodies que, jusque-là, Dieu seul a entendues.

N'allez pas croire, mes enfants, que ces pensées viennent de moi ; je les emprunte aux Pères de l'Eglise.

Les Pères appellent le Verbe incarné le Christ musicien : « *Christus musicus* », l'habile Enchan-teur des âmes : « *Peritus incantator animarum* », le Cantique incorruptible de l'univers : « *Canticum incorruptum universorum* », le Pain qui chante : « *Cibus psallens* », le Coryphée du chœur qui retentit de l'Orient à l'Occident : « *Chorus Christi ab Oriente ad*

(1) Monseigneur Gay.

Occidentem resonat », le véritable Orphée attendrissant les rochers et charmant les bêtes sauvages, le véritable Amphion bâtissant aux accords de sa lyre la Cité des âmes.

Qu'il en soit ainsi, mes enfants, que Jésus-Christ soit réellement le musicien idéal, rien de plus certain.

Remarquez-le, d'abord, toutes ses œuvres sont harmonieuses.

Qu'est-ce que la nature ? Un concert, répond saint Augustin, et c'est le Verbe qui le conduit. Il donne à toutes les créatures le ton et la mesure. Il harmonise l'hymne des cieux et celui de la terre, la voix du tonnerre et le souffle des brises, le fracas des torrents et le murmure des ruisseaux, le rugissement des lions et le gazouillement des oiseaux.

Qu'est-ce que la Bible dont il est l'inspirateur ? Un autre concert. Les cantiques y éclatent à tout instant : cantique de Moïse sur le rivage de la mer Rouge ; cantique de Débora célébrant la victoire d'Israël ; cantique de Judith rendant grâces à Dieu de la défaite d'Holopherne ; cantique d'Ezéchias pleurant sa mort prématurée ; cantique de Tobie quittant la terre et prophétisant les gloires futures de l'Église ; cantique des jeunes Hébreux dans la fournaise ; cantique des Machabées rentrant triomphants dans le temple de Dieu. Que sais-je encore ? Quand il n'y aurait que les psaumes pour donner à la Bible ce caractère d'une musique sacrée, ils suffiraient et au-delà.

Qu'est-ce que l'Eglise ? Un troisième concert ; le concert des âmes rachetées par le sang du Christ. Depuis dix-huit siècles, rien n'a pu ni le troubler, ni l'interrompre. Les bourreaux eux-mêmes y ont été impuissants. Ce n'est pas assez dire : à ce concert sans pareil, ils ont ajouté les sanglots, les gémissements et surtout les confessions des martyrs.

L'Eglise, mes enfants, chante toutes les émotions de son cœur et tous les événements de sa vie terrestre.

Elle chante ses saintes colères contre les ennemis de Dieu : « *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus.* » (1) Elle chante sa foi : « *Credo in unum Deum.* » Elle chante ses joies : « *Alleluia.* » Elle chante ses terreurs : « *Dies iræ.* » Elle chante sa reconnaissance : « *Te Deum laudamus.* »

Elle chante tous les mystères du Christ qui vit en elle : sa nativité, son épiphanie, sa mort sur la croix, sa résurrection, son ascension, sa vie eucharistique, tout ce qu'il a dit, tout ce qu'il a fait.

Elle chante la Vierge Marie et tous les saints dont elle est la Reine. Quelles hymnes elle a aux lèvres pour célébrer tous ces mystères ! *Adeste fideles.* — *Stabat mater dolorosa.* — *Victimæ paschali laudes.* — *Veni, creator Spiritus.* — *Lauda Sion salvatorem...* Autant de chefs-d'œuvre que lui envient les plus grands maîtres.

(1) Psalm. LXVII, 2.

Les saints, vous le savez, sont l'élite de l'Eglise, ils ont la plénitude de son esprit. Or les saints sont pieusement passionnés pour la musique.

Saint Paul presse les fidèles de psalmodier et de chanter de tout leur cœur les louanges de Dieu.

Saint Ambroise n'a pas de plus douce occupation que de composer des hymnes.

Saint Augustin écrit sur la musique six admirables livres. Il ne peut retenir ses larmes, quand il entend les psaumes de David.

Saint Grégoire le Grand recueille les antiques mélodies de l'Eglise, et apprend à de petits enfants l'art de les chanter.

Saint François d'Assise dialogue naïvement avec un rossignol.

Saint François de Solano, à genoux au pied du tabernacle, module sur la flûte les accents de son âme enivrée de Dieu.

Saint Philippe de Néri, pour attirer et charmer la jeunesse, lui donne des concerts dans l'église de l'Oratoire.

Je ne finirais pas, si je voulais seulement nommer les saints qui ont témoigné de leur amour pour la musique.

On dit que notre grand Pie IX, lorsqu'il avait achevé ses laborieuses journées, s'enfermait dans son modeste appartement et, là, avant de prendre le repos de la nuit, passait des heures entières à chanter la Vierge immaculée.

Notre-Seigneur, qui a mis au cœur des saints cette religieuse passion, se plaît à la satisfaire. Tantôt il leur députe, pour leur donner d'aimables concerts, les oiseaux de la terre, ou les oiseaux du ciel qui sont les anges ; et tantôt il vient lui-même les enchanter et les réjouir : « *Peritus incantator animarum.* » Il pousse parfois la condescendance jusqu'à donner des leçons de musique à ses serviteurs.

« Pendant les funérailles de sainte Elisabeth, dit M. de Montalembert, on vit sur le toit de l'église, quoique ce fût en hiver, un nombre infini d'oiseaux d'une espèce inconnue jusque-là aux hommes, qui chantaient avec des modulations si suaves et si variées que tous les assistants en furent pénétrés d'admiration. »

Ecoutez un autre récit de l'éloquent auteur des Moines d'Occident. Ceadmon, l'humble bouvier de la grande abbesse de Hilda, était déjà parvenu à un âge avancé, sans avoir appris la musique, et sans pouvoir mêler sa voix aux refrains joyeux qui tenaient une si grande place chez les Anglo-Saxons, comme chez les Celtes.

Lorsque, dans un festin, son tour venait de chanter et qu'on lui passait la harpe, il sortait de table et s'en allait chez lui. Un soir qu'il s'était éloigné ainsi, il entra dans son écurie et s'y endormit à côté de ses bœufs. Pendant son sommeil, il entendit une voix qui l'appelait par son nom et lui disait : « Chante-moi quelque chose. » A quoi il répondit : « Je ne

sais pas chanter, et c'est pour cela que j'ai quitté le souper et que je suis venu ici. » — « Chante, cependant, » reprit la voix. — « Mais quoi donc ? » — « Chante le commencement du monde, la création. » Et aussitôt il se mit à chanter des vers dont il n'avait auparavant nulle connaissance, mais qui célébraient la gloire et la puissance du Créateur.

Le bouvier Céadmon vécut de longues années encore. Il ne perdit jamais l'inspiration musicale qui lui fut inlusée pendant cette nuit mémorable.

II

Vous le voyez, mes enfants, la nature, la Bible, l'Eglise, toutes les œuvres du Verbe sont harmonieuses. Il est donc véritablement l'éternel musicien : « *Christus musicus.* »

Comment en serait-il autrement ? Nous l'avons dit. l'amour chante, et le Christ est l'amour infini : « *Deus charitas est.* » (1)

La joie chante, et il est la joie substantielle et intarissable : « *Jesus gaudium nostrum.* » La douleur chante ; ses accents sont mélancoliques, mais elle chante, et Jésus est l'homme de douleur : « *virum*

(1) Isaiæ, LIII, 3.

dolorum. » Les victorieux chantent, et il a remporté autant de victoires qu'il a livré de batailles : « *Exivit vincens ut vinceret.* » (1) Les triomphateurs chantent, et il traverse les siècles sur un char que traînent ses ennemis, escorté de toutes les grandeurs humaines. Aussi ses prophètes l'annoncent-ils par des hymnes superbes. Ils invitent toutes les créatures à le célébrer. Ils disent aux étoiles de raconter sa gloire, aux forêts de le bénir, aux fleuves d'applaudir, aux montagnes de bondir d'allégresse, à la mer d'incliner devant lui la puissance de ses flots.

David veut qu'on le loue au son de la trompette, avec la harpe et le psaltérion, avec la viole et la flûte, avec l'orgue et les cymbales retentissantes.

Les prophètes sont exaucés... La musique salue sa naissance et sa mort. Sur son berceau, les anges entonnent le *Gloria in altissimis Deo*. Autour de sa croix, les tonnerres et les tempêtes associent leurs lugubres et grandioses symphonies.

Cette musique, gracieuse ou terrible, n'est que l'accompagnement de ses propres mélodies. A Bethléem, ses adorables vagissements se détachent sur le chœur des anges. Au Calvaire, le fracas de la tempête s'unit comme un orchestre immense aux gémissements et clameurs de son agonie. Car, disent les saints Docteurs, il n'a jamais été un plus magique et plus puissant musicien qu'au Calvaire. Sa croix est une cithare,

(1) Apoc., VI, 2.

dont ses mains déchirées font vibrer les cordes, et dont les irrésistibles accords attirent tout à lui : « *Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* » (1)

Sa naissance et sa mort ne sont pas les seuls événements de sa vie terrestre que saluent les saintes harmonies. Presque tous ses mystères inspirent des cantiques : cantiques de tristesse ou de joie ; cantiques d'espérance ou de crainte.

A Hébron, Marie chante le *Magnificat* et Zacharie le *Benedictus*.

Au temple, le jour de la Présentation, le vieillard Siméon chante le *Nunc dimittis*.

A Jérusalem, lorsqu'il y fait son entrée, les enfants chantent et les échos répètent l'*Hosanna*.

Au Cénacle, après la Pâque, Jésus-Christ lui-même entonne l'hymne d'action de grâces, et ses apôtres la continuent et l'achèvent.

Au Sépulcre, pendant que les anges remplissent la création de leurs acclamations, avec une voix qui retentit sur toutes les hauteurs et dans toutes les profondeurs, il chante la défaite de la mort et du péché :

« O mort, où est ta victoire, ô enfer, qu'as-tu fait de ton aiguillon ? »

Mes enfants, Jésus-Christ achevera son œuvre sur la terre, comme il l'a commencée, au milieu d'un

(1) Joan. XII. 32.

concert. Les anges seront les exécutants, mais au lieu de chanter, comme à Bethléem, de suaves cantiques, ils sonneront de la trompette aux quatre coins du monde. Leurs fanfares éveilleront les morts, et le jugement commencera.

Lorsque le Christ apparaîtra sur les nuées du ciel, le visage éblouissant et la tête chargée de diadèmes, quel *Credo* et quel *Te Deum!* Et, lorsque précédant ses élus il retournera dans son paradis, quel ouragan de jubilations et d'harmonies !

Mes enfants, si vous avez lu le livre mystérieux de l'Apocalypse, vous le savez, pendant toute l'éternité le Christ présidera à des concerts dont les plus ravissants qu'ait entendus la terre, ne peuvent nous donner l'idée.

Non, rien de ce que nous entendons ici-bas ne peut nous faire soupçonner la musique du paradis, ni la voix des grandes eaux, ni celle des grands tonnerres, ni les symphonies qui saluent chaque matin l'aurore, ni celles que leur génie a inspirées aux maîtres les plus illustres. Le dernier des chantres de l'éternité est un plus grand musicien que tous nos virtuoses ensemble. Jugez de ce que sont les concerts du ciel. Les exécutants sont innombrables, et tous, sur la harpe ou la cithare, ils chantent les louanges de Dieu et de l'Agneau. Ou plutôt, en réalité, il n'en est qu'un qui chante dans le Paradis, le Christ : *Christus musicus*.

Il chante non-seulement avec son cœur et avec ses

lèvres, mais encore avec le cœur et les lèvres de ses élus. Il est et restera à jamais le cantique vivant, le cantique toujours ancien et toujours nouveau de Dieu et des saints : « *Canticum incorruptum universorum.* »

Saluez avec moi, mes enfants, le divin Enchanteur des âmes ; prions-le de nous faire souvent entendre sa voix sacrée, la voix qui ravit le ciel et la terre.

III

IL y a des conclusions pratiques à tirer de l'entretien que nous avons consacré au divin Musicien. Quelles sont-elles ?

Avant tout, nous remercions le Verbe de ce qu'il est venu sur la terre, et de ce qu'il a pris une voix humaine, pour nous faire entendre la musique adorable dont le cœur de son Père est l'interminable source.

Il pouvait attendre que le temps eût achevé sa course, et que l'humanité rachetée fût toute entière en possession du bonheur du ciel. Il ne l'a pas voulu, il s'est hâté de nous donner un avant-goût de la fête qui ne finira jamais. Il a tenu à consoler et à réjouir notre exil. Les concerts de la nature n'ont pas suffi aux impatiences de son amour ; il est venu nous

chanter lui-même le cantique qui n'avait encore charmé que son Père, et dont ne furent que de tremblants échos les hymnes des anges au matin de la création : « *Quum me laudarent simul astra matutina.* » (1)

L'action de grâces, voilà donc, mes enfants, la première conséquence de notre étude du Musicien Jésus. Voici la seconde :

Toute harmonie et toute beauté émanant de Dieu, la religion est la grande et souveraine inspiratrice des arts, de la musique en particulier.

Un illustre évêque trop tôt ravi à l'amour de son diocèse, a éloquemment rendu cette pensée :

« Le christianisme, dit-il, a transfiguré cet art essentiellement spiritualiste et religieux, d'autant plus beau qu'il éveille, plus que tout autre, le sentiment de l'infini. La religion et la musique sont deux sœurs descendues du ciel et qui ne peuvent plus se quitter. Que serait la religion si, pour exprimer ses émotions, ses douleurs, ses joies, ses enthousiasmes, ses extases, elle n'avait pas la musique ? Mais que deviendrait la musique, si on lui ôtait Dieu, l'âme, la prière, l'amour, l'infini ? Un jour, tout cessera, même la foi, même l'espérance, il ne restera que l'amour, et l'amour n'aura plus qu'un langage : la musique. » (2)

De cette fraternelle union de la religion et de la musique il résulte, mes chers enfants, que si l'on

(1) Job. xxxviii. 7.

(2) Mgr Bougaud.

veut devenir maître dans l'art exquis dont nous parlons, il faut rester sur les hauteurs, et boire à longs traits à cette source inépuisable et débordante qui est le Verbe de Dieu lui-même.

Troisième conclusion : Honorons et respectons la musique. D'origine et d'essence divine, elle a droit de notre part à un véritable culte. Ne la profanons jamais.

Sans doute, il ne nous est pas interdit de nous en faire une innocente récréation. Dans sa paternelle bonté, Dieu nous permet volontiers d'user de ses dons pour adoucir les ennuis et les douleurs de notre vallée de larmes. Ce qu'il ne nous permet pas, c'est de les profaner, en les mettant au service de nos passions. Il nous a donné la musique pour endormir et calmer nos peines, pour élever notre âme, pour lui imprimer de beaux élans, pour nous faire désirer le ciel, pour nous emporter vers lui. Nous serions des sacrilèges si, la détournant de sa fin, nous faisons d'elle la voix de nos convoitises, le langage de nos appétits sensuels, si nous nous servons de ses mélodies pour nous amollir, nous énerver, nous corrompre.

Hélas ! mes enfants, ce n'est là que trop souvent le rôle indigne que lui impose le monde contemporain. Sur les lèvres de ce monde incroyant et impur, elle ment, elle blasphème, elle outrage Dieu, le Christ, les âmes, la vérité, la vertu. Aujourd'hui, on la ravale jusqu'à l'obscénité, jusqu'à la brutalité.... On

lui coupe les ailes et on la force de ramper dans la fange.

Ah ! certes, je le sais, il y a de nobles exceptions ; mais ces exceptions elles-mêmes ne font que mieux ressortir l'abaissement d'un art qui appartient plus au ciel qu'à la terre. Ne soyons pas complices de cette dégradation ; respectons la musique.

Ne nous contentons pas de la respecter, aimons-la. Elle est si belle !

Il y a, pour les chrétiens, une double personnification de la musique : David dans l'ancien Testament, sainte Cécile dans le nouveau.

Notre vieille cathédrale de Nantes possède une toile que j'ai souvent considérée, et qui représente David chantant ses psaumes. Celui que l'Écriture appelle le chanteur admirable d'Israël : « *Egregius psalter Israel* » (1), est assis, tenant une harpe dont il fait vibrer les cordes sous ses doigts inspirés. Sa tête est superbe. Le visage radieux, l'œil plein de flamme, le royal Prophète célèbre, à plein cœur, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Il est visiblement sous l'action divine. La toile est muette, et cependant elle est si vivante que l'on croit entendre la grande voix du Fils d'Isaï. Tantôt elle exalte l'éternelle puissance et l'éternelle justice de Dieu, et tantôt c'est sa miséricorde qu'elle loue, avec des accents plus attendris et plus doux que ceux d'une mère.

(1) 11 Reg. xxiii. 1.

Sainte Cécile est une personnification de la musique, moins grandiose que David, mais plus gracieuse et plus suave.

Avez-vous vu quelquefois la Sainte Cécile de Raphaël ?

On ne rêve pas une figure plus idéale. Aux pieds de la martyre sont épars les emblèmes de la musique profane, Cécile abaisse l'instrument qu'elle tient dans ses mains ; on dirait qu'il va lui échapper. Elle est en extase ; les yeux fixés au ciel, elle écoute, dans un ravissement divin, le concert que les anges exécutent dans le ciel, dont les profondeurs infinies s'entr'ouvrent au-dessus de sa tête.

Oui, je le répète, la glorieuse patricienne est une aimable et saisissante personnification de la musique.

Comme Cécile, la musique est de haute lignée ; elle n'est pas la fille des empereurs romains, elle est celle de Dieu.

Comme Cécile, en dépit des violences qu'on lui fait, la musique est vierge. Elle chante, sereine et pure, au-dessus de toutes les fanges terrestres.

Pas plus que Cécile, elle ne méprise les instruments harmonieux, inventés pour accompagner et soutenir la voix humaine ; mais elle comprend que, auprès des harpes célestes, ils ne méritent pas d'être entendus.

Aussi ses doigts hésitent-ils sur les cordes de sa cithare, et sur les touches de ses orgues.

Je vous ai dit, mes enfants, que la musique est

belle, me suis-je trompé ? Non, aussi puis-je ajouter que sa puissance est merveilleuse.

Que de fois elle a sauvé la patrie, en remuant les cœurs, en ranimant le courage ! Et, dans un autre ordre d'idées, que d'âmes elle a arrachées aux vulgaires et basses préoccupations, pour les entraîner aux actions héroïques, ou les emporter sur les sommets ! Ils sont innombrables ceux qui doivent à la musique sacrée leur retour à Dieu ; ceux qui, dans le temple, entendant les saints cantiques, et reconnaissant les mélodies familières à leur adolescence, ont brisé les chaînes de leurs passions, et rendu à Dieu leur âme immortelle. Ce n'est pas seulement Saül que la lyre de David a délivré de l'obsession du mauvais esprit ; c'est une multitude de chrétiens.

Pour achever ce pâle éloge de la musique, il faudrait aussi vous parler des joies qu'elle fait à l'humanité. O les charmantes fêtes que lui doivent les enfants d'Adam ! O les consolations qu'elle verse aux cœurs affligés ! O les douces larmes qu'elle fait couler ! O les pleurs amers qu'elle essuie ! Ne vous en étonnez pas, la musique a en nous de mystérieuses intelligences. Nous ayant prédestinés à entendre éternellement les concerts du ciel, Dieu, dit un saint Père, nous a donné une âme harmonieuse : « *Symphonialis anima.* »

Aimez donc la musique, mes enfants ; si vous le pouvez, cultivez-la. Elle est utile et bonne à tous,

mais plus spécialement aux jeunes gens. Elle les distrait des vils amusements et des plaisirs dangereux ; elle les garde au foyer domestique, et retient leur âme dans les hautes régions de la lumière et de la paix... Oui, cultivez-la, et croyez-moi, soyez délicats et difficiles ; fréquentez de préférence les grands maîtres : Béthoven, Haydn, Mozart, et les autres dont les noms glorieux sont certainement arrivés jusqu'à vous.

Permettez-moi, mes enfants, d'ajouter un conseil : ayez une pieuse prédilection pour la musique sacrée. C'est elle qui a enfanté le plus de chefs-d'œuvre et c'est elle aussi qui répond le mieux à nos aspirations.

Rien n'est grand, rien n'est beau comme un peuple qui chante sa foi, ses espérances et son amour.

Je n'oublierai jamais l'incomparable concert auquel j'assistai, il y a quelques années, avec l'un de vos maîtres, dans la vaste église des Lazaristes de Vienne, en Autriche. On donnait la bénédiction du Très Saint-Sacrement. La foule était immense, et toute cette multitude chantait en chœur l'adorable Eucharistie. Hommes mûrs, jeunes hommes, femmes, enfants, tous mêlaient leurs voix. Chacun faisait sa partie, mais sans effort, sans éclats, avec une aisance, un calme, une spontanéité qui nous confondait. C'était puissant, c'était suave, c'était magnifique. Jamais nous n'avions rien entendu de pareil. Nous

serions volontiers restés des heures et des heures à nous enivrer à ces torrents d'harmonie.

Hélas ! mes enfants, en France il n'y a rien de semblable. Et pourtant que nos offices seraient autrement attrayants qu'ils ne le sont, si nous imitions en cela les catholiques allemands !

Je vous en supplie, mes amis, prenez une part active aux chants de la sainte Eglise. En le faisant, vous répondrez au désir le plus explicite de Dieu qui, à toutes les pages de ses Ecritures, nous invite à le chanter.

Il a multiplié les prodiges pour témoigner plus éloquemment de ce désir. A ceux que je vous ai déjà cités j'ajoute un trait ravissant de la vie du Bienheureux Hermann. Hermann qui professait un culte tendre et plein d'enthousiasme pour sainte Ursule et ses compagnes, voulait leur exprimer son amour par un chant nouveau sur leur glorieux martyre. Dès qu'il se mit à composer, une de ces vierges lui apparut et, se tenant devant lui, lui communiqua, avec une gracieuse familiarité, ce qu'il devait écrire. En même temps une belle colombe qu'il reconnut être une autre des vierges, se reposa sur l'épaule et appuya son bec à l'oreille de celle qui dictait. A ces vers, il fallait trouver une mélodie.

Tandis qu'il la cherchait à grand'peine, le chœur des vierges, voltigeant dans l'air au-dessus de sa tête, entonna un chant délicieux, qu'il se hâta d'écrire ; et, quand il hésitait ou qu'il ne notait qu'imparfaite-

ment, les célestes chanteuses répétaient ces passages jusqu'à ce qu'enfin il eût tout fidèlement rendu. » (1)

J'achève, mes enfants, par ce trait charmant; et avec l'espérance que vous obéirez aux intentions du sublime Musicien du temps et, de l'éternité.

(1) *La Mystique divine*, par Ribet.



SI PRÈS DE L'OCÉAN, QUE FAUT-IL D'AVANTAGE
QUE D'ALLER ME MONTRER A CE FIER ÉLÉMENT,
COMME VAINQUEUR DU MONDE ?.....

Alexandre. v. 1.

Mirabiles elationes maris.
La mer a des élancements
admirables.

PSALM. XCII, 4.

MES CHERS ENFANTS,

C'EST Racine qui appelle la mer ce fier élément. Il a raison ; si la mer avait une âme, elle s'enorgueillirait de sa gloire.

Or, mes amis, au témoignage de saint Paul et des Pères, ses commentateurs, il n'est pas une créature qui, dans la mesure même de sa perfection, ne célèbre celle que nous fêtons aujourd'hui. D'où il suit que la mer, *le fier élément*, est avec les cieux étoilés, l'une des figures les plus grandioses de la divine Vierge Marie.

C'est ce que je vais essayer de vous montrer. En le faisant, je resterai fidèle au plan des allocutions de cette année, et je contenterai, en même temps, l'attrait et les désirs de ma piété filiale.

Je reprends la pensée que je viens de vous indiquer.

Avant tous les siècles, avant de jeter aucun autre ordre au néant, avant d'étendre les cieux, et d'asseoir la terre sur ses bases, Dieu créa, dans son éternelle pensée, la femme bénie entre toutes les femmes, qui est restée et restera à jamais son chef-d'œuvre.

Quand il eut conçu cette première née de son amour, il fit apparaître les autres créatures, et à chacune d'elles, il donna mission de figurer quelque une des perfections de la future mère de son Fils unique.

Montagnes, vous représenterez sa sublimité ; fontaines, vous symboliserez sa fécondité ; et vous, fleurs, sa jeunesse immortelle ; et vous, colombes, son innocence ; et toi, astre des nuits, sa sérénité ; et toi, soleil, sa splendeur. Quant à toi, ô mer, tu seras son image presque complète. Dans ton mystérieux langage, tu raconteras toutes ses grandeurs et toutes ses vertus. Tu les raconteras en t'humiliant devant elle, en confessant que tes magnificences ne sont que de pâles figures de la sienne.

LE premier caractère qui frappe, quand on considère la mer, c'est son immensité. Sans doute, la mer n'est pas infinie. Si longtemps que l'on vogue sur ses flots, on finit toujours par rencontrer des rivages : grèves dorées, vertes falaises, ou rochers austères. Mais, elle est si vaste, elle a de si lointains horizons, qu'on se persuade facilement qu'elle est incommensurable. On l'appelle la grande mer : *Mare magnum*.

Or, auprès de Marie, elle n'est rien ; elle n'est pas ce qu'est auprès d'elle-même, une des humbles coquilles semées sur ses bords.

Je le sais, Marie, elle aussi, n'est qu'une créature, et, à cause de cela, elle a des limites. Mais, elle est si grande que Dieu, tout-puissant qu'il soit, ne peut rien créer de plus grand. Elle est mère de Dieu, en effet, et, à ce titre, dit un docteur, elle touche les confins de la divinité : « *Fines divinitatis attingit.* » Aucun regard créé ne peut l'embrasser tout entière.

Lorsque vous êtes sur les hauteurs, et que vous contemplez l'océan, si puissant que soit votre œil, il dépasse à peine de quelques lieues la bande d'écume qui borde le rivage.

Ainsi en est-il de l'intelligence humaine ; on a beau avoir du génie, et s'appeler Chrysostome, Ambroise, Augustin, Thomas d'Aquin, de Marie on n'aperçoit guère que la frange de son vêtement. Les anges et les archanges eux-mêmes sont impuissants à aller jusqu'au fond de l'insondable profondeur des perfections virginales.

II

LA mer est belle, toujours belle : belle, le jour, quand elle reflète l'azur du ciel ; belle, la nuit, quand le firmament constellé se réfléchit dans le cristal de ses eaux ; belle, lorsqu'elle semble dormir, doucement bercée par la brise ; belle, lorsqu'au souffle de la tempête, elle se soulève impétueuse et menaçante ; belle surtout, lorsque, le soir, le soleil, en se plongeant dans son sein, semble faire de ses flots un vaste et victorieux incendie. On ne se lasse pas de la voir, on resterait des jours entiers, en extase devant elle.

Cependant, mes enfants, toute belle qu'elle soit, la mer n'est pas une ombre de la bienheureuse Vierge. Marie a toutes les beautés : « *Tota pulchra es.* » La grâce, la jeunesse, la majesté. Elle est si belle, qu'elle ne ravit pas seulement les hommes, mais Dieu lui-

même. Dieu la contemple avec des complaisances infinies. Depuis qu'il l'a créée, il n'a pas encore détourné d'elle, un seul instant, son regard insatiable. Toute l'éternité il la regardera, et toute l'éternité il dira : « Vous êtes toute belle, ô ma mère, vous faites les délices de mon cœur. *Speciosa facta es, et suavis in deliciis tuis.* » (1)

Un des traits les plus incontestables de la beauté morale, et surtout surnaturelle, c'est l'élan vers le vrai et le bien, c'est-à-dire l'élan vers Dieu qui est l'éternel idéal. Or, la mer n'est en cela, encore, que l'image très imparfaite de l'inénarrable beauté de Marie.

La mer, dit le Psalmiste, a des élancements admirables : « *Mirabiles elationes maris.* » (2) La vague a des allures de conquérant ; elle court à l'assaut du rivage. Elle se gonfle ; elle s'élève ; elle secoue sa crinière étincelante, comme l'a dit le poète. Vous la croyez victorieuse..... Erreur, au moment même où elle se dresse plus superbe, tout à coup elle s'écroule avec fracas, pousse comme un rugissement de dépit, et retourne prendre des forces dans les profondeurs de l'abîme.

Marie, elle aussi, a des élancements sublimes, ou plutôt elle continue, sans l'interrompre jamais, l'essor qu'elle prit à l'heure même de sa conception imma-

(1) Off. B. M. V.

(2) Ps., XCII, 6.

culée, et qui l'emporta par-delà toutes les cimes de la création, par-delà les anges eux-mêmes.

Bien loin de s'arrêter ou d'hésiter jamais, ses ascensions sont de plus en plus glorieuses. Elle les poursuit même dans l'éternité, s'en allant de clarté en clarté, de béatitude en béatitude.

Et cependant, par un prodige de la bonté de Dieu, en même temps qu'elle monte, elle descend. Elle descend, non comme la mer, pour renouveler ses forces, mais pour assister ses enfants encore exilés, essuyer leurs larmes, panser leurs blessures, leur apporter les pardons de Dieu, et raviver leur espérance. « *Mirabiles elationes maris; mirabilis in altis Dominus.* »

III

LA mer est harmonieuse ; elle chante la gloire de Dieu comme les cieux et avec eux : « *Cæli enarrant gloriam Dei.* » (1) Elle donne des concerts tels que l'Apocalypse, voulant nous peindre ceux de l'éternité, dit qu'ils ressemblent à la voix des grandes eaux : « *Vox aquarum multarum.* » (2)

Quelle voix que celle de la mer ! Tantôt douce et

(1) Psal. XVIII, 1.

(2) Apoc., I, 15.

tremblante, et tantôt éclatante et solennelle comme les roulements du tonnerre : « *Vox tonitruï magni.* » (1)

Et pourtant, comparée à celle de Marie, elle n'est qu'un souffle discordant et misérable.

Je vous étonne... Que la voix de Marie soit d'une inexprimable suavité, qu'elle nous enchante par ses mélodies, vous le savez et vous le confessez. C'est la voix d'une mère, et il n'y a rien au monde de plus enchanteur que la voix d'une mère. Mais qu'elle retentisse, elle aussi, comme l'océan et comme le tonnerre, et qu'on l'entende dans le monde entier, voilà qui vous surpasse, et cependant c'est la vérité.

La voix de l'océan, si grandiose qu'elle soit, expire à quelque distance du rivage. Celle de Marie remplit la terre et les cieux. On peut dire d'elle ce que le Prophète a dit de la voix même de Dieu : « Elle retentit avec magnificence. Ses échos suffisent à briser les cèdres, et à faire trembler le désert. »

Elle célèbre la gloire de Dieu, plus haut et plus splendidement que toutes les créatures ensemble : « *Magnificat anima mea Dominum.* » (2)

(1) Aꝛoc., XIV, 2.

(2) XXVIII, 4, 5.

IV

LA mer est claire et limpide; elle ne souffre pas d'impuretés. Elle les rejette toutes avec dédain ou avec colère. Aussi la lumière la pénètre-t-elle. Elle est transparente; on voit jusque dans ses profondeurs.

Pureté merveilleuse, mais qui ne peut pas nous donner l'idée de celle de Marie. Marie est absolument innocente : pas une tache, pas une ombre : « *Sine macula.* » Elle n'a jamais, comme la mer, à rejeter aucune souillure. Rien d'immonde ne peut l'approcher : « *Nihil inquinatum in eam incurrit.* »

Aussi, l'Écriture l'appelle-t-elle la candeur de la lumière éternelle et le miroir sans tache de la majesté de Dieu : « *Candor est lucis æternæ, et speculum sine macula Dei majestatis.* » (1) Et ce qu'elle est, elle le sera toujours; car sa pureté ne se flétrira jamais : « *Clara est, et quæ nunquam marcescit.* » (2)

(1) Luc, I, 46.

(2) Sap., VII, 25.

V

La mer est obéissante. Oui, en vérité, bien qu'elle soit le fier élément célébré par le poète, elle est obéissante. Même aux heures où il semble qu'elle n'a plus de frein, qu'elle va emporter toutes les digues, déraciner tous les rocs, et rouler sur la terre entière ses flots courroucés ; même alors elle ne fait qu'exécuter les lois de son créateur. Depuis six mille ans qu'elle s'agite dans le lit immense que lui a creusé la main de Dieu, elle n'en a pas encore enfreint une seule. Elle vient au rivage, et elle s'en éloigne, au moment précis qui lui a été marqué.

Elle ne dépasse jamais la limite fixée. Dieu lui a dit : « Tu viendras jusqu'ici ; mais, tu n'iras pas plus loin. Ici, tu briseras tes flots tumultueux. » (1) Elle obéit.

Quelquefois elle accourt si rapide et si prompte, qu'on dirait que rien ne la pourra retenir. Et cependant, un grain de sable suffit. Dès qu'elle l'a rencontré, ce grain de sable, posé là par Dieu lui-même, elle s'incline et s'arrête comme expirante.

L'obéissance de la mer, mes très chers enfants, n'a d'égale que celle de Marie. Que dis-je ? L'obéissance

(1) Job, XXXVIII, 10, 11.

de Marie est incomparablement supérieure à celle de la mer ; car c'est une obéissance volontaire, consciente d'elle-même, et composée de sacrifices incessants. *Ecce ancilla Domini* : voici la servante du Seigneur ; cette parole résume Marie. Marie ne fait rien autre chose qu'obéir. Plus elle grandit, et plus elle est soumise. Elle ne fait pas comme Lucifer que ses perfections enivraient d'orgueil, et qui se révoltait plus audacieusement à mesure que Dieu l'élevait plus haut. Marie est l'humilité même, et cette humilité est la raison de toutes les merveilles accomplies en elle et par elle.

VI

PARCE que la mer est obéissante, la mer est puissante. Ses énergies naturelles, suivant l'impulsion divine, deviennent indomptables, irrésistibles. La puissance de la mer, que de fois vous l'avez constatée avec effroi, avec stupeur ! Vous l'avez vue anéantir, en un clin d'œil, les travaux les plus gigantesques de l'homme. Vous l'avez vue briser, comme des jouets d'enfants, non seulement les barques fragiles des pêcheurs, mais encore les plus formidables vaisseaux. Elle se moque des superbes et des forts.

Il se rencontra, un jour, un fou, Xerxès, qui la fit flageller parce qu'elle avait détruit sa flotte. Elle siffla

Xerxès, et ne lui rendit pas un débris de ses galères. Elle est invincible..... Mais non, je me trompe, elle n'est pas invincible. Au-dessous de Dieu, il y a quelqu'un de plus puissant qu'elle, Marie. Marie ayant été la plus humble et la plus soumise des créatures, Dieu a fait d'elle la toute-puissance suppliante : « *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ, fecit mihi magna qui potens est.* » (1)

Voyez-vous ce navire ? La mer l'a saisi ; elle le fait tournoyer au-dessus de ses abîmes ; elle s'entr'ouvre pour le dévorer. Or, tout à coup, le goufre se ferme, le navire se relève et reprend tranquillement sa course. Qui a fait cela ? Marie. Elle est venue, dit le Psalmiste, et elle a arraché sa proie à la mer avide et furieuse : « *Misit de summo et accepit me, et assumpsit me de aquis multis.* » (2)

La mer n'est pas de force à lutter contre Marie. La voici, dans sa colère et dans son orgueil ; regardez-la : elle déchaîne ses flots, elle bondit, elle s'élançe, elle écume, elle mugit, elle hurle, elle bat ses rivages avec un effroyable fracas. Qui abaissera l'orgueil de ses vagues ? qui changera la tempête en une brise caressante ? Marie. Elle sourit, c'est assez ; les vents se taisent, les flots se calment : « *Statuit procellam ejus in auram, et siluerunt fluctus ejus.* » (3).

Les marins, les pêcheurs, les habitants des côtes

(1) Luc, I, 48, 49.

(2) Ps. XVII.

(3) Ps. CLXVI.

savent cela. Aussi ont-ils bâti partout des sanctuaires à la Vierge Marie. La Mère de Dieu a autant de chapelles, qu'il y a de phares allumés sur tous les rivages pour éclairer les navigateurs. Et ces chapelles portent les noms les plus éloquents : Notre-Dame d'Espérance, Notre-Dame de la Garde, Notre-Dame de Clarté, Notre-Dame de Bon-Secours, Notre-Dame de la Délivrande, Notre-Dame de Miséricorde, que sais-je encore ? La reconnaissance catholique a été prodigue de gracieuses et pieuses appellations.

Ce n'est pas seulement la mer que Marie domine ; elle subjugué les hommes et les démons aussi bien que les éléments.

Il vient des époques sinistres ; tout tremble sur la terre. L'impiété secoue les colonnes de l'édifice social, et en sape tous les fondements. Il semble que l'Eglise est perdue, et que tout va s'écrouler dans la fange et dans le sang. Les méchants jettent à tous les échos leurs défis insolents. Ils comptent sans Marie. Au moment où ils y pensent le moins, Marie se dresse devant eux, terrible comme une armée rangée en bataille. Les puissants tombent de leur trône, et leurs bataillons, qu'ils proclament invincibles, se dispersent comme la poussière emportée par le vent : « *Fecit potentiam in brachio suo... Dispersionem superbo mente cordis sui... Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.* » (1)

(1) Luc, I, 51 et seq.

VII

Que vous dirai-je encore, mes enfants ? C'est la mer qui alimente les fleuves, les rivières, les lacs et les fontaines. Le soleil pompe ses eaux ; elles s'amassent en nuages, et elles se répandent en neige, en pluie et en rosée. Et ce n'est pas tout : Non seulement, elle renouvelle les eaux, qui rafraîchissent l'atmosphère et fécondent la terre ; mais encore, elle nous prodigue des trésors de toutes sortes.

Elle nous donne ses goémons et ses varechs pour engraisser nos champs, son sel pour assaisonner et conserver nos aliments, et les poissons qui peuplent ses abîmes, pour nous sustenter et nous nourrir. Elle a beau donner toujours, elle ne s'épuise jamais. Je vous demande, mes enfants, si, en cela encore, Marie ne surpasse pas la mer, son image.

C'est par elle que Dieu répand ses miséricordes. Il en a fait de son cœur le réservoir inépuisable. C'est dans ce cœur si profond et si large, creusé et rempli par son amour, que lui, le soleil éternel, il puise toutes les bénédictions dont il inonde la terre.

Que ne nous donne pas Marie ? Les eaux vives de la grâce, le sel de la divine sagesse, le froment des élus, le vin qui fait germer les âmes, tout ce dont nous avons besoin pour le temps et pour l'éternité ! Et jamais elle ne dit : c'est assez. Elle peut toujours, et elle veut toujours aussi épancher de sa plénitude.

VIII

JE vous entends et je vous comprends, mes chers enfants. C'est vrai, dites-vous, la mer est immense, elle est superbe, elle est harmonieuse, elle est pure, elle est obéissante et puissante, elle est féconde et bienfaisante ; mais, n'est-elle pas trop souvent lugubre ?

Oui, la mer est souvent lugubre ; elle a d'inénarrables tristesses. Elle est arère ; on dirait que chacune des gouttes d'eau qui la composent, est une larme. Et en vérité, si cela était, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner. La mer a assisté et pris part à tant de drames sinistres ! Elle a vu tant de naufrages ; elle a roulé tant de cadavres dans ses gouffres ; elle est un tombeau si vaste et si peuplé ! Aussi, à certains jours, on croirait qu'elle exhale ses douleurs. Elle se lamente, elle pousse de longs gémissements, des sanglots, des cris, des clameurs. Eh bien, mes très chers enfants, ce grand deuil de la mer symbolise celui de la très sainte Vierge. Les drames dont la mer a été témoin, ne sont que des jeux d'enfant, auprès de ceux dont le spectacle a dévasté le cœur de Marie. Marie a assisté à l'agonie du Fils éternel de Dieu, qui était en même temps son propre Fils.

Et puis, Marie n'est pas seulement la mère du

Christ, elle est aussi la mère des hommes, et, à cause de cela, au pied de la croix elle a enduré toutes les douleurs humaines. Car, une mère, pour souffrir, a autant de corps et autant d'âmes qu'elle compte d'enfants.

Voilà pourquoi l'Eglise nous dit que la divine Vierge était comme noyée dans l'amertume, et que les désolations affluaient dans son cœur, comme les flots d'une mer en furie.

Sous ce rapport, mes enfants, entre Marie et la mer, il y a une différence capitale. La mer a pris une active et large part aux désastres dont elle a été le théâtre. Si ses tempêtes et ses vagues étaient intelligentes et libres, elles s'accuseraient elles-mêmes, et le monde les maudirait. Marie, elle, n'a jamais fait répandre une seule larme. En face de la douleur, elle n'a rempli qu'un ministère, celui de la consolation.

IX

J'ACHÈVE par un mot, mes enfants. La mer a une histoire, et quelle histoire ! Les gloires en sont innombrables.

La gloire d'avoir été, à l'origine des temps, fécondée par l'Esprit de Dieu, qui planait sur son immensité.

La gloire de s'être mise au service de la Justice de

Dieu, d'avoir rompu les sceaux du grand abîme, et poursuivi les coupables de ses flots vengeurs, partout où les emportait la terreur, jusqu'aux plus inaccessibles sommets.

La gloire d'avoir ouvert un chemin triomphal au peuple de Dieu, fuyant la colère de Pharaon.

La gloire d'avoir porté sur ses vagues le Fils du Dieu vivant et de l'avoir entendu imposer silence à la tempête.

La gloire d'avoir gardé trois jours dans son sein, Jonas, l'apôtre de Ninive, et Paul, l'apôtre des Gentils.

Et que d'autres gloires je pourrais vous rappeler, gloires moins solennelles, sans doute, que les précédentes, mais qui méritent cependant notre admiration et nos applaudissements !

La mer a vu tant de hardis navigateurs voguer vers des rivages inconnus ! Elle a porté tant d'héroïques missionnaires aux lointaines régions, couvertes encore de l'ombre de la mort ! Elle a assisté à de si gigantesques luttes, et prêté ses flots à de si sublimes combats !

Aussi, les plus grands poètes l'ont célébrée ; la science n'a pas cessé de scruter et de manifester ses mystères. Et l'on accourt des extrémités de la terre pour la considérer, quand les vents déchaînés lui déclarent la guerre.

Donc, je le répète, la mer a une belle histoire..... Marie en a-t-elle une moins glorieuse ?

La mer chante, elle aussi, son *Magnificat* ; mais ce *Magnificat* peut-il se comparer à celui de la Vierge Marie ? Quand Marie l'entonne, tout l'univers fait silence. Il ne s'arrache à son ravissement que pour répondre : *Amen*.

Amen..... O Vierge, ô Reine, ô Mère, vous avez fait de grandes choses, et à cause de cela, toutes les générations vous proclament bienheureuse. Les incomparables fonctions que vous avez accomplies, les miracles que vous avez opérés, les batailles que vous avez livrées, les victoires que vous avez remportées, les conquêtes que vous avez faites, ont illustré toutes les églises, tous les peuples : « *Cujus vita incllyta cunctas illustrat ecclesias.* » Ce n'est pas assez dire. Vous avez illustré toute la création : le soleil, les étoiles, les montagnes, les fleuves, la mer.

Oui, la mer elle-même. Elle a quelque chose de plus que les splendeurs qu'elle a déroulées devant nous. Elle reflète votre beauté virginale. Lorsqu'elle se pare de ce reflet de votre radieux visage, c'est alors qu'elle est vraiment, comme le dit Racine, le fier élément.

La conclusion de cet entretien est toute simple, mes chers enfants. Désormais, vous irez contempler la mer, non seulement pour rassasier vos yeux de sa magnificence, et vos oreilles de ses concerts ; mais pour apprendre d'elle à admirer et à aimer la Vierge immaculée dont elle est l'incomparable image.

BABYLONE PAYA NOS PLEURS AVEC USURE.

Esther. III. 4.

Balthasar rex fecit grande convivium optimatibus suis mille.

Balthasar donna un grand festin à mille de ses plus illustres sujets.

DAN., V.

MES CHERS ENFANTS,

DANS Esther et dans Athalie, Racine chante souvent le passé d'Israël. Il se plaît visiblement à faire revivre les grands événements de sa vie tourmentée et pleine de miracles : la nuit pascalle, le passage de la mer Rouge, la longue traversée du désert, Dieu dictant sa loi à Moïse sur le Sinaï fumant et tremblant, les exploits de Gédéon et de Samson, David tuant le géant Goliath, les douleurs de l'exil et de la captivité, les délivrances réitérées du peuple de Dieu, Judith tranchant la tête d'Holopherne, et sur-

tout la dernière nuit de Babylone, la nuit sacrilège et terrible, pendant laquelle le roi Balthasar blasphéma le Dieu vivant, et profana les vases sacrés du temple de Jérusalem ; mais pendant laquelle aussi, Cyrus s'empara de Babylone, brûla ses palais, renversa ses remparts, et livra au glaive le roi profanateur et ses convives. Ecoutez le poète :

Mais, pour punir enfin nos maîtres à leur tour,
Dieu fit choix de Cyrus avant qu'il vît le jour,
L'appela par son nom, le promit à la terre,
Le fit naître, et soudain l'arma de son tonnerre,
Brisa les fiers remparts et les portes d'airain,
Mit des superbes rois la dépouille en sa main,
De son temple détruit vengea sur eux l'injure :
Babylone paya nos pleurs avec usure. (1)

Racine a manifestement emprunté cette histoire au récit de Daniel : récit tout illuminé des fulgurations de la Justice divine, plein de formidables leçons, que je vais remettre sous vos yeux, afin de vous aider dans la lutte périlleuse de votre jeunesse contre les passions qui la sollicitent et l'assiègent.

Mes chers enfants, lorsque les jeunes gens, séduits par le prestige de leur jeunesse, par les discours perfides de leurs amis, et par les artifices de Satan, livrent aux passions leur corps et leur âme, ils ne savent pas ce qu'ils font ; ils ne se doutent pas de l'abjection dans laquelle ils ensevelissent les plus belles années de leur vie. Or, c'est justement là ce que, ce

(1) Esth. III, 4.

matin, je me propose de vous apprendre, en vous rappelant l'émouvant récit de Daniel. Je vais vous montrer les passions à l'œuvre. Vous allez les voir telles qu'elles sont : égoïstes, impies, lâches, insensées, ignobles.

I

LE festin de Balthasar est un festin babylonien.....
C'est tout dire en un mot.

La salle est splendide, et elle est immense, car le roi a mille convives, choisis parmi les plus grands de son empire. Des flots de lumière éclairent les tables chargées de vases précieux, couvertes des mets les plus exquis et les plus rares. Rien ne manque à ce banquet de ce qu'ont pu inventer les insatiables convoitises de l'orgueil, de la gourmandise et de la sensualité.

Les mille convives sont mollement étendus sur des lits d'ivoire et d'or. Pendant que d'innombrables esclaves font ruisseler sur leur tête les plus suaves parfums et que les voix les plus harmonieuses chantent en chœur les dieux de Babylone, ils mangent, ils boivent, ils s'enivrent à loisir.

Vous croyez sans doute que cette fête célèbre quelque glorieux souvenir, quelque victoire de la patrie... Vous vous trompez, c'est tout simplement

une orgie, et une orgie qu'aucune épithète ne peut qualifier. Car, à l'heure même où tous ces sensuels s'abandonnent à la débauche, l'ennemi est aux portes. Cyrus et ses soldats assiègent Babylone. Toutes les catastrophes menacent la cité. Mais qu'importe aux voluptueux ? Ils rient, ils chantent, ils boivent, que leur fait l'agonie de la patrie ? Ils n'ont souci ni des soldats qui combattent, ni du peuple affamé, ni du péril imminent de l'empire dont ils sont les princes et les chefs.

Ils ne veulent pas même songer aux douleurs qui les attendent personnellement. L'heure présente seule les absorbe. Ils ne voient que les mets succulents et les coupes débordantes. Périssent le monde entier, pourvu qu'ils s'amuse et qu'ils jouissent. La sensualité leur a ôté tout à la fois l'intelligence et le cœur : « *Sicut equus et mulus quibus non est intellectus.* » (1)

C'est bien là, mes enfants, le premier caractère des voluptueux : un vil égoïsme, un égoïsme à courte vue, méprisant tout ce qui n'est pas le plaisir.

Dans l'histoire il y en a bien d'autres exemples.

La veille du déluge, que faisaient les enfants des hommes ? Notre-Seigneur a répondu : Ils festoyaient.

A quels patriotiques labeurs s'occupaient les Carthaginois, pendant que Genséric assiégeait leur ville, et se disposait à en faire un monceau de ruines

(1) Psalm., XXXI, 9.

fumantes et sanglantes ? A se forger des glaives et à fortifier leurs remparts ? Ils étaient au théâtre et le remplissaient de leurs cris de joie et de leurs éclats de rire.

Comment les Romains de la décadence se préparaient-ils à recevoir les Barbares, accourant des quatre vents du ciel, pour ravager et pour brûler la Ville éternelle ?

Ils se vautraient dans les délices de leur civilisation, raffinée et corrompue. « Ils ne connaissaient plus de la vie, dit Ammien Marcellin, que les dés, les spectacles et la débauche. Leur demeure, leur temple, leur tout, c'était le grand cirque. »

Quelles étaient les graves sollicitudes du dix-huitième siècle, alors que les sophistes et les révolutionnaires savaient les bases de la société et en préparaient l'effondrement gigantesque ? L'Europe chrétienne songeait à multiplier ses voluptés, elle s'ébaudissait dans des saturnales que des lèvres païennes seules oseraient raconter.

Qu'opposait la France, il y a un quart de siècle, à la nouvelle invasion qui devait la fouler aux pieds, déraciner toutes ses institutions, éteindre ses gloires, et lui infliger des défaites inouïes dans ses annales ? Elle lui opposait des fêtes sacrilèges.

Mais, mes chers enfants, il est superflu de provoquer les solennelles réponses de l'histoire. Pour constater l'égoïsme des voluptueux, c'est assez de consulter la vulgaire expérience de chaque jour. Les

sensuels ne font pas défaut, il suffit de les voir à l'œuvre.

Ce jeune homme, qui livre sa jeunesse au libertinage, le sait pertinemment, non seulement il s'abâtardit et se détruit misérablement lui-même, mais encore il fait rougir son père, désespère sa mère, installe la honte et la douleur au foyer dont il devrait être l'honneur et la joie. Chacune de ses heures de plaisir engendre des jours de tristesse et de terreur à ceux qui ont comme pétri sa vie de leurs sueurs et de leurs larmes.

Il le sait aussi, il se rend inutile à la société ; il jette aux convoitises de la luxure la vie qu'il a le devoir de garder, pour le service de la religion et de la patrie.

Oui, il a toutes ces terribles certitudes ; mais si éloquentes qu'elles soient, elles ne le sont pas assez pour vaincre son égoïsme. Il s'amusera, il jouera, en dépit du ciel et de la terre.

Si, pour assurer et défendre ses voluptés, il lui fallait imiter Néron et verser le sang de sa mère, il le verserait, et, au besoin, il en remplirait sa coupe.

Quand la passion lui dit : j'ai soif, il n'est pas de breuvages qu'il ne soit prêt à lui donner.

L'égoïsme... Est-ce tout ? Non, les sensuels deviennent facilement et presque infailliblement blasphémateurs et impies, et cela pour une double raison qu'il suffit d'indiquer : parce que l'homme animalisé par ses

passions n'a plus le sens des choses divines : « *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei.* » (1)

Et aussi, et surtout, parce que, selon la parole de Notre-Seigneur : « Celui qui fait le mal hait la lumière ; il se révolte contre la vérité qui le reprend et le condamne. » (2)

Voyez plutôt les voluptueux de Babylone... Ce n'est pas assez pour eux de louer leurs dieux d'or, d'argent, de fer, de bois et de pierre. Ils se font apporter les vases sacrés, ravis par Nabuchodonosor au temple de Jérusalem, et ils y boivent le vin de l'orgie.

Vous le voyez, l'impiété est le deuxième caractère des sociétés putréfiées par le sensualisme : témoins les peuples corrompus que nous accusons tout à l'heure. En même temps qu'il se vautrait dans la fange, le peuple romain se baignait dans le sang des chrétiens.

Quant à la France du dix-huitième siècle, vous savez comment, après avoir fait écho aux rires de Voltaire, elle se jeta sur l'Eglise de Jésus-Christ, comme un tigre sur un agneau, pour l'exterminer et la dévorer.

Mais encore une fois, mes enfants, inutile de parler des sociétés, quand il suffit, pour vous convaincre, de vous dire : Regardez autour de vous.

Oui, certes, ils pullulent aujourd'hui les jeunes gens déchristianisés, n'ayant plus qu'un froid dédain,

(1) 1 Corinth. II, 4

(2) Joann., III, 20.

et peut-être une haine implacable pour la divine religion qui, naguère, réjouissait leur jeunesse.

D'où surgissent-ils ces tristes jeunes hommes ? Descendent-ils des cimes sereines et pures de la chasteté ? Ils viennent des bas-fonds de la sensualité. C'est là qu'ils ont pris le dégoût et la haine de Dieu.

Ayant laissé la luxure envahir leur vie et s'insinuer dans leurs veines, ils n'ont pas tardé à sentir s'allumer, et grandir dans leur cœur, d'inexorables rancunes contre le Christ qui commande la chasteté, contre le prêtre qui la prêche, contre les Sacrements qui la défendent, quand elle est vivante, et qui la ressuscitent, quand elle est morte.

Ils en arrivent, parfois, à une véritable rage. Ils voudraient anéantir Dieu, et tout ce qui leur rappelle sa sainteté et sa justice.

Ces dernières années, à plusieurs reprises, les journaux catholiques ont raconté d'horribles sacrilèges, perpétrés de sang-froid, par des adolescents et des enfants. Ces précoces criminels avaient poussé l'audace jusqu'à livrer la sainte Hostie à des outrages sans nom...

Qu'étaient ces jeunes monstres ? Je n'hésite pas à l'affirmer, des impudiques, des jeunes gens dépravés, qui se vengeaient ainsi des hontes et des remords que leur infligeait la justice du Christ vivant.

Avec l'égoïsme et l'impiété, les sensuels ont un troisième caractère qu'il importe de vous signaler, la

lâcheté. Pour en bien juger, retournons au festin de Balthasar.

Tout à coup, à l'heure la plus enivrante de la fête, apparaissent, vis-à-vis du candélabre, des doigts écrivant sur la muraille de la salle.

A cette vue, le roi pâlit, ses pensées se troublent, ses genoux tremblants se heurtent l'un contre l'autre. Et ses convives sont, comme lui, déconcertés et effarés, la peur les envahit tous ; ils ne savent plus ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font.

N'en soyez pas surpris, mes enfants, les voluptueux sont comme nécessairement lâches. Il n'y a plus de sang dans leurs veines, plus de vigueur dans leurs muscles, plus de moëlle dans leurs os, et surtout plus de flamme dans leur cœur.

Ayant, d'ailleurs, une conscience trop justement inquiète, ils ressemblent aux impies dont la Sagesse a fait cette éloquente peinture : « Ils étaient dans une perpétuelle épouvante. Le passage d'un animal, le sifflement d'un serpent, les mettaient hors d'eux-mêmes. Pour les faire défaillir, il suffisait du souffle de l'air, du bruit des pierres qui tombaient, du mouvement de l'eau, de l'écho de la montagne. Car, l'iniquité est timide ; troublée par sa conscience, elle voit toujours le mal. » (1)

Les sensuels sont égoïstes, irréligieux et lâches ; j'ajoute, pour achever leur portrait, qu'ils perdent peu à peu l'intelligence.

(1) Sap. XVII. 8, 9, 10.

Les fumées infectes qui montent de leur cœur en putréfaction aveuglent leur raison.

Savez-vous à qui s'adressent, tout d'abord, les voluptueux de Babylone, pour avoir l'explication des caractères tracés sur la muraille par la main mystérieuse ? A des devins, à des sorciers. Le roi, dit le livre sacré, commanda à haute voix qu'on introduisît les Chaldéens et les enchanteurs, et il dit aux sages de Babylone : Quiconque lira cette écriture, et m'en donnera l'interprétation, sera vêtu de pourpre, portera un collier d'or et sera le troisième dans mon royaume.

Appel inutile..... Les devins ne peuvent lire l'écriture ; ils restent muets ; et le roi et ses grands demeurent épouvantés.

Ne vous étonnez, mes enfants, ni de la déraison du roi et de ses courtisans demandant la vérité à la magie, ni de la stupidité des devins. Dieu ne se révèle point aux voluptueux. D'ailleurs le vice s'attaque à l'intelligence, comme au cœur. Il l'enténèbre, l'énerve, lui coupe les ailes. Oui, c'est bien cela : il lui coupe les ailes. Ainsi mutilée elle ressemble à un aigle blessé. Elle ne fait plus que se traîner dans la poussière.

Je me trompe, elle ne ressemble pas à l'aigle blessé. L'aigle se débat contre son impuissance, il regrette sa liberté, il essaye de prendre l'essor, il aspire au grand sommet. Elle, au contraire, cette âme matérialisée, elle n'a plus qu'un souci : descendre tou-

jours plus bas et s'ensevelir plus profondément dans la fange.

Si vous doutez, mes enfants, regardez un débauché. Est-ce que l'âme rayonne encore sur son visage ? Autrefois elle l'illuminait ; elle lui faisait comme une auréole. Maintenant tout est éteint. Sur ce visage naguère si radieux il n'y a plus qu'une flétrissure abjecte. Et si, après avoir regardé le libertin, vous l'écoutez parler, vous serez stupéfaits des incohérences et des absurdités qui peuvent se loger dans une cervelle humaine. Dès qu'il abordera les questions vitales, et surtout les questions surnaturelles, vous vous demanderez si sa raison n'a pas été renversée et comme retournée.

II

Nous venons, mes chers enfants, de contempler un hideux spectacle :

Ces mille égoïstes de Babylone oublieux de la patrie agonisante ;

Ces mille sacrilèges profanant les vases ravis aux autels du vrai Dieu ;

Ces mille pusillanimes, que jette dans l'effroi une apparition mystérieuse ;

Ces mille fous, mettant leur confiance dans la sagesse des sorciers.

Détournons-nous de cette scène ignominieuse. Nous avons vu l'impureté dans sa bassesse et sa honte, voyons la chasteté dans sa gloire.

Tournez les yeux vers l'entrée de la salle. Sur le seuil, un jeune homme. Dieu ! qu'il est beau ! quelle attitude, quel regard de feu, quelle lèvre impatiente de louer le Seigneur et de lui rendre témoignage ! C'est le jeune prophète Daniel, Daniel de vie si austère et si pure. Sur son chaste visage, il y a de visibles reflets de la splendeur de l'Ancien des jours, qui lui a manifesté sa gloire. On peut dire de lui ce qui, dans un jour encore lointain, sera dit de l'ange, gardien du divin sépulcre : son vêtement est comme la neige et sa face comme l'éclair. Il a réalisé l'idéal de la virginité ; il en a tout à la fois la grâce et la virilité.

Que vient-il faire à ce banquet ? Quoi ? chanter les dieux de Babylone, prendre part à la royale orgie, se gorger de mets délicats, épuiser des coupes fumantes, festoyer, en un mot, avec Balthasar et les voluptueux qui l'entourent ?

Il vient, au péril de sa vie, donner la réponse de Dieu à la question du roi épouvanté. Sur le conseil de la reine-mère, il a été appelé pour expliquer les étranges caractères qui flamboient sur la muraille.

A son aspect, Balthasar et ses convives sont frappés d'admiration, et de je ne sais quelle religieuse terreur. Ils se sentent en présence d'une vertu et d'une puissance surhumaines,

Daniel..... ah ! la vivante et sublime contradiction des sensualités païennes ! Quel contraste ! Il n'a pas, lui, le vil égoïsme de la luxure. La chasteté lui a gardé un cœur jeune, un cœur aimant et compatissant. Son apparition, dans la salle du festin, en est une preuve. Babylone n'est pas sa patrie, elle n'est que le lieu de son exil. Et cependant il s'émeut des malheurs qui vont fondre sur elle. Quand on est allé lui intimer l'ordre du roi, il était en prière, appelant la divine miséricorde sur cette ville immense que l'incendie et le carnage vont comme anéantir. Car, il est aussi religieux qu'il est aimant et compatissant. Entre lui et Dieu le vice n'a point creusé d'abîme. Aussi va-t-il à Dieu du mouvement le plus spontané de son cœur. Dieu se révèle à lui : « *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt.* » (1) Il le remplit de son esprit, l'investit de sa sagesse, allume dans son intelligence la soif de la vérité, et dans son cœur des amours indomptables, donne à son regard des intuitions qui dépassent les horizons terrestres, et fait ruisseler de ses lèvres une merveilleuse éloquence.

Que dirais-je encore ? Ceci qui est capital :

Parce qu'il est chaste, il est courageux et fort. On peut lui appliquer l'éloge que les habitants de Béthulie firent de Judith leur présentant la tête d'Holopherne : « Ayant aimé la chasteté il est resté pur ; aussi son cœur s'est-il rempli d'énergie et de vail-

(1) Math. V, 8.

lance : *Eo quod castitatem amaveris confortatum est cor tuum.* » (1).

En doutez-vous ? regardez-le. Le voilà en face de ces innombrables potentats que la volupté a rendus aussi lâches que cruels. A-t-il peur ? Peur, grand Dieu ! Ecoutez : « J'ai appris, lui dit Balthasar, que tu sais interpréter les choses obscures et délier ce qui est lié. Si donc tu peux lire cette écriture et m'en donner l'interprétation, tu seras vêtu de pourpre, tu porteras un collier d'or et tu seras le troisième prince de mon royaume. » (2)

A ce discours, que répond Daniel ? « Roi, garde tes dons, donne-les à un autre ; mais je te lirai l'écriture et je te l'interpréterai. Tu as imité Nabuchodonosor ton père ; tu t'es levé contre le Souverain du ciel. Les vases de son temple ont été apportés devant toi, et tu y as bu le vin avec tes épouses et tes courtisans. Tu as loué tes dieux d'or, d'argent et de pierre qui ne voient point, qui n'entendent point, qui ne sentent rien. Quant au Dieu qui tient dans sa main ton esprit et toutes tes voies, tu ne l'as pas glorifié. C'est pourquoi les doigts qui ont écrit les mots que tu vois ont été envoyés par lui.

Voici l'écriture qui a été tracée : *Mane, thecel, phares.*

Mane : Dieu a compté ton règne, et il l'a accompli.

Thecel : tu as été mis dans la balance et tu as été trouvé trop léger.

(1) Judith, XV, 11.

(2) Daniel, V, 15 et seq.

Phares : ton royaume est divisé ; il est donné aux Mèdes et aux Perses. »

En voilà, mes enfants, de la fierté et du courage ! A la place de Daniel, supposez un homme de plaisir. Il s'aplatirait devant le roi et ses courtisans, ferait écho à leurs blasphèmes, et, pour les flatter, leur annoncerait la victoire et la joie, alors que la guerre, la défaite et la mort sont aux portes.

Ce n'est pas ainsi que fait Daniel. Au milieu des superbes qui sèchent d'horreur et grincent des dents, il reste debout, rayonnant, terrible, faisant gronder le tonnerre et lançant la foudre :

Mane, thecel, phares.

Mes enfants, les jeunes gens chastes, comme Daniel, ont, comme lui aussi, les belles vertus que nous venons d'admirer. Ils sont en haut, sur des cimes, dans la lumière et dans l'amour, généreux, intrépides, prêts à tous les sacrifices.

Les exemples abondent dans nos saintes Ecritures et dans l'histoire chrétienne.

Qu'était Jonathas, si noblement fidèle à l'amitié jurée à David ? Un jeune homme chaste.

Qu'était David, jouant avec les ours, déchirant la gueule des lions, défiant le géant Goliath ? Un jeune homme chaste.

Qu'était Samuel, annonçant si courageusement au grand-prêtre Héli les châtimens qui allaient détruire sa famille ? Un jeune homme chaste.

Qu'était Tobie, édifiant par ses vertus précoces et

ses admirables dévouements envers tous ses compagnons de captivité ? Un jeune homme chaste.

Qu'étaient les sept Machabées, luttant d'héroïsme avec leur sublime mère ? Des jeunes gens chastes.

Qu'étaient Etienne, Laurent, Vincent, Donatien et Rogatien, Symphorien, Venant, et tant d'autres martyrs, qui pour l'amour de Jésus-Christ, livrèrent leur jeunesse aux bourreaux ? Des jeunes gens chastes.

Mes chers enfants, je ne terminerai pas sans vous signaler les châtiments infligés aux voluptueux. Les trois mots écrits sur la muraille du palais de Balthasar disent tout, et le disent avec une inimitable éloquence : « *Mane, thecel, phares.* »

Mane : Dieu compte. Jeune homme sensuel, que compte-t-il ? Tes péchés, plus nombreux peut-être que les cheveux de ta tête. Il les écrit dans le livre qui te sera présenté au jugement. *Liber scriptus proferetur, in quo totum continetur.* »

Quelle menace que cette inscription de ta dette au grand livre de la justice éternelle !

Thecel : Dieu pèse.... Qu'as-tu mis dans son inexorable balance ! Quelles vertus, quelles bonnes œuvres ? Rien. Tu es un inutile ; Dieu te méprise. Si tu ne te hâtes de faire pénitence, il commandera à ses anges de te jeter aux ténèbres, là où il y a des pleurs inconsolables.

Phares : ceci est déjà à peu près accompli. Dieu, repoussé par toi, t'a abandonné à tes ennemis. Tes ennemis t'ont ravagé. Que te reste-t-il ? Il me reste,

dis-tu, ma conscience et des croyances que rien ne peut entamer. Sans doute mes passions leur livrent de terribles assauts ; mais je les défends et les défendrai. Que si je venais à perdre ces derniers trésors, je saurais les reconquérir. La maturité étant venue, mon sang étant refroidi, je redeviendrai le maître à mon tour, et j'arracherai leur proie à mes passions devenues impuissantes.

O tromperies de la sensualité ! Combien j'en ai vu de ces pauvres jeunes gens, qui se persuadaient que la virilité les délivrerait !... Hélas ! elle est venue, et elle les a laissés dans leur honteux esclavage. Ils s'en vont, à travers la vie, sans mœurs, sans religion, et par suite, sans dignité, sans espérance et sans joie.

Mane, Thecel, Phares.

Oh ! mes chers enfants, ne les imitez pas. Non, ne soyez pas des sensuels. Faites tout pour ressembler au virginal Prophète que nous avons salué de notre admiration.

C'est difficile, soit, mais c'est possible.

Comment Daniel garda-t-il l'intégrité de ses mœurs ? Son histoire nous l'apprend : il était docile à la loi de Dieu, et cette obéissance lui préparait la victoire. *Vir obediens loquetur victorias.* (1)

Il était frugal, sobre, tempérant. Pendant que, dans le palais de Nabuchodonosor, on mangeait et on buvait jusqu'à une ivresse bestiale, lui ne prenait que

(1) Prov., XXI, 28.

les mets austères permis par la loi. Cette frugalité gardait à son sang le calme et la pureté.

Et puis, il fuyait les compagnons vicieux, ne fréquentant que les jeunes hommes qui, comme lui, aimaient plus la vertu que le plaisir.

Enfin il priait souvent et avec ferveur. La prière l'armait de la vertu de Dieu.

Avec lui, mes amis, soyez obéissants, mortifiés et pieux, et, avec lui aussi, vous vous en irez de victoire en victoire jusqu'à l'éternel triomphe.



UN MOMENT A CHANGÉ CE COURAGE INFLEXIBLE
LE LION RUGISSANT EST UN AGNEAU PAISIBLE.

Esther, II, 9.

Et ecce Daniel sedens in medio leonum.
Et voilà Daniel assis au milieu des
lions.

DAN., VI, 22.

MES CHERS ENFANTS,

IL est un récit de Daniel, non moins dramatique, et non moins éloquent que la sinistre histoire de Balthasar. Il a pour titre : Daniel dans la fosse aux lions.

Racine n'y fait que de vagues allusions ; mais elles sont transparentes. Il est facile de reconnaître le virginal prophète dans l'un ou dans l'autre des champions de Dieu loués par le Poète ; et de retrouver le roi de Babylone dans quelqu'un des rois sacrilèges et voluptueux qu'a flétris la Justice divine.

En tous cas, mes amis, la *Fosse aux lions* complé-

tera le *Festin de Balthasar*, et achèvera de vous armer contre les ennemis de votre jeunesse. C'est assez pour que je me console de ne pouvoir pas vous citer, à ce sujet, un vers explicite de Racine.

Vous avez parfois, mes chers enfants, des heures de mortelle angoisse. Vous vous demandez ce que vous avez à faire pour dompter les passions qui vous tourmentent ; et même, il y a des jours où, sous le charme fascinateur de la tentation, vous vous posez cette dangereuse et sacrilège question : Est-ce possible ? La jeunesse est-elle de force à lutter victorieusement contre ses terribles penchants ? Je vais vous répondre, mes amis, en me servant du récit que je viens de vous annoncer.

I

A quel moment de sa prodigieuse existence, Daniel est-il plus étonnant et plus beau ?

Est-ce lorsqu'il interprète les songes de Nabuchodonosor et prophétise la suite des empires ?

Est-ce dans son extatique dialogue avec l'archange saint Michel, ou dans le ravissement qui l'a emporté devant le trône éblouissant de l'Ancien des jours ?

Est-ce à l'heure solennelle du festin de Balthasar et de la ruine de Babylone ?

Non, c'est quand il apparaît aux yeux de Darius stupéfait, tranquillement assis au milieu des lions.

Mais écoutez cette belle histoire.

Darius avait interdit toute prière à ses sujets, pendant trente jours ; et Daniel, plus jaloux d'obéir à Dieu qu'aux hommes, avait transgressé ce commandement impie.

Ses ennemis s'empressèrent d'en informer le roi : Roi, lui dirent-ils, n'as-tu pas décrété que quiconque prierait des dieux ou des hommes, jusqu'après trente jours, serait jeté dans la fosse aux lions ? — Oui, répondit le roi, j'ai en effet porté ce décret. — Eh bien ! reprirent-ils, Daniel, l'un des enfants de la captivité de Juda, n'a tenu aucun compte de l'édit que tu as porté. Il a prié et continue de prier trois fois le jour.

Le roi qui aimait Daniel chercha à le sauver. Il ne put réussir. Il le livra donc à ses accusateurs, et ceux-ci se hâtèrent de le précipiter dans l'horrible fosse, où, depuis plusieurs jours, les lions affamés attendaient leur pâture.

Et l'on apporta une pierre ; elle fut placée sur l'ouverture de la fosse et le roi la scella de son anneau et de l'anneau des grands de son royaume.

Le lendemain, après une nuit sans sommeil, dès que le soleil fut levé, Darius courut à la fosse, et, avec des gémissements et des larmes : Daniel, s'écria-t-il, Daniel, serviteur du Dieu vivant, ce Dieu que tu adores a-t-il pu te garder de la fureur des lions ?

Daniel répondit : O roi, vis à jamais. Dieu m'a envoyé son ange et a fermé la gueule des lions, parce que j'ai été trouvé juste devant lui. Alors le roi, plein d'allégresse, ordonna que Daniel fût tiré de la fosse ; et les hommes qui avaient accusé le Prophète y furent jetés à sa place, eux, leurs fils et leurs femmes. Les malheureux furent dévorés avant d'en avoir atteint le fond. Les lions bondirent, les saisirent et broyèrent leurs os. Alors Darius écrivit à tous les peuples soumis à son empire : Que partout on craigne et on révère le Dieu de Daniel, car il est le Dieu vivant et éternel.

Une autre fois, pour avoir détruit les faux dieux de Babylone, Daniel fut encore condamné à la fosse aux lions. Il en sortit de nouveau sans blessure, et après y avoir été miraculeusement visité, et nourri par un prophète, transporté en un clin d'œil, des rives du Jourdain à celles de l'Euphrate.

Daniel au milieu des lions, tremblants devant lui de respect et de crainte, avouez, mes enfants, que c'est une admirable scène.

Un peintre contemporain a essayé de la reproduire sur la toile. Il a fait un chef-d'œuvre ; mais si magique qu'ait été son pinceau, il n'a rendu que très imparfaitement le récit de l'Écriture.

Quel spectacle en effet ! Daniel, non pas debout, dans l'attitude du commandement, comme l'a représenté le peintre, mais tranquillement assis au milieu des bêtes dont il doit être la proie. Il est là souriant,

calme, aussi calme que s'il n'avait que des agneaux autour de lui : « Il entend rugir les lions, dit saint Jean Chrysostome et il n'a pas peur : *Rugientes non expavit leones.* » « Les lions frémissent de rage, et il prend, sans se troubler, le repas que le Ciel lui a envoyé. *Tremebant bestię, et ille epulabatur.* »

Il a raison de ne pas se troubler : les lions ne rugissent et ne frémissent que par la volonté de Dieu, qui veut éprouver son serviteur. Tout à l'heure ils vont se coucher à ses pieds et lui lécher religieusement les mains.

Le prodige, dont fut témoin la fosse lugubre de Babylone, s'est bien des fois renouvelé dans la suite des âges. On le rencontre fréquemment dans l'histoire des martyrs.

Le chrétien est traîné à l'amphithéâtre ; aussitôt la multitude éclate en clameurs de colère : Le chrétien aux lions : *Christianum ad leones.* Les lions sont lâchés ; d'un bond, ils sont auprès du martyr. Le martyr qui n'est peut-être qu'un enfant lève les yeux au ciel, puis les abaissant sur les monstres, il sourit. Les lions sont prosternés devant lui humbles, doux, et, comme l'a dit saint Ambroise, dans le panégyrique de sainte Thècle, adorant leur proie : « *Adorabat prædam suam bestia.* »

L'Écriture, mes enfants, dans des textes nombreux, que le temps ne me permet pas de vous citer, a comparé les passions aux bêtes fauves, et surtout aux lions. Rien de plus juste que cette comparaison.

L'apôtre saint Pierre nous représente Satan sous la la forme d'un lion, rôdant sans cesse autour de nous pour nous dévorer (1), et saint Jean dans l'Apocalypse l'appelle la bête : « *Vidi Bestiam.* » (2)

Or, c'est Satan qui inspire les passions ; aussi lui ressemblent-elles : « *Acceperunt characterem bestiae.* » (3)

Comme le lion, elles sont implacables. Elles dévorent quiconque les affronte.

Comme le lion, elles sont insatiables, il leur faut toujours de nouvelles proies : « encore, encore, *affer, affer.* » (4)

Que si, de temps à autre après s'être repues, elles semblent comme engourdies et inertes, ce n'est qu'un sommeil de courte durée. Elles se réveillent bientôt plus affamées que jamais.

Comme les lions, elles unissent la ruse à la force.

Elles guettent les âmes, se mettent en embuscade, et bondissent au moment où on ne les attend pas.

Il y a toutefois des différences entre les passions et les lions ; mais ces différences, tant s'en faut, ne sont pas de nature à rendre les passions moins redoutables.

Le lion, je viens de le dire, s'élançe avec colère, et en s'élançant il rugit. La passion elle, ne s'approche qu'avec précaution, silencieusement et doucement. Elle commence par flatter et caresser sa victime, se

(1) I Petr., V, 8.

(2) Apoc., XIII, 2.

(3) Apoc., XIX, 20.

(4) Prov. XXX, 15.

démasquant tout à fait seulement quand elle est sûre que la proie ne lui échappera pas.

Le lion mange le bœuf ou l'agneau rapidement, en déchirant les chairs, en faisant craquer les os. La passion, au contraire, fait d'ordinaire son œuvre lentement. Elle dévore l'âme qu'elle a surprise, mais de telle façon que l'âme trouve du plaisir à être dévorée. Son agonie n'est pas un supplice, mais une volupté.

Qu'ajouterai-je ? Le lion est puissant, tout tremble devant lui, ses rugissements jettent l'effroi partout : « *Leo rugiet, quis non timebit.* » (1) Eh bien ! la passion est plus forte et plus redoutable que lui ; elle triomphe de ceux-là même qui ont triomphé de sa force.

Samson, un jour, déchira un lion, comme il aurait mis en pièces un timide chevreau : « *Dilaceravit leonem, quasi hædum in frusta discerpens.* » (2).

David, n'étant encore qu'un adolescent, étouffait dans ses bras les ours qui lui avaient ravi ses brebis.

Or, vous ne l'ignorez pas, Samson et David furent vaincus par leurs passions : « *Luxuria devorati.* »

(1) Isaïæ, xxxi, 4.

(2) Judic. xiv, 6.

II

VOILA les passions..... J'ai eu raison de les appeler des bêtes cruelles et insatiables.

Donc, mes enfants, la jeunesse si pleine d'ardentes convoitises, est véritablement une fosse aux lions, mais une fosse qui ne ressemble point à celle où fut enfermé Daniel. Celle-ci était sombre, étroite, infecte ; elle au contraire est large, lumineuse, toute fleurie et embaumée, charmante à la nature. Aussi la plupart des jeunes gens s'estiment trop heureux de l'habiter ; ils attendent avec impatience l'âge qui les y introduira.

Bien loin de redouter les hôtes impurs mais séduisants qu'ils y rencontreront, ils ont hâte de se livrer à eux. On leur en fait de si attrayantes peintures ! Ce que deviennent ces imprudents, ces présomptueux, affamés de licence et de plaisir, comment l'exprimer ?... Les lions les dévorent, en jouant avec eux ; les passions les consomment en satisfaisant tous leurs désirs : leurs dons surnaturels, leurs vertus infuses, la grâce sanctifiante, leurs mérites acquis, leur dignité morale, leur conscience, tout ce qui constitue le chrétien est, si je puis ainsi dire, mis en lambeaux et comme anéanti. Et le plus souvent, hélas ! les qualités naturelles ont le même sort. Bientôt de l'homme aussi bien

que du chrétien, il ne reste que des débris informes et traînés dans la boue.

Grâce à Dieu, mes enfants, tous ceux qui descendent dans la fosse aux lions n'ont pas cette misérable destinée. Il en est qui, comme Daniel, voient les bêtes ramper, en quelque sorte, devant eux. Jeunes hommes admirables que les passions respectent, et qui sortent de la terrible épreuve de l'adolescence et de la jeunesse, sans souillure et sans blessure.

Pourquoi ce contraste, mes enfants, pourquoi les uns deviennent-ils le jouet et la pâture de leurs passions, tandis que les autres en deviennent les maîtres et les rois ?

N'auraient-ils pas la même nature ? Ils ont la même nature, viciée par le péché originel, les mêmes instincts dépravés, le même penchant au plaisir, les mêmes tentations, les mêmes appétits, les mêmes convoitises. Mais alors qu'est-ce donc qui explique la diversité de leurs destinées ?

A cette question je réponds par une autre : Pourquoi Daniel fut-il épargné par les lions, et pourquoi ses accusateurs furent-ils dévorés ?

Rien de plus simple : Daniel avait Dieu pour défenseur, ses accusateurs l'avaient pour adversaire. Daniel était un homme de prière ; ses ennemis étaient des blasphémateurs.

Eh bien ! il y a des oppositions analogues entre les jeunes gens que les passions respectent, et ceux dont elles dishonorent et ravagent la vie. Les uns ne vont

au danger qu'en tremblant ; les autres l'affrontent en riant.

Ceux-ci n'ont confiance qu'en Dieu ; ceux-là sont orgueilleux, ils ne croient qu'à leur propre vertu. Les humbles prient, ils se confessent, ils mangent souvent le pain des forts ; les orgueilleux dédaignent tous les secours surnaturels. Que dis-je ? Ils en ont peur. Au fond ils n'ont pas de plus ardent désir que de servir de festin aux bêtes, et ils ont peur que Dieu vienne troubler le festin.

Etonnez-vous maintenant que les résultats diffèrent si radicalement. Si vous en êtes surpris, c'est que vous oubliez les paroles sacrées de l'Écriture. Ecoutez-en quelques-unes : « Quiconque aime le danger périra. » (1)

« Qui plaindra les fous jouant avec les serpents ? » (2)

« Seigneur, vous n'abandonnez point ceux qui se confient en vous, mais ceux qui se glorifient de leur force vous les humiliez. » (3)

« Vous qui vous appuyez sur le Seigneur soyez confiants, le Seigneur vous couvrira de son ombre et votre espérance croîtra sous ses ailes. Le Seigneur a ordonné à ses anges de vous garder dans toutes vos voies. Vous marcherez sur le lion et l'aspic. Vous foulez aux pieds le lionceau et le dragon. » (4)

(1) Eccli., III, 27.

(2) Eccli., XII, 13.

(3) Psal., XC, *passim*.

(4) Psalm., XC, *passim*.

Mes chers enfants, à ceux que surprennent leurs victoires, les jeunes émules de Daniel peuvent répondre comme répondait le Prophète à Darius, stupéfait de le revoir vivant.

« Daniel, s'écriait le roi, le Dieu que tu adores a-t-il pu te délivrer ? Et Daniel répondait : « O roi, vis à jamais. Dieu m'a envoyé son ange, et l'ange a fermé la gueule des lions : *« conclusit ora leonum. »* (1)

Oui, mes enfants, ces jeunes hommes que les mondains s'émerveillent de voir rester purs, en dépit de leurs passions, peuvent emprunter le langage de Daniel : Ce n'est pas nous qui avons vaincu les lions, c'est Dieu qui les a domptés par nous. Nous ne sommes que de pauvres enfants de chair et d'os, comme les autres.

Comme tous les jeunes gens nous avons une imagination vive, un cœur ardent, des sens qui se révoltent facilement. Mais Dieu que nous aimons et que nous avons invoqué, nous protège. Il est avec nous ; que pouvons-nous craindre ? « *Si Deus pro nobis quis contra nos.* » (2) Ne soyez pas surpris des batailles que nous gagnons tous les jours ; le Tout-Puissant se sert de notre faiblesse pour confondre la force : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.* » (3)

Je vous en supplie, mes amis, ayez au cœur la

(1) Daniel, VI, 22.

(2) Rom., VIII, 31.

(3) Corinth, I, 47.

résolution d'être, vous aussi, de ces nobles jeunes hommes, qui, sortis intacts de la fosse aux lions, entrent dans la maturité, radieux de la divine beauté de l'innocence, mais de l'innocence qui a combattu. Vous ne pouvez pas rendre à Jésus-Christ un plus magnifique témoignage. Lorsque Darius eut tiré Daniel de sa lugubre prison, et l'eut montré plus vivant que jamais, à la multitude accourue pour le voir, la multitude fit plus qu'applaudir ; à l'exemple du roi, elle se prosterna pour adorer la puissance du Dieu d'Israël.

Ainsi font les mondains, lorsqu'ils rencontrent quelqu'un de ces jeunes hommes qui, dans la fierté de leur attitude, dans la limpidité de leurs yeux et dans la grâce de leur sourire portent les signes manifestes de la vertu triomphante. Je le sais, les mondains ne s'agenouillent pas publiquement, pour rendre hommage au Dieu des chrétiens ; mais dans le secret de leur âme, dans le mystère de leur conscience, ils confessent, souvent avec une émotion profonde, la divinité du Christ, qui opère ce prodige : l'alliance de la jeunesse avec une pureté virginale.

III

ENCORE une fois, mes enfants, enrôlez-vous dans cette glorieuse cohorte des jeunes soldats de Jésus-Christ.

Que si vous me demandez ce que vous avez à faire pour être dignes de lui appartenir, je vous répondrai tout d'abord par une belle parole de saint Augustin :

Jeunes hommes, vous dirai-je, vous voulez dompter vos passions, vous voulez les asservir à votre raison et à votre foi, commencez par vous soumettre pleinement et absolument à Dieu. Si Dieu est au-dessus de vous, les bêtes seront au-dessous. Si vous obéissez à Dieu, les bêtes vous obéiront : « *Subdere ei qui supra te est, et infra te erunt illa quibus præpositus es... Supra te Deus, infra pecora.* »

C'est ainsi que fit Daniel. Il était soumis à Dieu, les lions se soumirent à lui : « *Danielem admoverunt leones, quia ille subditus Deo erat.* »

Donc, mes enfants, avant tout, soyez profondément religieux. Que Dieu occupe la première place dans vos pensées, dans vos craintes, dans vos désirs, dans votre vie toute entière. Soyez vraiment ses serviteurs, et vous aurez pour esclaves les passions qui, sans cela, vous domineraient et vous opprimeraient.

A cette grande vertu de religion qui vous inspirera de prier souvent et de vous munir des énergies divines, que confèrent aux âmes les deux admirables sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, ajoutez la vigilance, une vigilance qui ne s'oublie et ne sommeille jamais. Oh ! non, ne dormez pas au milieu des lions ! Sans doute, ayez confiance en Dieu qui vous garde, mais que cette confiance ne vous empêche pas

de prendre toutes les précautions réclamées par la prudence chrétienne. Les lions vous épient, ils sont aux aguets ; s'ils vous voyaient assoupis et désarmés ils vous dévoreraient.

Avant de terminer, mes enfants, résumons pratiquement tout ce que nous avons dit.

Vous pouvez être, vis-à-vis de vos passions, en des situations très diverses.

Vous, mon ami, vous n'êtes pas encore dans la redoutable fosse, mais vous en approchez. Peut-être êtes-vous déjà sur le bord et entendez-vous les lions rugir. Préparez-vous à la formidable rencontre. Les lions ne craignent que le Christ ; unissez-vous donc si étroitement à lui, qu'il vive en vous et que vous ne soyez qu'un avec lui. Quand vous ferez le premier pas pour descendre dans la fosse, les bêtes s'élanceront, pensant n'avoir qu'un homme à combattre, mais reconnaissant le fils de Dieu, aussitôt elles reculeront, et s'en iront cacher leur dépit dans leurs immondes ténèbres.

Vous, jeune homme, qui êtes déjà depuis plus ou moins de temps, au milieu des monstres dont la jeunesse est la proie de prédilection, vous avez eu la sagesse de n'y venir que complètement armé de la vertu de Christ ; aussi, malgré leurs appétits, les bêtes n'ont pas osé vous toucher. Ne l'oubliez pas, ce qui vous a défendu jusqu'ici, peut seul vous garder jusqu'à la fin. Ne laissez donc, à aucun prix, s'amoindrir cette vertu divine. Alimentez-la fidèlement, en vous appro-

chant souvent du grand sacrement qui la contient tout entière, mais ne nous la donne que dans la mesure de nos désirs et de notre préparation.

Enfin qui sait? car il faut tout prévoir, vous, pauvre jeune homme, dans une heure de folie, peut-être vous êtes-vous livré volontairement aux bêtes. Ah! le mal que les passions ont déjà accompli en vous, les hontes qu'elles vous ont infligées, les blessures qu'elles vous ont faites, vous le savez mieux que personne; mais ce que vous ne savez pas assez, ce que le démon cherche à vous cacher : c'est que, si mutilé que vous soyez, rien n'est irrémédiablement perdu.

Si, avec un cœur humilié et repentant, vous criez vers Dieu, Dieu vous entendra. Il vous enverra son ange, et son ange brisera les dents des lions : « *Conte-ret dentes eorum.* (1) » Il vous arrachera à leur rage ou à leurs perfides caresses. Vous redeviendrez un Daniel, et en vous qu'il aura ressuscité de l'éternelle mort, Dieu sera encore plus splendidement glorifié que dans ceux qu'il n'a fait que protéger et défendre.

Courage, cher enfant, courage! quand vous le voudrez, vous pourrez chanter le cantique de la délivrance.

(1) Psalm., LVII, 7.

MOI, JE POURRAIS TRAHIR LE DIEU QUE J'AIME !
J'ADORERAI UN DIEU SANS FORCE ET SANS VERTU,
RESTE D'UN TRONC PAR LES VENTS ABATTUS,
QUI NE PEUT SE SAUVER LUI-MÊME !

Esther, II, 9.

*Notum sit tibi, rex, quia deos tuos
non colimus, et statuam auream quam
erexisti non adoramus.*

Sache-le, ô roi, nous ne rendons
aucun culte à tes dieux, et nous
n'adorons pas la statue d'or que tu
t'es érigée.

DAN., III, 18.

MES CHERS ENFANTS,

OUVRONS encore une fois la tragédie d'Esther. A Suse, dans le palais d'Assuérus, les jeunes Israélites dialoguent pieusement. Elles se demandent ce qu'elles feront, si le roi, imitateur en cela de Nabuchodonosor, les met en demeure d'apostasier ou de mourir.

La plus jeune exprime timidement ses appréhensions :

Parlons plus bas, mes sœurs. Ciel ! Si quelqu'infidèle,
Écoutant nos discours, nous allait déceler !

Une autre moins craintive répond par une question :

Peut-être Assuérus, frémissant de courroux,
Si nous ne courbons les genoux,
Devant une muette idole,
Commandera qu'on nous immole
Chère sœur, que choisirez-vous ?

La vierge se hâte d'affirmer sa foi et son amour :

Moi, je pourrais trahir le Dieu que j'aime !
J'adorerais un dieu sans force et sans vertu,
Reste d'un tronc par les vents abattu,
Qui ne peut se sauver lui-même !

Et toutes ensemble, par les lèvres d'une troisième captive, d'un même cœur et d'une même âme :

Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie.
Dans les craintes, dans les ennuis,
En ses bontés mon âme se confie.
Veut-il par mon trépas que je le glorifie ?
Que ma bouche et mon cœur, et tout ce que je suis,
Rendent honneur au Dieu qui m'a donné la vie. »

Qu'est-ce qui les soutient, et ranime leur courage ?
Un grand souvenir ; le souvenir toujours vivant des
trois jeunes hébreux, jetés aux flammes de la fournaise

ardente, pour avoir refusé d'adorer la statue de Nabuchodonosor.

Dans cette solennelle circonstance, en effet, les vaillants fils d'Israël avaient donné un spectacle si grandiose et si beau, que je ne sais si, dans toute l'histoire sacrée et profane, il en est un qui lui puisse être comparé.

Cette scène, mes enfants, est pour la jeunesse chrétienne comme elle le fut pour la jeunesse d'Israël, une leçon magnifique d'indépendance, de fierté et de courage. Voilà pourquoi je vais vous la raconter, en reproduisant le beau récit de Daniel dont s'est inspiré Racine.

Au temps où nous vivons, temps de servilité et de lâches compromis, où les convictions ne s'accusent plus, où les plus nobles drapeaux s'abaissent, où les consciences sont aux enchères, où l'apostasie elle-même n'a plus la pudeur de se cacher, il importe grandement aux jeunes gens surtout de méditer cette page superbe du Prophète.

I

Au milieu d'une vaste plaine, dont le regard peut à peine apercevoir les horizons, Nabuchodonosor s'est élevé à lui-même une statue d'or, qui a soixante coudées de haut et six de large.

Pour la dédicace de cette nouvelle idole, il a

convoqué, non seulement tous les princes de son empire, et tous les généraux de ses armées, et tous les gouverneurs de ses provinces, mais encore toutes les tribus et tous les peuples soumis à son sceptre.

Ils lui obéissent, ils accourent, et le jour venu, ils entourent de leurs flots pressés la statue posée sur son gigantesque piédestal.

Alors, les hérauts annoncent la volonté du roi :
Ecoutez tous ; voici ce qui vous est ordonné :

Dès que vous entendrez le son de la trompette, et de la harpe, et du psaltérion, et des autres instruments de musique, vous vous prosternerez, et vous adorerez la statue du roi Nabuchodonosor. Quiconque s'y refusera, sera jeté dans la fournaise.

Commandement insensé ! Le sacrilège l'y dispute à l'orgueil.

Est-ce que la multitude comme^e infinie à laquelle il est imposé, va l'exécuter ? Oh ! non, n'est-ce pas ? Ou bien, elle va éclater de rire, et siffler le fou couronné qui la traite si honteusement ; ou bien saisie de colère, elle va se ruer sur l'idole, la mettre en pièces, et sur ses débris, immoler l'insolent qui usurpe la place de Dieu. Regardons et écoutons.

L'heure a sonné ; les fanfares éclatent.... Pas une hésitation, c'est fait. Qu'est-ce qui est fait ? Quoi ? Le colosse réduit en poudre. Oh ! non..... Ne les voyez-vous pas ?

Les voilà tous à genoux, la face contre terre, adorant la vile et fragile image d'une créature. Quoi

donc ? Croient-ils à la nouvelle divinité, et pensent-ils accomplir un devoir en lui offrant leurs hommages ?

Nullement. Les uns sont éblouis par la splendeur de cette fête incomparable, et les autres, comme enivrés par le concert qui remplit la plaine immense de ses puissantes harmonies. Ceux-ci subissent l'entraînement de l'exemple, et ceux-là la fascination de la majesté royale. Et tous, ils ont peur : peur de perdre leurs places, peur d'être signalés comme des ennemis du roi, peur surtout de la fournaise dont on les a menacés. Donc, ils sont tous à genoux, la face dans la poussière, humiliés et comme anéantis.

Pas un ne bouge ; on ne voit pas un seul mouvement ; on n'entend pas un cri, pas un souffle. A l'envi, ils se sont jetés dans l'abjection. Vérité, justice, religion, liberté se sont vainement dressées devant eux, les adjurant de ne pas abdiquer leur dignité humaine. Pas une réponse courageuse, pas un refus, pas une révolte de leur raison, pas une protestation de leur conscience, pas un frémissement d'indignation et de dégoût. Je le répète, ils ont tous trahi leur âme, ils sont tous à bas, prosternés sur le sable brûlant du désert. Un lugubre silence plane sur ces cadavres vivants, amoncelés par la lâcheté.

Parmi eux, pourtant, il y a des représentants de toutes les grandeurs et de toutes les puissances de l'humanité. Hier encore, ces hommes marchaient orgueilleux et ambitieux. Aujourd'hui, tout ce qui

s'insurgeait naguère contre le despotisme est vaincu et muet. L'éloquence ne parle plus, la poésie ne chante plus, le glaive est au fourreau et ne jette plus d'éclairs. La jeunesse oublie ses plus ardentes revendications, ses passions les plus généreuses. La vieillesse souille et déshonore ses cheveux blancs ; elle n'est plus la sage conseillère qui mettait un frein aux plus impérieux appétits des princes.

En un mot : des millions d'hommes accourus de tous les vents du ciel, il n'en reste debout qu'un seul, celui qui a préparé et ordonné cette dégradation universelle, Nabuchodonosor, plein de mépris pour les lâches qui l'adorent.

Mais que dis-je ? Je me trompe ; il n'est pas le seul. J'aperçois trois jeunes hommes qui n'ont ni fléchi le genou, ni courbé la tête. Ce sont trois fils d'Israël : Sidrach, Misach, et Abdenago. Les voilà, la tête haute, et l'âme plus haute encore. Non, non, ils n'obéiront pas à l'ordre royal.

Que de motifs cependant ils auraient de se soumettre !

Nabuchodonosor les a comblés de ses bienfaits ; ils vont être accusés d'ingratitude. Et puis, ils sont jeunes ; ce n'est pas à la jeunesse de donner des leçons ; enfin ils sont étrangers et, par suite, obligés de respecter les croyances et les mœurs de ceux dont ils sont devenus les concitoyens.

N'est-ce pas d'ailleurs une folle audace que de protester contre une pareille multitude ? Trois grains de

sable contre les plages immenses qui bordent l'océan; trois gouttes d'eau contre les flots qui roulent dans ses abîmes !

Qu'ajouterai-je ? La fournaise est là ardente, sept fois plus ardente qu'à l'ordinaire. Oui, mais ils savent qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et qu'il ne faut adorer que lui ; que leur conscience ne relève de personne, pas même de l'autorité souveraine ; qu'ils s'aviliraient en apostasiant ; que la fournaise qui les attend s'éteindra tôt ou tard ; tandis que le feu de l'enfer sera éternellement attisé par la colère divine. Voilà pourquoi ils résistent aux caprices du despote. Mais, mes chers enfants, écoutez-les eux-mêmes affirmant leur résolution.

De vils flatteurs les ont aperçus et dénoncés à Nabuchodonosor.

Roi, ont-ils dit, n'as-tu pas ordonné que tous, sans exception, adoreraient la statue d'or que tu as érigée à ta gloire ? Eh bien, voici trois Juifs qui se sont moqués de ton commandement. Pendant que nous étions tous prosternés, ils sont restés debout.

Enflammé de colère, Nabuchodonosor se fait amener les trois accusés.

— Est-il vrai, leur demande-t-il, que vous n'honorez pas les dieux, et que vous refusez de vous agenouiller devant mon image ?

— C'est vrai, Seigneur.

— Jeunes insensés, regardez la fournaise.

— Nous regardons le Dieu de nos pères. S'il le

veut, ce sera un jeu pour lui de nous arracher à la fureur des flammes. Mais sache-le bien, quand même il ne le voudrait pas, nous n'en persisterons pas moins dans la résolution de n'adorer ni tes dieux, ni ta statue qui n'est qu'une vaine idole.

Qu'en dites-vous, mes enfants ? Est-ce assez beau ? Trois jeunes hommes que ne peuvent vaincre ni les plus splendides promesses, ni les plus effroyables menaces ; souriant à leurs bourreaux, saluant le feu qui va les dévorer, jetant joyeusement à la mort sa proie de prédilection, la jeunesse, et apprenant ainsi à leurs tristes contemporains qu'aucune puissance créée n'est de force à lutter contre l'intrépidité des saints.

Nabuchodonosor exaspéré n'hésite plus. Il fait un signe, et les trois héros sont livrés aux flammes de la fournaise.

Quoi donc ! Dieu n'apparaîtra-t-il pas ? Laissera-t-il les témoins et les vengeurs de sa gloire expirer sans consolation ?...

..... Attendez : la fournaise vient de se rouvrir.

Regardez.... Oui, en vérité, les voilà plus vivants et plus jeunes que jamais. Le feu a consumé les liens dont on les avait garrottés, mais eux, il les a respectés. Un ange est descendu dans la fournaise, et y a fait souffler comme une brise matinale. Azarias et ses trois compagnons marchent joyeux au milieu des flammes, louant et bénissant Dieu.

Nabuchodonosor ne peut en croire ses yeux ; il est dans la stupeur.

N'avez-vous donc pas jeté au feu ces trois jeunes insolents ? demande-t-il aux grands de sa cour.

— O roi, nous avons exécuté tes ordres.

— Qu'est-ce donc alors que j'aperçois ? Je vois quatre hommes marchant librement à travers les flammes.

Ce sont les trois héros et l'ange qui les garde.

Et le roi, s'approchant de la fournaise :

— Serviteurs de Dieu, sortez et venez. Béni soit le Dieu qui vous a délivrés ! Je l'ordonne, quiconque blasphèmera le Dieu d'Israël sera impitoyablement châtié. Il périra, et sa maison sera détruite ; car il n'est pas d'autre Dieu qui puisse ainsi sauver ceux qui l'adorent.

II

MES chers enfants, vous n'êtes pas exposés à une épreuve comparable à celle dont durent triompher les jeunes hébreux que célèbre le récit de Daniel.

Je le sais, les idoles ne manquent pas aujourd'hui, et il ne manque pas non plus de renégats pour les adorer.

Mais enfin, mes amis, par la grâce de Dieu, il y a encore de nombreux chrétiens. Les adorateurs de Baal sont l'immense majorité, soit ; mais ceux qui ne

s'aplatissent pas devant les idoles, font encore assez grande figure, au milieu de cette société affamée de servitude.

Et puis, il n'y a pas encore, que je sache, de fournaise allumée pour consumer les hommes libres.

Et cependant, mes chers enfants, vous que Jésus-Christ a si manifestement appelés à la glorieuse liberté des enfants de Dieu, vous que le Saint-Esprit a oints de l'onction des forts, vous qui vous êtes assis à la table d'où les martyrs se levaient intrépides comme des lions, exhalant le feu divin de l'amour, ne vous êtes-vous pas laissés atteindre par la honteuse contagion de la peur ? N'avez-vous pas donné de tristes preuves de pusillanimité et de faiblesse ? Si jeunes que vous soyez, en effet, plus d'une fois déjà, vous avez été tentés de respect humain.

Des voix perfides vous disaient : Vois donc, le monde presque entier s'éloigne de la Croix pour aller aux divinités nouvelles. Pourquoi ne ferions-nous pas comme la multitude ?

Si encore il n'y avait à saluer les idoles du jour que des ignorants imbéciles ! Mais ce sont les sommités sociales qui mènent la foule. Philosophes, poètes, orateurs, hommes politiques, hommes de science, favoris de la fortune, les chefs et les maîtres, en un mot, donnent l'exemple de l'irréligion. Ne restons pas à l'écart ; ne nous singularisons pas ; soyons de notre pays, soyons de notre temps.

Mais non, mes enfants, vous n'avez pas encore en-

tend à cet odieux langage. Si vous avez rougi de votre foi, si vous avez refusé à Jésus-Christ les hommages qui lui sont dûs, si vous avez retranché quelques-unes des pratiques religieuses auxquelles vous aviez été toujours fidèles, si parfois même, vous avez fait *chorus* avec des blasphémateurs, ce n'est pas le spectacle du monde contemporain qui vous a fascinés et entraînés. Pour vous infliger de lamentables défaites, il n'en a pas fallu autant. Quelques épigrammes, quelques sarcasmes, quelques moqueries ont suffi. De jeunes libertins vous ont raillés et sifflés ; voilà toute la tentation. Avouez qu'elle est puérile et méprisable. Cependant elle vous a vaincus.

Ah ! que vous ne ressembliez guère à ceux que nous admirions tout à l'heure !

Eux, ils ne se sont pas laissés subjugués par la plus haute majesté du monde ; vous, c'est sous le regard d'un cynique vaurien que vous avez courbé la tête, plus que la tête, votre âme immortelle.

Eux, ils ont résisté à l'exemple d'une multitude comme infinie ; vous, vous avez suivi en tremblant quelques misérables à qui vous ne deviez que le dédain.

Eux, ils n'ont pas fléchi sous un tonnerre d'insultes et de menaces ; vous, un regard vous a déconcertés, un éclat de rire vous a mis en déroute.

Eux, ils ont regardé la mort en face ; vous, vous n'avez pas osé fixer un enfant de votre âge.

Je vous en conjure, mes amis, prenez garde au

respect humain. S'il venait à vous dominer, c'en serait fait de votre dignité et de votre bonheur. Il vous marquerait de cette triple infamie que ne supporte pas un homme qui se respecte : le mensonge, l'apostasie et la servilité !

Le mensonge... Il ferait de vous des fourbes, des hypocrites ; mais des hypocrites à l'envers, affichant non la religion et la vertu, mais le vice et l'incrédulité, blasphémant ce qu'adore leur foi, pratiquant ce que repousse leur conscience.

L'apostasie... Non pas peut-être l'apostasie du cœur, mais celle de la parole et de la vie. Il vous ferait parler et vivre en athées ou en païens. Devant les hommes, vous renieriez celui qui vous fait frissonner d'épouvante, quand vous êtes seuls, en tête à tête avec votre conscience.

La servilité, enfin... Le pire des esclavages. Vous seriez aux ordres des libertins, et Dieu sait jusqu'où ils vous mèneraient.

A coups de fouet, c'est-à-dire à coups d'ironies, ils vous chasseraient d'abord de la Table sainte, puis du tribunal de la pénitence, et enfin de l'église elle-même. Cela fait, ils vous pousseraient à toutes les dégradations. Marche, vous diraient-ils, marche encore, marche toujours. Si Dieu ne les empêchait, ils achèveraient sans pitié l'œuvre infernale de votre damnation.

N'allez pas croire que votre servile obéissance vous gagnerait leur estime. Je vous le faisais remarquer

dans notre dernier entretien, plus ils vous verraient soumis, et plus ils vous mépriseraient.

Que si, au contraire, vous leur résistiez ; si, sous l'avalanche de leurs risées, vous gardiez votre indépendance, en dépit de leur colère, ils applaudiraient intérieurement à votre courage.

La multitude à laquelle les trois jeunes hébreux donnèrent une si magnifique leçon, leur répondit en les honnissant et en les maudissant.

Quand, se relevant de sa prostration, elle les aperçut debout et donnant tranquillement la réplique au roi qui les interrogeait, elle les salua d'une tempête d'imprécations. Mais cette tempête n'était qu'un mensonge colossal. Au fond, la foule admirait et enviait leur bravoure. Elle le montra bien, quand, ayant été retirés de la fournaise, les jeunes martyrs furent présentés, ou plutôt imposés à ses respects par le même despote qui les avait condamnés au feu. N'ayant plus la crainte de déplaire au roi, son admiration fit explosion ; elle les acclama.

Ainsi en sera-t-il de vous, mes chers enfants, si malgré l'opinion des hommes vous faites généreusement votre devoir. Tôt ou tard, ils vous rendront justice. Tôt ou tard, l'estime que vous leur inspiriez, alors même qu'ils se moquaient de vous, éclatera et sera votre récompense terrestre. Je dis bien, terrestre, car vous en recevrez une autre auprès de laquelle elle ne mérite pas même d'être nommée.

Notre-Seigneur a dit : « Quiconque m'aura rendu

témoignage devant les hommes, je lui rendrai témoignage à mon tour devant mon Père. » (1)

Cela se fera, mes enfants, au jour solennel du jugement. Toutes les créatures étant rassemblées, anges et hommes, Jésus-Christ viendra les juger. Les lâches seront à gauche, les vaillants à droite : « Allez-vous-en, éloignez-vous de moi, dira le Seigneur aux esclaves du respect humain. » (2)

Vous m'avez méconnu sur la terre.

Vous m'y avez rencontré dans l'étable de Bethléem, et vous avez dit : Ce n'est qu'un chétif enfant, né dans une crèche, sur une poignée de paille. Passons.....

Vous m'avez retrouvé sur le chemin de l'Égypte, et vous avez dit : Ce n'est qu'un fugitif et un banni. Passons.....

Vous m'avez aperçu dans l'atelier de Joseph, mon père nourricier, et vous avez dit : Ce n'est qu'un apprenti charpentier. Passons.....

Vous m'avez entendu prêcher mon Évangile, et vous avez dit : Ce n'est qu'un beau parleur, un séditieux. Passons.....

Vous m'avez vu cloué au gibet de la Croix, et vous avez dit : Ce n'est qu'un vil criminel. Passons.....

Tout le long des siècles, j'ai été présent dans vos

(1) Matth., VII, 23.

(2) Matth., XXV, 41.

églises afin de vous y nourrir de ma chair et de mon sang, et vous avez dit : Ce n'est qu'une miette de pain et une goutte de vin. Passons.....

Votre méconnaissance n'était-elle qu'une feinte, imaginée pour cacher votre lâcheté ? Elle n'en était que plus coupable. Sciemment et volontairement vous avez nié et insulté ma gloire.

Ah ! ma gloire, elle vous déconcerte ; elle vous renverse ; elle vous écrase, à l'heure qu'il est : « *Opprimetur a gloria.* » (1)

Vous ne pensiez pas me retrouver au-delà du tombeau, et surtout me retrouver si grand, si beau, si puissant, si terrible.

Vous le reconnaissez enfin, je suis votre Seigneur et votre Dieu. Mais il n'est plus temps ; vous êtes irrémisiblement condamnés aux ténèbres, à la douleur, au désespoir.

Allons ! Finissons-en, éloignez-vous de moi. Qu'il y ait désormais entre vous et moi un infranchissable chaos. L'enfer béant vous attend ; d'un bond ensevelissez-vous dans ses abîmes. Allez, et rendez-y incessamment témoignage à mon implacable justice.....

Ils obéiront ; mornes et silencieux ils s'en iront à leur interminable supplice.

Cela fait, le souverain Juge se tournera vers ses élus : « Venez, leur dira-t-il, les bénis de mon Père,

(1) Prov., XXV, 27.

et prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » (1)

Mon Père, recevez-les; faites-leur d'inextinguibles splendeurs, des diadèmes immortels.

J'en rends témoignage, ils ont noblement fait leur devoir.

J'atteste qu'ils ont cru à ma parole. Ils ont chanté le *Credo*, à pleins cœurs et à pleines voix.

J'atteste qu'ils ont fidèlement accompli votre loi; ils n'en ont pas transgressé un seul commandement.

J'atteste qu'ils ont respecté votre nom et votre jour. Leurs lèvres ne se sont ouvertes que pour la louange et la vérité.

J'atteste qu'ils ont honoré tous ceux qui vous représentaient sur la terre.

J'atteste qu'ils se sont gardés de toute souillure. Ils ont marché dans la vie, comme doivent le faire les fils de Dieu.

J'atteste qu'ils ont été les serviteurs soumis de l'Eglise, leur mère.

J'atteste qu'ils ont été miséricordieux et charitables.

J'atteste que bien loin de repousser mes invitations au banquet eucharistique, ils se sont empressés de s'agenouiller à ma table.

J'atteste qu'ils ont humblement imploré mes pardons quand ils ont cédé quelque peu à la fragilité humaine. Ils ont lavé leur âme dans mon sang.

(1) Matth., XXV, 34.

J'atteste qu'ils ont servi généreusement, à mes côtés et sous mon étendard, toutes les belles causes que je défendais sur les champs de bataille de la vie.

O mon Père, fidèle à ma parole, je leur rends ce témoignage devant vous, devant vos anges, devant vos saints.

Et maintenant, esprits bienheureux, ouvrez toutes grandes les portes de mon paradis. Je vais y entrer après mon martyre de trente-trois ans, escorté des rois de l'éternité : « *Attollite portas, principes, vestras, et introibit rex gloriæ.* » (1)

Faisons en sorte, mes chers enfants, de conquérir une place parmi ces rois splendides, sacrés avec le sang de l'Agneau : « *Splendidi reges sunt, qui in sanguine Agni sacrati sunt.* »

C'est alors que nous chanterons, avec les virginales captives du palais d'Assuérus, ce cantique inspiré par la reconnaissance :

O douce paix !
O lumière éternelle !
Beauté toujours nouvelle !
Heureux le cœur épris de tes attrait !
O douce paix !
O lumière éternelle !
Heureux le cœur qui ne te perd jamais ! (2).

(1) Psal., XXIII, 7.

(2) Esth., II, 9.

IL S'APaise, IL PARDONNE ;
DU CŒUR INGRAT QUI L'ABANDONNE
IL ATTEND LE RETOUR ;
IL EXCUSE NOTRE FAIBLESSE ;
A NOUS CHERCHER MÊME IL S'EMPRESSE :
POUR L'ENFANT QU'ELLE A MIS AU JOUR
UNE MÈRE A MOINS DE TENDRESSE.
AH ! QUI PEUT AVEC LUI PARTAGER NOTRE AMOUR ?

Esth. III, 9.

*Dico vobis quod ita gaudium erit
in cælo super uno peccatore, pœ-
nitentiam agente, quam super
nonaginta novem justis qui non
indigent pœnitentia.*

Je vous le dis, il y aura plus de
joie dans le ciel, pour la con-
version d'un seul pécheur, que
pour la persévérance de quatre-
vingt-dix-neuf justes qui n'ont
pas besoin de pénitence.

Luc. xv, 7.

MES CHERS ENFANTS,

SI éloquent et si suavement inspiré qu'il soit,
Racine va pâlir et s'éclipser devant le commen-
tateur que je me permets de lui donner aujourd'hui ;

commentateur qui l'a précédé de dix-neuf siècles, et que nous avons appelé avec les Pères, le Charmeur et l'Enchanteur des âmes.

D'un mot, Notre-Seigneur va dépasser de l'infini le merveilleux cantique chanté par le poète à la divine miséricorde.

Au début de la sainte quarantaine, mes enfants, j'ai fait surgir devant vous la justice vengeresse ; il faut maintenant, à cette heure sacrée de la Passion, réveiller dans vos cœurs la confiance en la maternelle et éternelle pitié de Dieu.

C'est là ce que je vais tenter de faire, en présentant à vos méditations, l'étrange, la mystérieuse, la renversante parole qui m'a servi de texte.

Au ciel, il se célèbre souvent, ou plutôt incessamment, des fêtes toujours plus magnifiques et plus douces. On n'en peut pas douter quand on a lu l'Apocalypse.

Or, il est une de ces fêtes que l'Évangile nous signale avec amour. Le paradis tout entier y prend part ; et c'est le Seigneur Jésus lui-même, qui provoque cette débordante jubilation. Il se lève radieux et souriant du sourire de ses grandes joies : Réjouissez-vous avec moi, dit-il aux bienheureux ; martyrs, balancez vos palmes victorieuses ; anges et archanges, prenez vos harpes d'or, et chantez vos plus mélodieux cantiques. Il vient de s'accomplir un événement qui fait tressaillir tout mon cœur. Applaudissez et rendez grâces.

— De quoi s'agit-il, Seigneur? Apprenez-nous-le.

— Est-ce une nouvelle création que vous avez fait jaillir des profondeurs du néant, des soleils que vous avez allumés au firmament; des légions d'étoiles que vous avez appelées, et qui vous ont répondu : « Nous voici. — *Adsumus?* »

— Non.

— Avez-vous creusé une mer plus profonde et plus vaste que l'Océan au milieu duquel semble flotter la terre?

— Non.

— Avez-vous renouvelé les prodiges qui s'opérèrent dans le désert, quand votre peuple sortit de la captivité? Le Jourdain a-t-il fui; les montagnes ont-elles bondi; les rochers ont-ils versé des torrents d'eau vive; la manne est-elle encore tombée du ciel?

— Non.

— Avez-vous opéré quelque miracle semblable à ceux que vous semiez sur vos pas, lorsque vous cheminez sur la terre? Est-ce une tempête apaisée d'un seul mot; est-ce une multitude affamée nourrie avec quelques pains d'orge; est-ce un aveugle recouvrant la vue, un paralytique marchant, un mort déchirant son linceul et sortant de son sépulcre?

— Non.

— Qu'est-ce donc, Seigneur? Une victoire de votre Eglise; un saint qui vient de rendre le dernier soupir, et qui fait son entrée dans l'éternité?

— Non.

— Encore une fois, mon Dieu, quel est cet événement pour lequel vous déployez tant de magnificence ? Il doit être grandiose, superbe ; car vous n'épargnez rien pour le célébrer. Comme dans les plus augustes solennités du ciel, les éclairs de votre face illuminent l'immensité ; le tonnerre et les grandes eaux font entendre leurs voix triomphales. Elles accompagnent l'*Alleluia*, que chantent en chœur les anges et les saints. Seigneur, répondez, pourquoi cette fête ?

— Je vais vous le dire. Apercevez-vous là-bas, sur la terre, cet homme à genoux, qui joint les mains et demande grâce ? Cet homme est un horrible pécheur ; il a passé sa vie à m'outrager. Il a bu l'iniquité comme l'eau. Pas de crime dont il ne soit souillé. Avec la sienne, il a perdu d'innombrables âmes. Et cela a duré cinquante ans. Oui, un demi-siècle durant, il m'a laissé cloué au gibet de ses iniquités. Je l'ai appelé ; il ne m'a pas répondu. Je lui ai tendu mes mains déchirées, il ne les a pas regardées.

Mais enfin, enfin, après des résistances désespérées, il vient de jeter les armes, de s'avouer vaincu, et de me crier merci.

C'est le retour de ce pécheur que je vous invite à solenniser avec moi.

— Seigneur, sans doute que ce pécheur est un homme de haute valeur, et de qui vous attendez de grandes choses : une âme vaillante, un vaste génie, une volonté de fer, un cœur ardent, un homme de

choix qui deviendra un Paul, ou un François Xavier, ou un Augustin. Il vous dédommagera de ses longues ingraturités, en travaillant sans relâche à votre gloire et au salut des âmes ?

— Non, ce n'est qu'un pécheur vulgaire, qui ne fera que strictement son devoir. De lui, je n'attends que lui-même. Il ne sera ni de ces moissonneurs laborieux qui apportent au grenier des gerbes opulentes, ni de ces soldats intrépides qui reviennent au camp, chargés des dépouilles de l'ennemi.

— Mais au moins, Seigneur, vous savez qu'il remplira de vertus les années que vous lui accorderez ?

— Je sais que s'il restait encore quelques années sur la terre, sa vie ne serait qu'une vie commune et banale, peut-être même déshonorée par de lamentables défaillances. Mais non, son existence ne se prolongera pas ; il va mourir, sa conversion est le premier et le dernier acte de sa pénitence.

— C'est évident, mon Dieu, si cet acte unique vous ouvre si largement le cœur, c'est qu'il est parfait, inspiré par un amour tel, qu'il suffirait, même sans la confession, à justifier celui qui le produit ?

— Non, le repentir de ce grand coupable n'a ni cette intensité, ni cette perfection. Il n'est qu'une simple attrition, dans laquelle sans doute il y a un commencement d'amour, mais où domine la crainte. Le pécheur me donne strictement ce que j'exige, rien de plus.....

— O Jésus, quel étrange commerce ! Ce pécheur

est un pénitent, il est vrai, mais un pénitent si parcimonieux et si mesquin ! Dans ses yeux, pas une larme ; sur ses lèvres, pas un cri ; dans sa poitrine, pas une pulsation plus précipitée et plus ardente de son cœur..... Pour cet acte de contrition si rapide et si vulgaire, le pardon, la grâce sanctifiante, le baiser de paix, la résurrection, la vie divine, le paradis !

— Oui, c'est bien peu, pour répondre à ma dilection infinie ; mais c'est assez pour me toucher, et faire déborder ma miséricorde.

O mes anges, livrons-nous à la joie. J'avais perdu une de mes brebis, je l'ai retrouvée. Il est vrai que je l'ai cherchée longtemps, et que longtemps aussi elle s'est dérobée aux impatiences de mon amour. Il est vrai qu'elle était honteusement souillée, et cruellement blessée, lorsque je la rencontrai au fond du ravin. Il est vrai encore qu'elle n'a répondu à ma tendresse que par des regrets où l'égoïsme avait plus de part que la charité. Mais enfin, la voici ; je l'ai rapportée au bercail. Elle a imploré son pardon ; je le lui ai accordé. A cause de cela, je veux qu'il se célèbre une grande fête au ciel, une fête plus triomphante et plus exultante que celle qui saluerait la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes.

Qu'en dites-vous, mes enfants, qu'en dites-vous ? Il y a là, n'est-ce pas, un insondable mystère. Quand on lit, dans l'Évangile, la page que je viens de vous citer, il semble, en vérité, que la miséricorde a vaincu

tous les autres attributs de Dieu, qu'elle les a dépouillés de leurs droits, qu'elle les a enchaînés et réduits au silence.

Qu'est devenue la sainteté sans tache ? Voilà que, désarmé par un très imparfait repentir, Dieu ouvre ses bras et son cœur à un misérable chargé de crimes et comme pétri d'infamies.

Qu'est devenue la souveraine majesté ? Voilà que Celui devant qui les anges se couvrent de leurs ailes, se hâte d'aller à la rencontre d'un ver de terre révolté. Il n'attend pas qu'il rampe jusqu'à lui, il le prévient, et s'abaisse jusqu'à le ramasser dans la fange.

Qu'est devenue la toute-puissance ? Voilà qu'elle se laisse subjugué par une prière. Une larme suffit à éteindre sa foudre.

Qu'est devenue l'implacable justice ? Voilà qu'un regret fugitif supprime et anéantit toute une vie d'iniquités.

Le paradis est livré pour un mot de pénitence, pour un simple désaveu du passé.

Que sont devenues les divines colères ? Au dire des prophètes, elles devaient gronder, mugir, tonner, et voilà qu'elles ne sont plus qu'un murmure d'amour, une brise de tendresse et de pitié.

C'est encore la miséricorde qui a fait cela. Elle s'est levée, et elle a dit : Tais-toi, ô tempête des célestes vengeances. Et il s'est fait une grande tranquillité.

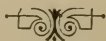
En vérité, le Psalmiste a mille fois raison, la miséricorde est l'attribut victorieux de Dieu.

De là, mes enfants, une bienheureuse conclusion : ayez une absolue confiance en la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Si grands pécheurs que vous puissiez devenir, ne doutez jamais d'elle. Rappelez-vous toujours que, bien loin d'importuner notre maître adoré, en implorant ses pardons, vous lui ferez une fête incomparable. Ah ! je vous en conjure, ne la lui refusez pas ; faites-la lui aussi belle et aussi suave que possible.

N'eussiez-vous à lui payer que les joies charmantes dont il a rempli votre jeunesse, ce serait certes assez, pour vous imposer le devoir de présenter à ses lèvres altérées de votre amour, la coupe rafraîchissante de votre repentir...

Et vous avez tant d'autres motifs de le consoler ! Il a si longtemps pleuré sur vous ; vous avez si cruellement blessé son cœur ! Pour tant de jours désolés et sombres que vous lui avez faits, donnez-lui le jour d'allégresse qu'il attend et qu'il appelle.

Levez les yeux vers le ciel ; il est là, prêt à donner aux anges et aux saints le signal des inénarrables réjouissances qui célèbrent le retour du pécheur. Ne le condamnez pas à une nouvelle et amère déception. Criez-lui, avec toutes les puissances de votre âme : Me voici, Seigneur, me voici ; dites à vos anges d'entonner le cantique d'action de grâces.



D'UN SOUFFLE L'AQUILON ÉCARTE LES NUAGES,
IL CHASSE AU LOIN LA FOUDRE ET LES ORAGES :
UN ROI SAGE, ENNEMI DU LANGAGE MENTEUR,
ÉCARTE D'UN REGARD LE PERFIDE IMPOSTEUR.

Esther, III, 3.

J'ADMIRAIS SI MATHAN, DÉPOUILLANT L'ARTIFICE,
AVAIT PU DE SON CŒUR SURMONTER L'INJUSTICE,
ET SI DE TANT DE MAUX, LE FUNESTE INVENTEUR,
DE QUELQUE OMBRE DE BIEN POUVAIT ÊTRE L'AUTEUR.

Athalie, III, 4.

Non sumus noctis, neque tenebrarum.

Nous ne sommes pas les fils de la
nuit et des ténèbres.

I THES., V, 5.

MES CHERS ENFANTS,

DEUX figures sinistres traversent les tragédies
religieuses de Racine :

Aman et Mathan. Aman, qui prépare le massacre
du peuple de Dieu ; Mathan, le prêtre apostat qui s'est
fait l'âme damnée de la superbe et cruelle Athalie

résolue d'éteindre, dans le sang de Joas, la race sacrée de David.

Ces deux scélérats ont cela de commun que c'est, armés surtout du mensonge, qu'ils font la guerre à Dieu et aux enfants de Dieu. Ils sont hypocrites et fourbes.

Voulez-vous vous en convaincre ? Ecoutez d'abord Aman lui-même, se glorifiant de ses crimes :

Je prévins donc contre eux l'esprit d'Assuérus ;
J'inventai des couleurs ; j'armai la calomnie ;
J'intéressai sa gloire : il trembla pour sa vie ;
Je les peignis puissants, riches, séditieux. (1)

Entendez maintenant Josabeth, accusant et maudissant le renégat :

Méchant, c'est bien à vous d'oser ainsi nommer
Un Dieu que votre bouche enseigne à blasphémer ?
Sa vérité par vous peut-elle être attestée,
Vous, malheureux, assis dans la chaire empestée
Où le mensonge règne et répand son poison ;
Vous, nourri dans la fourbe et dans la trahison ? (2)

I

LE mensonge est l'arme préférée des ennemis du christianisme. Voilà, mes enfants, ce dont je voudrais vous convaincre aujourd'hui. De temps à autre, lorsque le dépit les prend de voir leurs projets

(1) Esth., II, 3.

(2) Ath., III, 4.

avorter ou languir, ils saisissent le glaive ou la hache, et s'en servent sans pitié. Mais, même alors, si puissants qu'ils soient, et quelque dédain qu'ils affichent pour l'opinion de ceux qu'ils oppriment, ils usent encore de duplicité. Avant de tuer les chrétiens, ou en les égorgeant, ils s'efforcent de les déshonorer. Néron, Domitien, Julien l'Apostat, à l'heure même où la terre tremblait et se taisait devant eux, ne croyaient pas superflu de faire passer pour des ennemis publics leurs nobles et innocentes victimes.

Notre-Seigneur nous a donné la raison capitale de leur prédilection pour le mensonge :

« Vous avez le démon pour père, disait-il aux Pharisiens, et vous voulez accomplir ses désirs. Il vous presse incessamment de mentir ; car il n'est pas resté dans la vérité. La vérité n'est pas en lui. Il tire le mensonge de son propre fond. Il est menteur et le père du mensonge. » (1)

Un grand évêque a merveilleusement commenté cette parole du Maître :

« Satan exècre toute lumière. Il n'a jamais plus de chances que dans la nuit. Il est le roi de la nuit. Elle est dans ses enfers ; il la voudrait sur la terre. Inspirateur et pourvoyeur de tous les ennemis de Dieu, il a un grand atelier d'idoles. Les hérétiques et les incrédules travaillent sous ses ordres. » (2)

(1) Joan., VIII, 44.

(2) Mgr Berteaud.

Tous les siècles ont vu les menteurs à l'œuvre. Le long combat de l'erreur contre la vérité, du mal contre le bien, s'ouvrit par cette parole diabolique : « Mangez de ce fruit ; vous serez comme des dieux. N'ayez pas peur, vous ne mourrez pas. » (1)

Depuis cette séduction primordiale, quiconque s'est attaqué à l'œuvre divine, a été fourbe comme Satan. C'est par les fils de sa haine que l'immortel damné a trompé l'univers : « *Satanas qui seducit orbem terrarum.* » (2)

Menteur Caïn, le meurtrier d'Abel.

Menteur Achab, le persécuteur du prophète Elie.

Menteur Aman, le jaloux superbe.

Menteur Antiochus, le profanateur du temple.

Menteur Hérode, le bourreau des innocents.

Menteurs et hypocrites, les scribes et les pharisiens.

Plus hypocrite et plus menteur encore, le traître Judas.

Tous ces scélérats, et leurs innombrables successeurs sont marqués du même caractère, du signe de la Bête, qui est le mensonge : « *Habebant characteristicem Bestiæ.* » (3)

Oui, tous : Simon le magicien, Celse, Porphyre, Arius, Nestorius, Eutichès, Mahomet, Luther, Calvin, Henri VIII, Jansénius, tous fourbes, et d'autant

(1) Gen., III, 5.

(2) Apoc., XII, 9.

(3) Apoc., XVI, 2.

plus fourbes que, pour faire leur chemin, leurs erreurs avaient plus besoin d'être enveloppées d'ombres épaisses.

Dans l'énumération que je viens de faire, je me suis arrêté au seuil du dix-huitième siècle. Ce n'est certes pas par respect. Les faquins et les drôles qui menaient alors la société, rivalisaient de cynisme dans le mensonge. Vous connaissez le mot d'ordre que leur jetait Voltaire : Mentez, mes amis, mentez comme des diables ; il en restera toujours quelque chose.

Ceux qui vinrent après eux mirent de côté leur fade élégance, ils ne dédaignèrent pas de continuer leur hypocrisie. A les entendre, les bourreaux n'étaient que les vengeurs de l'humanité ; le couteau de la guillotine était l'arme sacrée de l'incorruptible justice.

Ils sont ignobles, ces menteurs voluptueux ou sanglants ; et cependant, je crois que nos contemporains les dépassent.

II

DE NOS jours, mes très chers enfants, l'enfer tente, contre le christianisme, un effort qu'on prendrait pour l'effort suprême, tant il est implacable et violent. Aussi multiplie-t-il les erreurs ; il les mul-

tiplie à ce point qu'en tenant compte d'une parole de saint Augustin, on peut se demander si nous ne touchons pas à la consommation des siècles : « *Quantum accedit finis mundi, crescunt errores.* »

Satan reprend auprès de l'humanité la tentation du commencement.

Sans doute, il s'en faut que l'humanité tout entière soit à genoux au pied de la croix, qui est l'arbre de vie. Il y a, hélas ! des multitudes qui ne l'ont jamais approchée, ou qui l'ont fuie, après s'être reposées à son ombre, et avoir mangé son fruit adorable. Mais enfin, malgré ces immenses défections, il reste toujours, sur la sainte montagne, une foule croyante et fidèle. Rien, jusqu'ici, n'a pu venir à bout de la noble obstination de cette portion considérable de la postérité d'Adam : ni les persécutions païennes, ni les hérésies orientales, ni le déluge des invasions barbares, ni le cimenterre de l'Islamisme, ni les tempêtes de la Réforme, ni le rire formidable du dix-huitième siècle, ni les fureurs de la révolution. Satan en sèche de rage. Dix-neuf siècles d'inutiles assauts exaspèrent son orgueil ; d'autant que si, comme nous l'avons dit, il a détaché de la croix des multitudes séduites par ses promesses, ou terrifiées par ses menaces, ces multitudes restent toujours plus ou moins incertaines et hésitantes. Elles ont gardé de l'Arbre rédempteur des souvenirs qui les tourmentent. Involontairement elles se retournent, pour le revoir, si souvent et avec de tels regrets, que l'ennemi de Dieu et des hommes

tremble toujours de les voir reprendre le chemin du Calvaire.

Aussi a-t-il résolu de livrer aux hésitants, aussi bien qu'aux fidèles, un assaut de mensonges comme ils n'en ont pas encore subi de semblable.

Il faut, s'est-il dit, les abreuver si largement à la coupe de l'erreur ; il faut tellement les saturer des fruits prestigieux de l'autre arbre, de l'arbre rival, de l'arbre de la fausse science, qu'ils en aient le vertige, et que, dans leur colère, ils déracinent la Croix, et la livrent au feu des passions populaires.

Voilà pourquoi, mes enfants, il y a aujourd'hui tant de séducteurs et de sophistes. Emissaires du Prince des ténèbres, ils circonviennent de toutes parts l'humanité baptisée : « *In circuitu impiii ambulat.* » (1) Les temps annoncés par Isaïe, saint Paul, saint Pierre, saint Jacques, saint Jude, sont manifestement arrivés. C'est maintenant l'heure des ténèbres : « *Hora tenebrarum.* » (2) Les ténèbres sont à l'œuvre ; ils pullulent ceux que les prophètes et les apôtres ont si énergiquement stigmatisés : les fabricateurs de mensonge, les propagateurs de dogmes pervers, les misérables qui trafiquent des âmes par l'artifice de leurs discours, les fils de malédiction qui charment, en les flattant, les esprits inconstants et faibles, les empoisonneurs dont la parole court dans le monde, comme une gangrène envahissante.

(1) Psal. XI, 9.

(2) Luc. XXII, 53.

La besogne que leur a faite l'enfer, est immense. Ils se la sont partagée. A ceux-ci, la parole : « *Verbum mendacii.* » A ceux-là, la presse, le livre et le journal : « *Stylus mendax scribarum.* » (1)

Le mensonge impie a embrassé toutes les professions, et pris toutes les figures : il s'est fait orateur, poète, philosophe, mathématicien, géologue, astronome, historien, romancier, peintre, sculpteur, que sais-je ? Tout lui est bon pour son œuvre de perversion intellectuelle et morale. Pour chaque âge, pour chaque conviction, il a des apôtres spéciaux, préparés et formés tout exprès.

N'allez pas croire que ces apôtres de l'erreur se présentent à découvert. Ils sont trop laids pour se montrer tels qu'ils sont. Ils ont des masques : masque de patriotisme, masque de libéralisme, masque de progrès, masque de charité, et même parfois, masque de religion : « *Habentes quidem speciem pietatis.* » (2) « Ils font comme Satan leur père, ils se transfigurent en anges de lumière. » (3)

Ils ne reculent devant aucune imposture. La conjuration dont ils exécutent les horribles décrets, ne date pas d'hier ; voici son histoire en deux mots ; elle est éloquente.

(1) Jérem VIII, 8.

(2) 2 Tim. III, 5.

(3) 2 Cor. XI, 14.

III

LES gigantesques catastrophes, au milieu desquelles expira le siècle de Voltaire, n'avaient pas refroidi le zèle des impies ; mais elles avaient glacé d'effroi la société affolée. Cette pauvre société, encore toute mutilée et toute sanglante, était plus disposée à maudire qu'à écouter les menteurs qui l'avaient si tragiquement trompée. Mais, hélas ! elle ne tarda pas à oublier ses fautes et ses malheurs.

Les ennemis de la religion comptaient sur cet oubli ; ils l'attendaient pour se remettre à l'œuvre. Ils s'y remirent en s'attaquant au clergé. Ils n'égorèrent pas les prêtres, comme avaient fait leurs prédécesseurs ; mais ils les livrèrent à la risée publique. Puis s'imaginant avoir complètement désarmé le christianisme, en bafouant ses défenseurs et ses ministres, ils coururent sus à l'Eglise elle-même. Son histoire, ses grands hommes, son culte, ses plus belles institutions, tout fut travesti, calomnié, conspué, et souillé par leurs lèvres impures et leurs plumes vénales.

L'Eglise résista ; ils en furent stupéfaits.

Qui donc la protégeait et la gardait ? La grande figure du Christ. Le Christ..... Ils n'avaient pas encore, sauf de rares exceptions, osé l'outrager ouvertement. Devant lui, leur parole avait toujours hésité

et tremblé. Ils comprirent leur faute ; ils comprirent que, par la majesté de son histoire, la gloire de son nom, le prestige de sa beauté, la magie de sa parole, et surtout l'ascendant victorieux de sa divinité, Jésus-Christ jetait sur la religion toute entière une splendeur telle que, tant qu'ils ne l'auraient pas éteinte, ou voilée, le christianisme résisterait à toutes les batailles. Jésus-Christ d'ailleurs gardait, même dans les âmes que les passions avaient détachées de lui, de si mystérieuses et si puissantes intelligences ! Tant d'hommes, au moins dans leur enfance et leur adolescence, avaient balbutié son nom, baisé sa croix, entendu sa voix, vu son sourire, reçu son pardon, mangé à sa table, reposé sur son cœur ! Il fallait lutter contre tous ces souvenirs.

Les fils de Satan se mirent, sans plus de retard, à tisser le voile de mensonges qui devait cacher au monde, ébloui de son éclat, cette incomparable figure du Verbe incarné.

Tout d'abord, après avoir vainement tenté de déchirer ses évangiles, et de le faire passer pour un mythe, ils nièrent sa divinité. Ils la nièrent en faisant d'hypocrites réserves en faveur de son humanité : « Il n'est pas Dieu, disait Renan ; mais il est, il restera le plus beau des enfants des hommes, si beau qu'on ne pourra jamais le regarder un peu fixement qu'à genoux. »

Concessions perfides qu'ils durent bientôt retirer. Laisser resplendir sa beauté, c'était lui assurer et lui garder plus que la vénération du genre humain : sa foi, ses adorations et son amour.

A travers cette beauté idéale, en effet, Dieu rayonnait, et le monde était toujours tenté de se prosterner. Leurs calculs étaient donc déjoués.

Aussi, comme ils regrettèrent leur erreur, et avec quel acharnement ils la réparèrent ! Ils firent comme les Juifs : Tant que, pendant la passion, le Seigneur garda intacte la sereine beauté de son visage, la multitude le respecta, ou du moins demeura indécise. Les soldats venus pour le saisir, au jardin des Oliviers, n'eurent qu'à lever les yeux sur lui, pour tomber comme morts d'admiration et d'épouvante. Ses ennemis constatèrent avec rage cette irrésistible puissance de sa beauté, à laquelle, jusque-là, ils n'avaient pas osé toucher.

Ils résolurent de la détruire. Ils souffletèrent donc le Seigneur, meurtrirent sa face adorable, et la couvrirent de leurs crachats ; de telle sorte qu'il ne ressemblait plus à un homme, mais à un lépreux. Ainsi défiguré et souillé, ils le présentèrent hardiment au peuple : « Voilà l'homme, dirent-ils ; voilà votre roi. » « Ote-le, ôte-le et crucifie-le, répondit la foule. »

Ainsi, je le répète, ont fait les scribes et les pharisiens de notre temps. Après avoir proclamé Jésus-Christ, le plus parfait des hommes, l'idéal de l'humanité, ils l'ont accusé de toutes les extravagances, de toutes les bassesses et de tous les crimes. Ils ont fait de lui un roi de théâtre, un illuminé, un fou, un menteur, un perturbateur, l'abjection du peuple, et l'opprobre des hommes.

Le monde stupéfait hésite encore, au moins dans son immense majorité ; mais ils pensent que son silence est le silence précurseur de la tempête ; ils espèrent que bientôt le mépris fera explosion, et que tous les échos de la terre répéteront le cri du Gabatha : « Ote-le et crucifie-le. »

Les ennemis de la religion s'arrêtent-ils là ? Est-ce assez pour eux d'avoir flétri la divine beauté du Christ ? Non, car la croyance en Dieu reste encore à l'humanité, et cette foi, demeurant vivante, rien n'est fait définitivement. Elle peut toujours relever l'édifice qu'ils s'imaginent avoir renversé pour jamais. Or, ce n'est pas petite et facile besogne que de l'arracher au genre humain. Comment faire, je ne dirai pas pour détruire, mais seulement pour entamer les démonstrations qui servent de base à notre foi ?

« Il y a six mille ans, dit un penseur contemporain, (Cochin) que les astres luisent, que les eaux tombent, et que les fleurs renaissent. Il y a six mille ans que la poésie a commencé par le premier cri d'admiration du premier homme, jetant son premier regard sur l'ordre et la beauté de la nature. Il y a six mille ans que la philosophie a commencé par cette irrésistible affirmation : Rien n'est sans cause. Et depuis six mille ans, il a passé sur la terre des millions d'esprits, qui tous ont répété ce cri et renouvelé cette affirmation. Un athée est forcé d'établir que tous ceux qui vivent avec lui se trompent ; et il est encore forcé d'établir que tous ceux qui ont vécu avant lui se sont trompés.

» Quel front et quel courage ! Je les vois se lever, ces morts et ces vivants ; ils se rassemblent : Législateurs, artistes, puissants, et pauvres gens ; ils élèvent la voix. Les pierres aussi vont crier ; les forêts et les fleuves parlent ; les étoiles rayonnent ; les mondes retentissent, et j'assiste au concile universel de toutes les créatures, déclarant le dogme suprême : Je crois en un seul Dieu. »

Encore une fois, mes chers enfants, quel front et quel courage il faut pour contredire à ce dogme souverain de l'existence de Dieu ! Eh bien ! les fils de la nuit ont cette audace. Leur occupation présente est d'opposer aux croyances du genre humain, et au cantique de la création, les négations tout à la fois les plus insolentes et les plus perfides.

Non, disent-ils aux multitudes subjuguées par leur audace, et abusées par leur fausse science, non, il n'y a pas de Dieu. L'affirmation des vivants et des morts n'est que l'affirmation de l'ignorance, de la routine, et du préjugé. Quant à la nature, c'est vrai, elle chante magnifiquement, mais ce n'est pas Dieu qu'elle chante. Elle ne célèbre que sa propre splendeur et son éternité. Elle démontre qu'elle n'est que le produit toujours grandissant d'une évolution, qui n'a point eu de commencement, et qui n'aura jamais de fin.

Et l'âme humaine dont on préconise aussi le témoignage, comment pourrait-elle démontrer Dieu ? Elle n'a pas d'autre réalité qu'un vain nom donné à la matière organisée.

Oui en vérité, mes chers enfants, ils font mentir l'humanité, ils font mentir la conscience et la raison, ils font mentir la nature. Ils changent en blasphèmes l'harmonieux concert de la création. Comme le disait saint Paul, « ils travestissent en imposture l'éternelle vérité. » (1)

IV

PERMETTEZ-MOI d'ajouter une observation que je regretterais d'oublier :

Dans la guerre qu'ils ont déclarée au christianisme, les fils de la nuit sont tout à la fois lâches et cruels : lâches, car c'est surtout aux petits, aux faibles, aux désarmés qu'ils s'attaquent ; cruels, car, sciemment et volontairement, en condamnant les pauvres au désespoir, en livrant la jeunesse aux insatiables passions et aux profanations du vice, ils préparent à la société des catastrophes, inouïes peut-être dans l'histoire du monde. Ils n'ont pas achevé leur tâche, et cependant nous pouvons voir déjà à quelles extrémités ils peuvent réduire la société chrétienne. Ce chaos d'opinions, cette mêlée de doctrines, ces nouveautés monstrueuses, qui n'épouvantent et n'étonnent plus personne, les ténèbres accourant de tous les horizons, la foi s'étei-

(1) Rom , I, 25.

gnant, la raison elle-même battue en brèche, les âmes déconcertées et déroutées, ne sachant plus où elles vont : astres errants, comme les appelle saint Jude, flots écumants d'une mer en furie, nuages sans eau que les vents promènent au hasard. Quel spectacle ! Quelle honte et quel malheur !

Je dis bien : Quelle honte ! Le scandaleux triomphe d'es menteurs suppose, en effet, un grand crime ; un crime semblable à celui que Dieu punira dans les insensés que séduiront les artifices de l'Antéchrist.

Notre société n'a ni aimé ni accepté la vérité qui voulait la sauver : « *Charitatem veritatis non receperunt.* » (1) Elle a imité l'aveugle ingratitude des Juifs. Notre-Seigneur disait aux enfants d'Israël : « Les habitants de Ninive se lèveront contre cette génération, et la condamneront ; car ils ont fait pénitence à la voix de Jonas ; et ici, il y a plus que Jonas. » (2)

Or, elle aussi, la société contemporaine a vu et entendu plus que Jonas : les prophètes, les apôtres, les docteurs se sont succédé pour lui démontrer la vérité chrétienne. Elle a vu des saints, des martyrs, des thaumaturges ; elle a vu la Vierge Marie elle-même. Et par surcroît les événements les plus grandioses ont ajouté leurs éloquents leçons à celles qui lui étaient données par ailleurs.

Rien ne l'a touchée ; elle est restée rebelle à la

(1) 2 Thess , II, 10.

(2) Luc, XI, 32.

lumière, rebelle à l'amour. Dieu s'est retiré; il l'a abandonnée à l'opération satanique de l'erreur; elle est devenue la proie du mensonge : « *Mittet illis operationem erroris, ut credant mendacio.* » (1)

Il y a une scène étrange au troisième livre des Rois : (2) « J'ai vu le Seigneur assis sur un trône, et toute l'armée du ciel autour de lui. Et le Seigneur dit : « Qui séduira Achab roi d'Israël, afin qu'il marche sur Ramoth de Galaad, et qu'il périsse ? Et l'un répondit une chose, et l'autre une autre. Mais le mauvais esprit sortit, et se tenant debout devant le Seigneur, il dit : Moi je séduirai Achab. Et comment le séduiras-tu ? J'irai, et je serai un esprit menteur dans la bouche de tous ses prophètes. Le Seigneur répondit : Tu le séduiras, et tu prévaudras. Va et fais ainsi. »

Voilà bien, mes enfants, ce qui s'est accompli de notre temps. Pour se venger des dédains de notre société, Dieu a laissé les faux prophètes la circonvenir et l'égarer. Hélas ! ils n'ont pas eu de peine à la tromper. Elle y était prédisposée par le sensualisme effréné, qui fait de la vie de cette génération une débauche colossale, une orgie babylonienne.

Le sensualisme fait plus que fermer les âmes à la vérité, il les arme contre elle, et de haine, et de crainte : de haine, parce que la vérité le flétrit et le condamne; de crainte, parce qu'en triomphant, la

(1) 2 Thess., II, 11.

(2) XXII, 19.

vérité lui arracherait ses proies : « *Qui male agit, odit lucem.* » (1).

En face du prestige et de la puissance du mensonge, je n'ai pas dit seulement : Quelle honte ! j'ai ajouté : Quel malheur !

Malheur incomparable

Qu'est-ce qu'une société, au ciel de laquelle se sont éteintes les clartés chrétiennes ? Une société plongée dans une nuit comme celle qui pesa sur les Égyptiens : nuit profonde, palpable, lugubre, pleine de bruits sinistres, hantée par les spectres, traversée à tout instant par les bêtes fauves, c'est-à-dire par les passions, s'en allant librement à tous les carnages.

Qu'est-ce encore qu'une société sans convictions et sans croyances ? Une société qui n'a plus de digues. « Elle ressemble, dit le Père Lacordaire, à une plaine toute nue où le déluge se promène et s'avance, tant qu'il plaît à ses profondeurs de ne pas rester où elles sont. »

Voulez-vous une troisième image empruntée à Isaïe ? (2) « Naguère ce peuple ressemblait à un coursier indomptable et fier. Satan, quoi qu'il fît, ne parvenait pas à l'asservir. Or, un jour, Satan dit à ses fils : Nous n'avons qu'un moyen de le dompter : faites en sorte de le surprendre. Saisissez-le, et mettez-lui dans la bouche le frein de l'erreur : *In maxillis ejus frenum erroris.* »

(1) Jean, III, 20.

(2) XXV, 28.

Ils l'ont fait, hélas ! Le noble coursier est tombé dans leurs pièges. Ils lui ont imposé le frein du mensonge ; et le voilà qui s'en va dévorant l'espace.

Autrefois, il n'était ni moins ardent, ni moins rapide ; mais, étant contenu par le frein de la vérité, et conduit par le Christ, il allait joyeux aux belles entreprises et aux grandes batailles.

Maintenant, il se précipite à l'aventure ; il court aux abîmes, affolé et écumant. La terre tremble, la foudre gronde, les éclairs sillonnent les ténèbres ; rien ne l'arrête. C'est l'erreur qui l'emporte. Il ne s'arrêtera que si Dieu brise le frein maudit, comme il le brisa dans la bouche du peuple dont parle Isaïe.

V

CET entretien resterait trop incomplet si, avant de le terminer, je ne vous disais pas à quels signes se reconnaissent les enfants de ténèbres, ces imposteurs dont les hontes et les angoisses de la société chrétienne, accusent si hautement la satanique action.

Ces signes sont nombreux. Le temps ne me permet pas même de les énumérer ; je me contente de vous dire avec Notre-Seigneur : « Prenez garde aux faux prophètes ; il ont des peaux de brebis ; mais au fond, vous les reconnaîtrez à leurs fruits, c'est-à-dire à leurs œuvres. » (1)

(1) Matth., VII, 15.

C'est bien cela, mes enfants, vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Quels que puissent être les hommes qui essaient de vous gagner aux causes qu'ils patronnent, ou d'y gagner ceux que Dieu a commis à votre garde ; quels que soient leur situation dans le monde, leur caractère, leur dignité, leur science, leur éloquence ; s'ils font appel aux mauvaises passions du cœur humain ; s'ils démoralisent les âmes ; s'ils les remplissent de haine et d'orgueil ; s'ils les rendent incroyantes, indisciplinées, impatientes du joug ; s'ils troublent le foyer domestique ; s'ils sapent les bases de la société ; s'ils sèment la révolte et la tempête, n'hésitez pas ; ce sont de faux prophètes.

Car, dit saint Paul : « La lumière ne produit que de bons fruits, des fruits de justice et de vérité. » (1)

Je vous en conjure, mes enfants, obéissez au divin Maître ; prémunissez-vous contre les menteurs.

Un jour ou l'autre, vous les trouverez sur votre chemin. Préparez-vous à cette fatale rencontre, en vous armant d'une solide instruction religieuse, de lumineuses et profondes convictions. Ne nourrissez pas votre âme de vérités diminuées, amoindries, altérées, auxquelles des criminels ou des pusillanimes ont préalablement enlevé leurs éléments les plus énergiques, les plus substantiels.

Il ne s'agit pas seulement, mes amis, de ne pas former une génération d'incrédules et d'athées, il

(1) Ephes., V, 9.

s'agit aussi de ne pas préparer une société énervée, molle, efféminée, qui ne recule pas moins devant les grandes vertus que devant les grands crimes. Il faut, en vous pétrissant de convictions robustes, faire de vous de vrais fils du Christ, des chrétiens tellement résolus, virils, intrépides, qu'ils fassent reculer la nuit, et assurent le triomphe de la lumière.



MOURIR POUR LE PAYS, N'EST PAS UN TRISTE SORT,
C'EST S'IMMORTALISER PAR UNE BELLE MORT.

Cid, IV, 5.

QUE DES PLUS NOBLES FLEURS LEUR TOMBE SOIT COU-
[VERTE;
LA GLOIRE DE LEUR MORT M'A PAYÉ DE LEUR PERTE.
CE BONHEUR A SUIVI LEUR COURAGE INVAINCU,
QU'ILS ONT VU ROME LIBRE AUTANT QU'ILS ONT VÉCU.

Hor., III, 6.

*Nunc autem manent fides, spes,
charitas.*

Maintenant demeurent la foi,
l'espérance, la charité.

2 COR., XIII, 13.

MES CHERS FILS,

JE ne me pardonnerais pas, si, ni mon cœur, ni mes lèvres n'avaient d'échos pour redire les belles paroles inspirées par leur patriotisme à nos deux incomparables poètes, Corneille et Racine.

On peut bien le dire, dans leurs tragédies, le patriotisme ne quitte pas la scène. Sous un nom ou sous un autre, mais toujours généreux et brave, il

célèbre ses victoires ou pleure sur ses défaites.
Ecoutez-le :

Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne. (1)

Je sais trop que je dois au bien de votre empire,
Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire ;
Et quand je les perdrai pour un si digne objet,
Je ferai seulement le devoir d'un sujet. (2)

Triste reste de nos rois,
Chère et dernière fleur d'une tige si belle,
Hélas ! sous le couteau d'une mère cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois !
Prince aimable, dis-nous si quelque ange, au berceau,
Contre tes assassins prit soin de te défendre ;
Ou si dans la nuit du tombeau,
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre. (3)

Quels accents ! Comment les entendre sans tressaillir d'orgueil et de joie ? Et quand on est prêtre, comment n'avoir pas l'ambition d'allumer dans les jeunes âmes cette ardente flamme du patriotisme ? Je ne veux pas être infidèle à ce devoir sacré. Voilà pourquoi je viens ce soir vous parler de la patrie.

N'en soyez pas surpris ; le culte de la patrie n'est pas seulement une vertu naturelle ; il est aussi une vertu surnaturelle. Si je vous le prêche, c'est, d'une part, que Dieu m'en fait une obligation, et que,

(1) Poïy., iv, 3.

(2) Hor., iv, 3.

(3) Ath., v, 4.

d'autre part, la France a besoin du dévouement de tous ses enfants.

Amoindrie et mutilée, elle nous adjure d'essuyer ses larmes, de panser ses blessures, de lui remettre au front son diadème, de rendre à sa vaillante main le glaive qui jetait naguère de si terribles lueurs, de refaire d'elle le peuple très chrétien, champion de l'Eglise, défenseur de toutes les saintes causes. Ses humiliations, ses douleurs, l'incertitude de son avenir, tout cela fait appel à notre piété filiale.

Donc, jeunes Français, recueillons-nous, et demandons-nous comment nous devons répondre aux gémissements et aux clameurs de sa solennelle infortune. (1)

Afin de donner à ce grave sujet toute l'ampleur qu'il mérite, nous lui consacrerons trois allocutions qui répondront aux trois devoirs capitaux que nous avons à remplir vis-à-vis de la patrie.

Un des plus éloquents panégyristes de Jeanne d'Arc résumait son héroïne en ces trois mots : Elle a cru à la patrie ; elle a espéré en elle ; elle l'a aimée jusqu'à mourir pour elle. Eh bien, mes amis, c'est là aussi le résumé de tous nos devoirs envers la France : la foi, l'espérance et l'amour.

La Foi ! Qu'est-ce à dire ?

Est-ce à dire qu'il y a un dogme de la patrie, auquel nous devons une adhésion analogue à celle

(1) Prêché en 1871.

que nous devons aux affirmations de notre symbole ?

Je n'hésite pas à répondre : oui, il y a sur la patrie, sur son existence, son origine, sa raison d'être, ses droits et ses destinées, toute une doctrine, explicitement ou implicitement révélée de Dieu, et qui exige l'assentiment de notre foi.

Je me sers à dessein de ce mot la foi, non seulement parce que la parole de Dieu est en jeu ; mais aussi, parce que, quelquefois, la patrie devient un mystère, que les sophistes blasphèment, et devant lequel les faibles hésitent et tremblent.

I

AVANT tout, il faut croire et affirmer ceci de la patrie en général : elle n'est pas une invention des hommes. Elle n'est ni une conception du génie, ni une création de l'ambition. Elle est l'œuvre de Dieu. C'est Dieu qui l'a voulue ; « car c'est Dieu, dit saint Paul, qui a fait les nations, leur a partagé la terre et a déterminé leur temps et leur durée. » (1)

A l'appui de cette doctrine, il me serait facile de citer un grand nombre de textes, tout semblables à celui que vous venez d'entendre.

(1) Act., XVII, 26.

Mais à quoi bon, puisqu'il nous suffit de regarder le monde et d'interroger l'histoire ?

La terre étant l'œuvre de Dieu, porte nécessairement dans sa configuration même l'expression des volontés divines.

Or, demandez à la terre, la terre vous dira qu'elle n'est pas faite pour un seul peuple, mais pour un grand nombre de peuples. Outre sa vaste étendue, qui se refuse à un seul empire, n'a-t-elle pas la diversité de ses climats, ses montagnes, ses déserts, ses sables brûlants, ses glaces et ses neiges éternelles, ses steppes arides, ses lacs et ses mers ?

Qu'est-ce que tout cela ? Des frontières que Dieu a créées, tout exprès pour séparer la race humaine et la diviser en nations ; des barrières gigantesques dressées devant les despotismes les plus superbes et les plus avides.

Voilà le témoignage de la nature.

Ecoutez maintenant celui de l'histoire, non d'une histoire quelconque, et dont vous pourriez suspecter la véracité ; mais de l'histoire sacrée, racontée dans la Bible par Celui-là même qui y joue le rôle capital, Dieu.

La première page que je recommande à votre attention, est celle qu'on pourrait intituler la dispersion des peuples et la confusion des langues. Inutile de la rapporter, vous la connaissez. Mais je vous le demande : pourquoi Dieu multiplia-t-il miraculeusement les langues, en dispersant la race humaine ?

Fût-ce seulement pour humilier les bâtisseurs de Babel ? Non, car il suffisait de renverser dans la poussière leur insolent édifice.

Que voulut-il donc ? Il voulut ajouter cet obstacle de la diversité des langues à tous ceux qu'opposait déjà la nature aux rêves de l'ambition humaine ; et par là il fonda, ou si vous aimez mieux, il assura définitivement le partage de l'humanité en nations et en peuples, et par suite la grande et sainte institution qui devait s'appeler la patrie.

Après cette page de la Genèse, lisez toutes les autres qui la suivent dans la divine histoire, partout et toujours, vous verrez Dieu fidèle au plan si magnifiquement affirmé, dans les plaines de Sennaar et devant les ruines de la tour de Babel.

Oui, c'est manifeste, Dieu veut les nations. S'il ne les voulait pas, il ne s'inquiéterait pas d'elles, il ne s'occuperait que des individus qui les composent. Les nations n'auraient ni destinée, ni droits, ni devoirs, ni responsabilité. Or, il n'en va point de la sorte. Le Livre sacré l'affirme à chaque page : Dieu donne une mission aux peuples ; il leur impose des lois ; il les juge ; il les récompense ; il les punit ; il les élève et les abaisse ; il les tue et les ressuscite.

Mais surtout, si Dieu ne voulait pas les patries, il laisserait en paix ceux qui les violent et les détruisent.

Or, il les maudit et, un jour ou l'autre, quand l'heure a sonné, il les livre, à leur tour, au pillage et au glaive.

Ninive était un de ces peuples ambitieux et cruels, qui s'agrandissent de rapines et de conquêtes. Ecoutez ce que Dieu lui faisait dire par son prophète :

« Malheur, malheur à toi, Ninive, ton jour est proche ; jour de colère et d'angoisse..... Voix des roues qui se précipitent, des chevaux qui frémissent, des chars brûlants, du glaive qui brille, de la lance qui étincelle ; voix des blessés et des mourants.....

C'est fait, Ninive n'est plus qu'une ruine. La caverne a été dévastée ; l'ancre a été détruit, et les lions qui apportaient là les proies ravies au monde entier ne retrouveront plus leur repaire. » (1)

Qu'ajouterai-je ?

Un mot :

Il n'est pas même nécessaire d'interroger la nature et d'étudier l'histoire pour s'assurer que Dieu veut la patrie. Il suffit de mettre la main sur son cœur et d'en consulter les battements. C'est Dieu qui a fait le cœur de l'homme ; or, tout cœur d'homme, qui n'a pas été honteusement flétri, bat pour la patrie. Il n'importe qu'elle soit splendide ou obscure, opulente ou misérable, civilisée ou sauvage ; quelle qu'elle soit, elle est aimée de ses enfants. — L'amour de la patrie vit dans toutes les âmes, au même titre que tous les autres amours qui font partie intégrante du cœur humain.

Le poète a eu raison de le dire : « La patrie a des

(1) Nahum, III, 2.

attraits auxquels nous n'échappons pas. Elle nous charme si doucement que nous ne l'oublions jamais. »

Nescio quâ natale solum

Dulcedine cunctos

Docet et immemores

Non sinit esse sui.

II

PEUT-ÊTRE, mes amis, avez-vous une objection à m'opposer : C'est vrai, dites-vous, Dieu a voulu la division de l'humanité en nations et en peuples ; mais c'était seulement pour les siècles de préparation. Le Christ est venu réconcilier tous les hommes et établir sur la terre la fraternité universelle. Il n'y a plus dans le monde qu'une immense famille dont il est le frère aîné, et dont Dieu est l'adorable père.

Vous avez raison, saint Paul nous l'a enseigné : devant la rédemption du Christ, il n'y a plus ni grecs, ni barbares, ni esclaves, ni hommes libres, il y a des enfants de Dieu et des frères du Christ. Mais les nations ne sont pas supprimées pour cela. Il n'y a plus de frontières pour la charité, mais il y en a encore pour garder l'indépendance et la dignité humaine. La patrie demeure plus nécessaire et plus sacrée que jamais.

Plus nécessaire, parce que le christianisme a doté le monde d'une plus large et plus fière liberté.

Plus sacrée, parce que Jésus-Christ a magnifiquement ajouté à ses antiques consécérations. Avant lui, sans doute, elle en avait reçu de magnifiques. Le génie l'avait célébrée ; l'éloquence l'avait défendue ; la poésie l'avait chantée ; le courage avait combattu pour elle ; les héros lui avaient donné leur vie. Elle avait mieux que tout cela. Elle apparaissait fondée sur la parole de Dieu, et couverte de ses bénédictions.

Qu'a donc ajouté le Christ ? Il a ajouté les battements de son cœur, ses larmes et son sang. Un jour, il descendait la colline des Oliviers. Tout à coup, apercevant Jérusalem, il se prit à pleurer, et il s'écria : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je essayé de rassembler tes enfants à l'ombre de ma tendresse, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes ; mais tu ne l'as pas voulu... » (1)

Quelques jours après, il était crucifié, et il enivrait cette même terre de la patrie du sang qu'elle avait déjà bu au jardin de Gethsémani.

Cela reste donc incontestable, mes frères, la patrie est une institution divine. L'école humanitaire qui la répudie, et prétend englober le genre humain tout entier dans une gigantesque république, n'est qu'une pitoyable et sacrilège rébellion contre la volonté de Dieu, le bon sens et la nécessité des choses.

(1) Matth., XXIII, 37.

III

C'EST n'est pas tout ; il ne suffit pas de croire à la patrie en général, il faut croire à la France en particulier. Sans doute, nos Livres saints ne parlent pas de la France ; mais il y a dans notre histoire, dans nos traditions, dans les affirmations des saints, et même dans des actes solennels de la Papauté et de l'Eglise, des raisons de croire à elle, s'imposant avec une autorité que personne n'a le droit de dédaigner.

Croire à la France... La France est-elle donc devenue un mystère ? Oui, sous certains aspects et dans certaines proportions. Sa gloire s'est voilée ; sa force a défailli ; elle a subi dans une mesure inouïe dans son histoire la défaite et l'outrage. Elle est comme ensevelie dans la honte. Aussi a-t-elle perdu, pour ainsi dire, son évidence. Elle est tombée dans l'ordre des choses contredites, obscures, cachées. Elle est devenue un mystère.

Le doute a surgi dans bien des âmes, surtout dans les âmes où ne luit plus la lumière chrétienne. Elle a des blasphémateurs qui demandent s'il est encore une France.

Un peuple vivant et s'agitant sur le vieux sol gaulois, il en est encore un. Les incroyants ne le peuvent nier. Ils le voient ; mais ils ne le reconnaissent plus.

Leur foi, éteinte ou vacillante, ne perce plus les sombres nuages qui couvrent la grande figure de la patrie française.

Nous, mes amis, nous ne sommes pas de ces incroyants ; nous restons fidèles. En dépit des opprobres qui l'écrasent, nous croyons à la France.

Nous croyons qu'elle est une nation choisie de Dieu et prédestinée aux grandes choses.

Nous croyons qu'elle est la fille aînée de l'Eglise, le missionnaire et le soldat de Dieu.

Que la France ait été l'objet d'une divine élection et investie, dès son origine, des plus merveilleuses destinées, il suffit, pour s'en convaincre, de regarder le territoire dont Dieu l'a mise en possession, et le tempérament moral qu'il lui a fait.

« La fécondité et l'opulence, des portes ouvertes sur la mer, du côté des plaines et du côté des montagnes, voilà le territoire.

La loyauté, le courage, la fierté, la miséricorde, la passion de la liberté, la magnanimité, le dévouement, voilà le caractère.

Et puis, quel berceau prophétique que le berceau chrétien de la France ! La France catholique naît à Tolbiac, sur un champ de bataille, de la prière de sainte Clotilde et du serment de Clovis. Elle naît aux splendeurs et dans les allégresses d'une miraculeuse victoire. Et aussi, l'Eglise se lève tout émue pour la saluer et la bénir : « O Clovis, s'écrie le Pape Anastase, ô Clovis, soldat illustre et glorieux, console ta

mère, elle s'appuie sur toi comme sur une colonne de fer. Dieu a pourvu à son Eglise, en ta personne, tu lui es une défense et un bouclier. »

La France est donc un peuple choisi et prédestiné ; elle est plus que cela, elle est, je le répète, la fille aînée de l'Eglise. Oui, la fille aînée de l'Eglise, le premier peuple baptisé, le premier qui ait courbé son front royal sous la main du pontife, et sous l'effusion du sang régénérateur.

C'est pour cela qu'en l'enfantant, l'Eglise eut des tressaillements de joie que je rappelais tout à l'heure.

L'Eglise lui a toujours reconnu le droit d'aînesse ; elle l'a toujours traitée comme la première et la plus noble des nations chrétiennes.

Ah ! sans doute, cette fille si chère fut plus d'une fois ingrate ; plus d'une fois, elle outragea sa mère et la fit pleurer. Mais ses égarements ne durèrent jamais, et jamais, non plus, elle ne manqua de les expier par de beaux repentirs et des dévouements plus beaux encore. Et puis, si la France a quelquefois été ingrate, elle n'a pourtant jamais cessé d'appartenir à l'Eglise. Sa foi n'a pas défailli ; elle est demeurée vierge d'hérésie.

Qu'ai-je dit encore ? J'ai appelé la France le soldat de Dieu ; et c'est vrai, vrai à ce point qu'on a pu écrire cette glorieuse parole : *Gesta Dei per Francos*, — les gestes de Dieu, les exploits de Dieu accomplis par la France. »

Ah ! je le sais, je le sais, dans des heures de vertige

le soldat a, parfois, trahi la cause qu'il devait défendre. Des infâmes l'enivraient d'impiété et de volupté. Mais l'ivresse passée, le soldat brisait avec colère la coupe empoisonnée, et il retournait à son poste, plus généreux et plus intrépide que jamais. Ce qu'il a fait, depuis quinze siècles pour le Christ et pour l'Eglise, qui le racontera ?

Les batailles livrées, les erreurs refoulées dans la nuit, les oppressions vaincues, les injustices réparées, que sais-je encore ? Tolbiac, Vouillé, Muret, La Massoure, Castelfidardo, Mentana ; Charles Martel, Charlemagne, Saint Louis, Godefroy de Bouillon, Simon de Montfort, Cathelineau, de Bonchamp, de Lamoricière ! Quels souvenirs et quels noms !

Oui vraiment, le soldat de Dieu. A toutes les fois que le droit a été opprimé et que la justice a été menacée, Dieu a dit à la France : O mon soldat, prends ton glaive et fais ton œuvre. Et le soldat s'est levé ; il a tiré son glaive ; il a bondi et vengé la justice.

Les bourreaux et les assassins du droit savent cela. Aussi, avant de déchirer les traités, avant d'outrager les majestés désarmées, avant de consommer leurs sacrilèges attentats, ils regardent du côté de la France. Si la France est debout, ils se cachent et ils tremblent. Si la France dort, ou si elle est enchaînée, ils se hâtent vers l'infamie.

Soldat de Dieu, et aussi son missionnaire et son apôtre. La France est allée partout porter l'Évangile du Christ et terrasser l'erreur. Pas de montagnes

qu'elle n'ait gravies, pas de déserts qu'elle n'ait traversés, pas de mers dont elle n'ait bravé les tempêtes, pas de rivages qui ne portent l'empreinte de ses pieds. Un interprète de l'Écriture (1) dit que c'est la France que le prophète vit sous la figure de l'ange. « Elle sort, poursuit l'éloquent évêque, de sa candide nuée ; armée de la faux, elle marche, moissonneur robuste, vers les herbes vénéneuses ; elle délivre les champs sacrés du Verbe. Autant de fois les herbes montent et s'épaississent, autant de fois le dard redoutable se balance et frappe. »

Voilà la France, chers amis. Je le crois, vous le croyez, et, certes, nous pouvons nous glorifier de notre foi ; car elle est celle des plus grands hommes et des plus grands saints.

Ce que nous croyons, tous les papes l'ont cru, depuis saint Anastase qui se penchait sur le berceau de la France pour la bénir, jusqu'à Pie IX qui pleure maintenant ses infortunes et n'attend cependant que d'elle sa délivrance et celle de l'Église.

C'était la foi du martyr saint Polycarpe : « Va, écrivait-il à saint Bénigne, va dans les Gaules. Là, tu trouveras un peuple substantiel -- « *populum substantivum*. » Par lui l'empire du Christ sera magnifiquement accru. »

C'était la foi de saint Avit, évêque de Vienne et contemporain de saint Rémy : « Ah ! s'écriait-il, en

(1) Monseigneur Berteaud.

voyant la France sortir du baptistère de Reims, une grande lumière vient de se lever pour rayonner sur l'Occident tout entier. » C'était la foi de Charlemagne, de saint Louis, de saint Bernard, de Bossuet, de Fénelon, de saint François de Sales.

Aujourd'hui encore, c'est la foi de nos plus illustres contemporains. Le grand évêque que je vous citais tout à l'heure a écrit cette belle page : « La France est et reste catholique. Elle a un très noble cœur, une grande passion pour le nom du Christ, un dévouement indomptable à toutes les belles choses. Voilà son tourment glorieux, son immortel génie. Cette essence nationale sera indestructible, nous l'espérons. Le cri de nos premiers jours : vive le Christ, il aime les Francs, sera le cri de nos derniers jours, alors que les nations éperdues, au tribunal de Dieu, auront à rendre leurs comptes. Saint Augustin mentionne une prophétie qui assure à la France qu'elle durera jusqu'à la fin du monde : « *Usque ad deliquium mundi.* »

Dieu veuille accomplir cette glorieuse prophétie !



Ô RIVES DU JOURDAIN ! Ô CHAMPS AIMÉS DES CIEUX !
SACRÉS MONTS, FERTILES VALLÉES
PAR CENT MIRACLES SIGNALÉES !
DU DOUX PAYS DE NOS AÏEUX
SERONS-NOUS TOUJOURS EXILÉES ?

QUAND VERRAI-JE, Ô SION ! RELEVER TES REMPARTS,
ET DE TES TOURS LES MAGNIFIQUES FAITES ?
QUAND VERRAI-JE DE TOUTES PARTS
TES PEUPLES EN CHANTANT ACCOURIR A TES FÊTES ?

Esther, 1, 2.

« DÉJÀ LA SOMBRE NUIT A COMMENCÉ SON TOUR ;
DEMAIN, QUAND LE SOLEIL RALLUMERA LE JOUR,
CONTENTE DE PÉRIR, S'IL FAUT QUE JE PÉRISSE,
J'IRAI POUR MON PAYS M'OFFRIR EN SACRIFICE. »

Esther, 1, 3.

Contra spem in spem.

Espérer contre toute espérance.

ROM., IV., 18.

MES CHERS ENFANTS,

L'ESPÉRANCE s'épanouit comme une riante fleur sur
la tige de la foi. On ne croit pas sans espérer.
Et aussi serait-il presque superflu de poursuivre ce

discours, si l'espérance ne subissait pas, à l'heure présente, les plus cruelles et les plus formidables tentations.

Sans doute, dit-on, Dieu veut les nations ; mais il ne les a pas faites indestructibles. Combien d'elles ont été effacées de la terre, et combien d'autres agonisent sous nos yeux ?

Quant à la France en particulier, si tendrement aimée de Dieu qu'elle ait été et qu'elle soit encore, elle n'a pas reçu, comme l'Eglise, des promesses d'immortalité. Il en est des peuples comme des individus. Quand ils sont infidèles à leur mission, Dieu les rejette. Qui sait si la France n'en est pas là ? Peut-être, selon le mot énergique de Lacordaire, peut-être n'est-elle plus qu'un lion mort qu'on va traîner, la corde au cou, aux gémonies de l'histoire.

I

JE l'avoue, il y a des peuples disparus ; il y a des patries éteintes ; et je le confesse aussi, la France n'est pas gardée par l'infailible parole de Dieu. Et cependant j'espère. Pourquoi, en effet, ne pas espérer ? Qu'est-ce qui ferait donc défaillir notre confiance ?

Quoi ? Les malheurs de la France ? Ils sont inouïs. Pauvre France... Pauvre France... Vaincue, dépouillée, abattue, sanglante ! Ah ! devant ces désolations sans mesure, je frémis et je pleure. Je pleure ; mais

j'espère, et je sens que rien ne pourra venir à bout de mon espérance : « *Contra spem in spem.* » (1)

J'écoute... Que dit cet homme en larmes, assis sur les ruines de Jérusalem ?

« Jérusalem, Jérusalem, qu'est devenue ta splendeur ? Ta beauté s'est flétrie, ô fille de Sion. Tes princes, tes chefs sont devenus comme des béliers errants, et un pâtre les a chassés devant lui, comme un troupeau défaillant. Il a profané toutes tes gloires. Te voilà, Jérusalem, renversée dans la poussière sans consolateur et sans appui. Tes portes sont brûlées, tes remparts écroulés, tes champs ravagés, tes jeunes hommes égorgés. O Jérusalem, il n'y a pas de douleur comme ta douleur. »

C'est Jérémie qui jette ces cris déchirants. Vous diriez que tout est fini, et que c'est une dernière lamentation que le prophète désespéré exhale sur le tombeau de sa patrie. Vous vous trompez, regardez. Jérémie redresse sa tête, ses yeux rayonnent, ses lèvres frémissent de joie : O ma patrie, tu secoueras tes tristesses et tes hontes ; tes ruines se relèveront ; tes exilés reviendront en chantant des hymnes ; la maison de David refleurira, et sera encore devant les nations la louange et l'exaltation de son Dieu.

Sans doute, mes enfants, Jérémie est un prophète ; il a des visions divines. Mais ne fût-il pas un voyant, il aurait encore l'espérance, une indomptable espérance.

(1) Rom., IV, 18.

Et pourquoi ? Parce que Jérusalem boit à la coupe de la justice de Dieu, et que Dieu y fait boire les peuples qu'il veut sauver.

Parce que ses destinées ne sont pas encore accomplies.

Parce qu'elle fait pénitence, et pousse jusqu'au ciel les clameurs de son repentir.

Parce que son passé répond de son avenir ; son histoire est toute pleine de miracles.

Et bien, mes amis, c'est pour des motifs tout semblables que nous aussi nous espérons, en dépit de nos inénarrables défaites. Ou plutôt, que dis-je ? Ce sont nos défaites, nos humiliations, nos incommensurables douleurs qui nous font notre première espérance.

Oui, mon Dieu, nous espérons ; car c'est bien vous qui nous châtiez. Impossible de méconnaître votre main.

Il n'y a qu'elle à frapper des coups aussi terribles et à précipiter, avec cette irrésistible rapidité, les plus gigantesques catastrophes.

C'est vous, Seigneur, donc vous avez résolu de nous faire miséricorde.

Vous ne nous jetez dans cet effroyable creuset que pour nous purifier. Si vous aviez dessein de nous perdre, vous laisseriez le péché nous dévorer en paix ; vous nous abandonneriez à notre incrédulité et à nos corruptions. Il suffirait de vous tenir à l'écart ; nous avons dans nos entrailles notre destructeur le plus infaillible et le plus mortel.

Mais non, vous intervenez avec votre puissance la plus grandiose. Vous faites gronder votre tonnerre, vous ébranlez la terre ; vous creusez à nos pieds d'insondables abîmes ; vous nous faites des deuils, comme le monde n'en avait point vu depuis longtemps. C'est évident, Seigneur, vous avez pitié de nous.

Je vous entends, mes amis, je vous entends : ce qui nous effraie, répondez-vous, c'est moins nos malheurs que nos crimes.

Je ne le nierai pas, ce serait nier l'évidence ; la France est affreusement coupable, d'autant plus coupable qu'elle a été plus aimée.

Oui, comme la Rome antique, elle a enivré du vin de ses corruptions les peuples et les rois ; elle a insolemment blasphémé le nom adorable de Dieu ; elle a profané le saint jour ; elle a souillé le foyer domestique ; elle a livré la jeunesse aux plus immondes prostitutions et s'est fait un jeu des lois les plus inviolables et les plus sacrées. Elle est bien malade. Des feux impurs courent dans ses veines ; des amours abjects rongent son cœur, des vertiges et des délires sans nom fatiguent sa tête et troublent sa pensée !

Je n'ignore rien de tout cela ; mais nonobstant, j'ai confiance.

J'ai lu nos saints livres et j'y ai vu que toutes les nations de la terre sont guérissables : « *sanabiles fecit nationes orbis terrarum.* » (1)

(1) Sap., I, 14.

Donc, si dévastée qu'elle soit par le péché, ma chère patrie peut guérir.

Je ne dis pas assez, elle guérira. Car la miséricorde met, à l'heure qu'il est, les divins dictames sur ses blessures.

II

QUELS sont les dictames qui sauvent les peuples ? L'Apocalypse nous l'apprend : « Ce sont les feuilles de l'arbre de vie : — *Folia ligni ad sanitatem gentium.* » (1) L'arbre de vie, c'est la croix, et les feuilles de cet arbre, ce sont les épreuves, les tribulations et la douleur. Or, elles se sont multipliées pour travailler à notre salut.

N'y eût-il que la guerre, ce serait assez.

La guerre a une grande mission, et jamais elle ne l'a remplie comme elle le fait de nos jours. Jamais elle n'entassa plus de catastrophes et ne brisa plus de cœurs.

Lorsque les nations décrépites et rebelles se dissolvent dans l'impiété et le libertinage, la justice et la miséricorde demandent du sang.

Elles en ont soif.

Il faut du sang à la justice que le péché a faite sa

(1) Apoc. XXII, 2.

créancière ; et il en faut aussi à la miséricorde, selon la doctrine de saint Paul : la rédemption des peuples, comme celle des individus, ne s'obtient que par lui. Voilà pourquoi le Prophète jette cette foudroyante apostrophe au glaive du Dieu vengeur : « Sors du fourreau, ô glaive de Dieu, sors et fais ton œuvre, fais-la vite, fais-la complète. Va à droite, va à gauche; aiguise-toi, encore, encore. Ensuite, ô glaive du Seigneur, tu rentreras dans le fourreau, tu te refroidiras et tu feras silence. » (1)

Nous en sommes, Messieurs, les témoins terrifiés. Le glaive a rempli sa mission; il a abreuvé, jusqu'à l'ivresse, la soif ardente de la justice et de la miséricorde; il a versé le sang par torrents et par fleuves. Aussi nous pouvons espérer que, sur les champs de bataille qu'elle vient à peine de quitter, la France s'est retrempee et rajeunie. Elle y a retrouvé la foi de Tolbiac. A la voix austère et terrible du canon, elle s'est transfigurée. Sa pensée est devenue plus sérieuse et plus chrétienne. Son cœur a senti se rallumer ses beaux élans et son héroïsme d'autrefois. Ses jeunes hommes se sont redressés pleins de vaillance et de fierté. Ils ont largement donné leur part du sang demandé.

Oui, nous pouvons espérer, nous le pouvons d'autant plus que ce sang si généreusement répandu n'était pas seulement le sang souillé que réclamait la

(1) Jerem., XLVII. — Ezech., XXI.

justice ; mais aussi le sang innocent dont la miséricorde voulait s'armer contre la justice divine.

Oh ! non, tout le sang que le glaive a fait jaillir n'était pas un sang criminel. Parmi ceux qui sont tombés, que de nobles chrétiens, que de jeunes hommes qui n'avaient point flétri leur jeunesse ! Chères et pures victimes, ce n'est pas un sang vulgaire qu'elles ont donné à la patrie. J'en sais et j'en nomme dans mon cœur, de ces jeunes héros, qui ont porté à la guerre leur innocence baptismale. Leur sang était un sang divin, celui du Christ qu'ils avaient bu à la table eucharistique.

Il n'y a pas, Messieurs, que le sang à plaider la cause de la France. Qu'est-ce qui désarme Dieu et apaise sa colère ? La prière, l'aumône, les larmes, le sacrifice.

Oui, la prière. Elle triomphe de l'invincible : « *Vincit invincibile.* »

Oui, l'aumône : « Elle couvre la multitude des péchés. — *Operit multitudinem peccatorum.* » (1) Elle fait plus encore : quand nos péchés marchent contre nous comme une armée rangée en bataille, pour nous exterminer, elle leur résiste et elle les disperse : « *Resistit peccatis* ». (2)

Oui, les larmes... « Rien ne peut vous faire violence, ô mon Dieu, » s'écriait un saint, et il ajoutait

(1) Petr. IV, 8.

(2) Eccli., III, 33.

aussitôt : « Je me trompe, les larmes font cela : — *Lacryma tenet et cogit Deum.* »

Oui, enfin, le sacrifice de quelque nature qu'il soit : « *Placabile sacrificium.* » (1) Quand on l'offre d'un cœur sincère et pur, on a le droit de tout attendre de Dieu : « *Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino.* » (2)

Je vous demande maintenant, mes amis, si nous n'avons pas le droit d'espérer. Quand la prière monte-t-elle vers Dieu plus unanime, plus infatigable et plus ardente ? Où sont les temples oubliés, où les autels délaissés, où les saints dont on n'invoque pas la puissante intercession ?

Quand vit-on jamais les cœurs s'ouvrir plus tendrement à la pitié, et les mains prodiguer de plus opulentes aumônes ? Est-il une seule infortune qui soit délaissée ? Non, et ceux qui combattent, et ceux qui meurent, et ceux qui gémissent au loin dans l'exil, et ceux qui souffrent tout près de nous, dans les privations et dans l'indigence, tous sont assistés et consolés. Quand la terre fut-elle arrosée de larmes, comme celles qui l'inondent. Larmes du désir et de la crainte, larmes de douleur et d'angoisse, larmes paternelles, larmes maternelles, larmes filiales, larmes sacrées que versent les plus saints de tous les amours, vous êtes, comme les larmes de sainte Monique, des larmes rédemptrices : « *Redemptrices lacrymæ* ».

(1) Exod., XXIX, 33.

(2) Psal., IV, 6.

Vous rachèterez la France. Il est impossible qu'elle périsse, cette patrie tant et si pieusement pleurée : « *Non peribit patria istarum lacrymarum.* »

Enfin, mes amis, j'ai parlé de sacrifice. Ceux que la France accumule, depuis quelques mois, sont innombrables et sont splendides. Je n'en nommerai qu'un seul : vos immolations, ô mères françaises et chrétiennes. Vous offrez, pour le salut de la France, ce que la Vierge Marie offrit pour le salut du genre humain, vos enfants ; vous ne pouvez rien faire de plus. Dieu ne résistera pas à vos magnanimes oblations.

Non, Seigneur, vous ne résisterez pas à ces mères sublimes qui, après vous avoir livré leurs chers fils, lèvent vers vous leurs mains tremblantes, et vous supplient d'avoir pitié de la patrie, au nom de leurs entrailles déchirées et de leurs cœurs ensanglantés.

III

CE n'est pas tout, j'espère pour d'autres raisons encore :

J'espère, parce que notre cause est celle de la justice et celle de la liberté du monde.

J'espère, parce que les destinées de l'Eglise sont providentiellement liées à celles de la France.

J'espère, parce que la France a vaillamment défen-

du le Vicaire de Jésus-Christ, et que Pie IX prie pour elle et la bénit.

J'espère, parce que c'est au souffle de la France et sur son sol fécond que sont nées, entre bien d'autres, les deux œuvres incomparables : la Propagation de la foi et la Société de Saint-Vincent de Paul.

J'espère, parce que la France s'est jetée, comme dans un refuge impénétrable, dans le Cœur de l'amour incarné.

J'espère, parce qu'elle est le royaume de Marie : « *Regnum Galliæ, regnum Mariæ.* » Marie n'oublie pas la France. Trois fois, depuis vingt-cinq ans, elle a visité le monde, et c'est la terre de France qu'elle a touchée de son pied virginal. C'est sur la France qu'elle a pleuré, et à la France qu'elle a souri.

Enfin, pourquoi ne pas l'ajouter ?

J'espère aussi, ô ma Bretagne, parce que tu es au premier rang de ceux qui combattent pour la patrie. Tu es vaillante, et tu es restée chrétienne. Tes fils tombent sur les champs de bataille, mais ils ne reculent pas : « Plutôt la mort que la honte. » *Potius mori quam fœdari.* » Tu as gardé cette vieille devise. Elle est toujours sur tes lèvres et toujours dans ton cœur. O ma Bretagne, Dieu te bénira. Tu feras, cette fois encore, ce que tu as déjà fait aux jours des Duguesclin, des Clisson et des Richemont, tu délivreras la France.

Je le répète encore une fois : j'espère.

Il faut, dit-on, des miracles pour nous délivrer.

Eh bien, Dieu en fera ; et ce ne sera pas la première fois.

Rappelez-vous Jeanne d'Arc, la pauvre petite bergère de Domrémy. Elle était là, cachée dans sa chaumière : ô Jeanne, lui disent ses saintes, prends ta bannière, monte à cheval, et va sauver mon peuple. Et ce fut fait.... Quelques mois après, elle entra triomphante dans la basilique de Reims, et assistait, inondée de larmes, au couronnement de son roi.

Comment désespérer d'une patrie, à laquelle Dieu envoya cette libératrice, sans pareille dans l'histoire de l'humanité. Et d'ailleurs, chrétiens, est-ce donc une présomption d'espérer contre toute espérance !

Ah ! je conçois les incroyants, secouant la tête en face de nos désastres, et disant : tout est fini, tout est perdu...

Mais nous, les fils du Très-Haut, nous qui croyons à Celui dont un seul mot a fait le ciel et la terre, au Dieu tout-puissant qui se plaît à détruire la force par la faiblesse, et l'être par le néant, pouvons-nous hésiter et laisser chanceler notre confiance ?

Toutes les espérances nous sont permises, même les plus étranges et les plus renversantes pour le sens humain.

L'histoire sacrée et l'histoire chrétienne sont pleines de ces espérances que le monde appelait extravagantes et que le triomphe a pourtant justifiées et couronnées.

Selon que je vous le rappelais dans une précédente allocution, Moïse espérait, en face de la Mer Rouge,

lui opposant l'infranchissable barrière de ses flots. La Mer Rouge s'ouvrit et Israël passa.

Esther espérait en face de la potence préparée pour Mardochée. Son peuple fut sauvé, et Aman le superbe attaché au poteau d'infamie.

Judith espérait dans Béthulie assiégée par des hordes innombrables et qui n'avait que des défenseurs découragés. Judith trancha la tête d'Holopherne et mit en déroute les armées de Nabuchodonosor.

Les Machabées espéraient, bien qu'ils n'eussent qu'une poignée d'hommes à conduire aux batailles. Les Machabées remportèrent des victoires dont s'entretiendront à jamais les générations.

Et de notre temps, mes enfants, n'avons-nous pas des exemples bien capables de faire rougir les lâchetés qui se découragent et qui s'abandonnent.

L'Irlande demande, depuis trois siècles, justice à l'arrogante Angleterre.

Après cent ans d'oppression et de tortures, la Pologne chante encore : O Dieu, rends-nous la liberté, rends-nous la patrie.

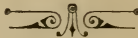
Imitons ces nobles peuples ; et quand même Dieu prolongerait et aggraverait notre épreuve, gardons notre confiance.

« Toujours, vous dirai-je avec un prêtre trop tôt ravi à l'amour de l'Eglise, toujours, jusqu'au dernier moment, plus tard encore, il faut compter sur ce que n'attendent jamais les fils de la défiance ; je veux dire : sur le dernier mot de Dieu.

» Quand retentit ce mot, si bas que soient tombées les affaires du bon droit, tout se relève, tout change de face. Des signes inespérés, inattendus, impossibles, paraissent à tous les points du ciel; ce qui était sûr de la victoire et tranquille dans sa force, se trouble et se déconcerte. En vain le succès d'hier veut-il faire bonne contenance; une ombre se voit sur son front qui est la marque des puissances passées; et tout le monde sent, à un je ne sais quoi, que ce qui n'était rien est devenu tout.

» L'histoire est pleine de ces coups de foudre; et voilà pourquoi c'est pitié que de vouloir faire ou écrire de l'histoire, sans tenir compte du dernier mot de Dieu. » (1)

(1) Perreyve.



ROME A TROP CRU DE MOI ; MAIS MON AME RAVIE
REMPLE SON ATTENTE OU QUITTERA LA VIE.
QUI VEUT MOURIR OU VAINCRE EST VAINCU RAREMENT :
CE NOBLE DÉSESPOIR PÉRIT MALAISÉMENT.
ROME, QUOI QU'IL EN SOIT, NE SERA POINT SUJETTE,
QUE MES DERNIERS SOUPIRS N'ASSURENT MA DÉFAITE.

Hor., II, I.

*Aquæ multæ non potuerunt
extinguere charitatem.*

Les grandes eaux n'ont pu
éteindre l'amour.

CANT., VIII, 7.

MES CHERS ENFANTS,

A PRÈS vous avoir exhortés à l'espérance et à la foi,
faut-il aussi vous exhorter à l'amour ?

Qu'est-ce que la patrie ? On l'a dit souvent :
« Pour y attacher plus fortement le cœur de l'homme,
Dieu a pétri la patrie de tout ce qu'il y a de plus
auguste et de plus sacré sur la terre. » (1)

(1) Monseigneur Bougaud.

La patrie, c'est le sol qui nous porte et le ciel qui étend sur nous son azur. La patrie, c'est notre peuple, nos concitoyens, notre famille, nos foyers, nos autels, nos tombeaux, nos ancêtres, nos souvenirs, notre histoire, notre drapeau.

La patrie, fût-elle la plus humble, la plus pauvre, la plus ignorée, la plus triste de la terre, nous devrions encore l'aimer. Elle est notre mère, et des enfants bien nés aiment autant leur mère sous des haillons que sous la pourpre. Mais notre patrie n'est pas cette nation indigente et obscure que nous venons de dire. Notre patrie, c'est la France, et la France est si belle, et sa beauté a coûté si cher !

Si belle.... Je cherche la beauté qui lui manque.

Est-*ce* son vêtement qui n'est pas assez riche ?

Est-ce son front qui n'est pas assez fier ?

Est-ce sa bouche qui n'est pas assez éloquente ?

Est-ce son bras qui n'est pas assez fort ?

Est-ce son intelligence qui n'est pas assez élevée ?

Est-ce son cœur qui n'est pas assez généreux ?

Est-ce son histoire qui n'est pas assez glorieuse ?

O France, c'est vrai, ton sol est foulé par les barbares et cruellement ravagé. Mais il n'en gardera pas moins sa féconde magnificence. Tes montagnes dresseront encore leurs cimes altières, tes collines reflouriront, tes plaines se couvriront de moissons, tes grands fleuves continueront de rafraîchir tes vallées et de porter leurs eaux limpides à la mer.

O France, c'est vrai, à l'heure présente, ta royale

tête s'incline sous le poids de la tristesse et de la honte. Mais elle se relèvera bientôt, et le monde la verra dominer et rayonner encore, comme elle le faisait depuis quatorze siècles.

O France, c'est vrai, tes lèvres n'ont plus de sourire, elles n'exhalent plus que des sanglots. Mais les échos du monde rediront à jamais les sublimes accents qu'elles jetaient, quand c'était saint Hilaire, saint Bernard, Bossuet, Massillon, Berryer, Lacordaire, Montalembert qui les inspiraient. O France, c'est vrai, ta lyre est muette ; comme Israël captif, tu l'as suspendue aux saules du rivage. Mais le silence que lui impose ta douleur, ne fait point oublier ses harmonies d'autrefois. Tes poètes ont chanté, comme chantaient les harpes antiques de la Grèce et de Rome.

O France, c'est vrai, ton bras ne semble plus porter que des coups incertains. Mais, quand naguère, il brandissait ton épée, qui ne tremblait aux fulgurations de cette épée ? Ils les reverront ces éclairs, lorsque tu auras achevé de purifier ton glaive, et ils se cacheront éperdus.

O France, c'est vrai, ton génie n'a plus qu'une sollicitude, la défense de nos foyers. Il ressemble à un aigle gardant son aire et combattant les envahisseurs. Mais quand l'œuvre sera faite, il reprendra son essor, il planera dans les hauteurs, fixera le divin soleil et jettera de nouveau à l'univers les cris victorieux qui annoncent les sublimes découvertes.

O France, c'est vrai, ton cœur si haut et si mâle

a défailli quelque temps. Il ne battait plus que pour le plaisir et l'argent. Mais, sous l'étreinte de la douleur, ils s'est rouvert aux nobles amours, et maintenant il bat comme aux heures les plus héroïques de ton héroïque histoire.

O France, c'est vrai, tu oubliais la véritable gloire, et tu te couronnais d'oripeaux. Toi que le monde avait vue si longtemps parée de majesté et chargée de lauriers, tu ne paraissais plus qu'avec un cortège de baladins et de courtisanes. Mais le cortège s'est dispersé, il s'est évanoui. Tu ressusciteras tes vieilles gloires, tu leur en ajouteras de nouvelles, et tu reprendras ta marche triomphale à travers l'espace et le temps.

O France, c'est vrai, les nations qui te saluaient comme leur reine, ne reconnaissent plus ta puissance. Mais non, je me trompe. Jamais plus solennel hommage ne lui a été rendu. Ce peuple voisin, devenu géant tout à coup, et qui s'acharne contre toi, la confesse, cette puissance. Il n'y a que toi en effet qui l'empêches de saisir l'empire du monde. Toi seule gênes sa colossale ambition. Peu lui importent les autres peuples. C'est la France qui lui barre la route, et c'est elle qu'il voudrait renverser. Il ne la renversera pas.

O France, c'est vrai, et c'était là surtout ton malheur et ton péché ; tu t'en allais et tu t'enfonçais dans les ténèbres. Tu traversais cette nuit lugubre en répétant les ricanements de Voltaire. Mais Dieu t'a

arrêtée ; il s'est souvenu de tes antiques vertus et de tes innombrables saints. Il ne veut pas que ta beauté surnaturelle et divine soit plus longtemps cachée. Arrière les sophistes, arrière la race incrédule. Revenez, ô saints, apôtres, martyrs, docteurs, pontifes, vierges sans tache. Il n'y a que vous qui soyez dignes d'escorter la fille aînée de l'Eglise. Revenez, déchirez tous les voiles dont l'impiété a couvert son radieux visage. Que nous la revoyions telle que le Christ l'avait faite : croyante, loyale, libre, prodigue d'elle-même, le diadème au front, l'Evangile sur les lèvres, la croix à la main, vrai soldat de Dieu et de son Eglise.

Ah ! la voilà ! La voilà délivrée de ses iniquités et de ses hontes. Dites si elle n'est pas belle ; dites s'il y a sous le ciel une plus magnifique et plus aimable patrie. Elle pleure ; elle est couverte de blessures ; son sang a coulé à flots ; mais les larmes, les blessures et le sang la rendent plus superbe que jamais. Je l'admire et je la salue.

Je vous disais tout à l'heure : Aimez la France, elle est si belle, et sa beauté a coûté si cher ! C'est qu'en effet, ses grandeurs et ses splendeurs que je viens de vous rappeler, et qui ne sont que voilées par la justice de Dieu, ont été si chèrement achetées ! « *Empti enim estis pretio magno.* » (1)

Que de bras robustes il a fallu pour engraisser ses champs et leur donner la fécondité !

(1) 1 Cor., VI, 20.

Que de labeurs pour bâtir ses cités et les incomparables monuments qui les décorent !

Que de veilles et d'études pour lui faire ses gloires scientifiques et littéraires, pour la parer des chefs-d'œuvre dont elle est si justement fière !

Que de combats, que d'agonies, que de sang pour lui tresser sa couronne de victoires !

Que de prières, de mortifications, de sacrifices, de martyres pour lui donner et lui garder sa foi, pour faire d'elle la magnanime et chrétienne nation qu'ont bénie tous les Papes, et que l'Eglise elle-même a tant de fois exaltée !

Nos pères, je le répète, l'ont pétrie de leurs sueurs et de leurs larmes. Elle est sacrée, mille fois sacrée. Nous serions indignes de nous dire français, si nous ne l'aimions pas de toutes les forces de notre âme.

A la formation de ce chef-d'œuvre vivant, sainte Clotilde a mis ses humbles supplications, sainte Radegonde son angélique piété, sainte Geneviève ses pénitences, saint Martin son apostolat, saint Louis sa justice et sa vaillance, Jeanne d'Arc son sacrifice, saint Vincent de Paul ses charités immenses, Bayard et Turenne leur vie, Louis XVI sa terrible immolation. Vous le voyez, je ne vous cite que quelques noms.

Il serait superflu, Messieurs, de vous exhorter plus longtemps à aimer une patrie à laquelle déjà vous avez donné toutes les tendresses et tous les dévouements de vos cœurs.

Oui, vous aimez la France, et vous demandez comment lui témoigner cet amour et quels services il vous est possible de lui rendre.

Ceux qui pouvaient combattre pour elle et payer de leur sang son indépendance qu'on veut lui ravir, et sa grandeur qu'on veut diminuer, sont à leur poste. Ils sont devant l'ennemi, et ils font glorieusement leur devoir. Je n'ai rien à leur dire, sinon de leur crier avec toute l'énergie de mon cœur : courage, jeunes gens, courage ; Dieu est avec vous. Que s'il permet que vous soyez vaincus, c'est qu'il veut vous éprouver. Comptez sur lui ; à l'heure voulue, il vous sauvera.

C'est donc à vous que je m'adresse, à vous que Dieu a laissés dans vos foyers, mais qu'il n'a pas, pour cela, dispensés de servir la patrie.

Qu'avez-vous à faire ; quel doit être votre rôle dans la circonstance solennelle que traverse la France ?

Avant tout, faire pénitence, expier vos péchés, racheter la patrie par le repentir et la conversion.

Je dis bien, la racheter ; car nous l'avons vendue par nos prévarications à l'inexorable justice de Dieu.

Dans la balance où se pesaient les destinées de notre pays, que d'iniquités nous avons jetées ! Que de blasphèmes, de sacrilèges, d'impuretés, d'orgueil, de rapines, d'impostures !

C'est ce poids immonde qui a emporté le plateau de la vengeance. Hâtons-nous de l'alléger en purifiant nos âmes et en satisfaisant à la divine justice. Et puis, en même temps, dans l'autre plateau de la balance,

entassons les bonnes œuvres : prières, aumônes, pieuses austérités, sacrifices.

Oui, entassons-les, encore, encore, jusqu'à ce qu'il soit le plus pesant et qu'il appelle après lui l'infinie miséricorde.

Ce n'est pas tout. Il faut aussi que, dès aujourd'hui, nous nous mettions à l'œuvre, et que nous fassions tout, pour rallumer dans le cœur de la patrie, cette foi catholique qui est le principe de toutes les grandes choses, et que tant de mains impies et impures s'appliquent à éteindre.

Ressusciter sa foi, ce sera ressusciter l'âme même de la France, cette grande âme qui ne s'agitait jamais, sans que le monde entier s'agitât avec elle ; cette âme sublime qui a prononcé tant d'éloquents paroles, et exécuté tant de grandes choses ; cette âme toute imbue de christianisme, que ces deux mots, la justice et la vérité, suffisaient à faire tressaillir de tressaillements héroïques.

Rendons donc à la France son âme catholique. Prêtres et fidèles, travaillons d'un commun accord à cette œuvre capitale, qui sera la régénération et la glorification de la patrie. Pour stimuler notre ardeur, souvenons-nous des destinées et de la mission de la France.

Rendre à la France l'âme que lui a ravie l'incrédulité, ce sera travailler à la propagation de la lumière, au triomphe du droit, à la délivrance de la Papauté, à l'exaltation de la sainte Eglise. Car, quand la France

aura recouvré son âme, elle se remettra incontinent au service de toutes les causes immortelles, et en combattant pour elles, elle leur assurera d'éclatantes et durables victoires.

Oh! le grand jour! Hâtons-le, mes amis; hâtez-le, mon Dieu. Quand il sera venu, l'Eglise se lèvera, elle quittera ses vêtements de deuil, elle essuiera ses larmes, et de sa grande voix, elle chantera *alleluia*.



J'AI DE L'AMBITION, MAIS PLUS NOBLE ET PLUS BELLE :
CETTE GRANDEUR PÉRIT, J'EN VEUX UNE IMMORTELLE ;
UN BONHEUR ASSURÉ, SANS MESURE ET SANS FIN,
AU-DESSUS DE L'ENVIE, AU-DESSUS DU DESTIN.
EST-CE TROP L'ACHETER QUE D'UNE TRISTE VIE
QUI TANTOT, QUI SOUDAIN ME PEUT ÊTRE RAVIE ;
QUI NE ME FAIT JOUIR QUE D'UN INSTANT QUI FUIT,
ET NE PEUT M'ASSURER DE CELUI QUI LE SUIT ?

Polyeucte, IV, 3.

*Ascensiones in corde suo
disposuit.*

Il a disposé dans son cœur
de mystérieuses ascensions.

PSAL., LXXXIII, 6.

MES CHERS ENFANTS,

POLYEUCTE vient de vous le dire, avec l'éloquence de son ardente parole, et le magique entraînement de son exemple, les héros chrétiens sont d'une insatiable ambition : ils ne sont jamais, ni assez grands, ni assez beaux, ni assez forts, ni assez libres, ni assez glorieux, ni assez heureux. Le progrès, voilà

la loi de leur vie. Puissé-je vous le démontrer, et vous prouver, du même coup, que cette loi superbe doit être la vôtre !

Cette démonstration ne peut guère être écourtée ; je vous prie de m'excuser, si j'abuse quelque peu de votre religieuse attention.

La loi du progrès est tristement méconnue de la jeunesse contemporaine. Je n'hésite pas à voir là l'une de nos plus honteuses décadences, et l'un de nos périls les plus menaçants.

Vous le comprenez, il ne s'agit point ici de ce prétendu progrès humanitaire qui, d'après nos sophistes modernes, emporte fatalement le monde vers un avenir toujours plus resplendissant et plus beau.

Si la jeunesse ne méprisait que ces folles et sacrilèges théories, je ne m'en mettrais pas en peine. Malheureusement ce n'est pas cette loi menteuse qu'elle méprise ou qu'elle oublie. Non, c'est la grande loi du progrès individuel, la noble et féconde loi, en vertu de laquelle, l'homme doit constamment travailler à développer ses facultés, à agrandir sa vie, à poursuivre sa fin dernière, à marcher vers l'idéal, sans s'arrêter ni se décourager jamais.

Nous allons, mes amis, étudier ensemble ce glorieux devoir de l'homme et du chrétien. Puissions-nous le bien comprendre, et surtout l'accepter généreusement ! Ce serait mettre dans notre vie une vertu merveilleuse, une énergie toute puissante.

I

LA loi du progrès, elle existe. Si vous en doutez, ouvrez la Bible, qui n'est autre chose que l'infaillible témoignage de l'infaillible vérité. Voici le portrait qu'elle fait de l'homme juste, c'est-à-dire de l'homme observateur du devoir et fidèle aux lois de sa nature.

« Le juste, dit-elle, travaille incessamment à développer sa vie. *Opus justî ad vitam.* » (1)

« D'un pas rapide, il court à Dieu ; à mesure qu'il s'en approche, il sent son cœur se dilater. *Ad ipsum currit justus et exaltabitur cor.* » (2)

« Il a disposé dans son cœur de mystérieuses ascensions. *Ascensiones in corde suo disposuit.* » (3)

« Aussi ressemble-t-il au soleil qui monte dans les cieux, et croît en splendeur, jusqu'à ce qu'il ait atteint la plénitude du jour. *Justorum semita, quasi lux splens, procedit et crescit usque ad perfectam diem.* » (4)

Je pourrais, Messieurs, vous apporter bien d'autres textes, tous plus éloquents les uns que les autres. Mais à quoi bon ?

(1) Prov., X, 16.

(2) Prov., XVIII, 10.

(3) Psalm., LXXXIII, 6.

(4) Prov., IV, 18.

Pour rencontrer la loi du progrès, il n'est pas besoin que vous consultiez d'autres livres que celui de votre nature humaine. Interrogez-le ; oui, descendez en vous-mêmes.

Au-dessous des superfétations du péché ; au-dessous des convoitises et des lâchetés engendrées par la concupiscence, interrogez vos désirs, vos aspirations, vos passions elles-mêmes dans ce qu'elles ont de légitime, vous entendrez sortir de tous les abîmes de votre être ces cris qui sont bien ceux d'une ambition que rien ne rassasie : encore, encore ; plus haut dans la lumière, plus haut dans l'honneur, plus haut dans l'amour, plus haut dans la puissance, plus haut dans la vie, toujours plus haut. Vous empruntrez ces beaux vers d'un poète mort à la fleur de sa vie :

La nuit descend sur tes collines,
O terre, où languissent mes pas.
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous, hélas !
Saluer les splendeurs divines
Du jour qui ne s'éteindra pas ?

Ce n'est pas seulement une lumière sans ombre et inextinguible que nous appelons des plus profonds élans de notre âme, c'est l'éternel, le parfait, l'amour immortel, la vertu sans nuage, le bonheur sans vicissitudes, la volonté plus forte que tout obstacle, la force se jouant de l'espace et du temps.

Or, Messieurs, ces belles ambitions, qui nous les a faites ? Qui a allumé dans les entrailles de notre être ces avidités, que rien ne peut assouvir ? Qui a

imprimé à nos irrésistibles désirs cette mystérieuse impulsion vers le vrai, le beau et le bien dont on rencontre la trace jusque dans nos écarts les plus extravagants, et dans nos dégradations les plus tristes ? Evidemment, c'est celui-là même qui a créé notre âme, c'est Dieu.

Mais apparemment ce n'est pas pour se jouer de nous que Dieu nous a mis au cœur ces besoins et ces aspirations. S'il attire notre âme vers l'idéal et l'infini, c'est que l'idéal et l'infini sont notre fin dernière et que, par suite, nous devons monter vers lui sans nous arrêter jamais.

Que l'essence même de notre âme nous révèle cette loi du progrès, cela peut être démontré d'une autre façon.

Il faut le reconnaître, l'homme a d'étonnantes facultés, de merveilleuses puissances : l'intelligence, le cœur, la volonté. Elles ne sont pas infinies sans doute, mais on peut bien dire qu'elles sont marquées au cachet de l'infini.

L'intelligence humaine ! Assez hardie et assez forte pour voguer sur l'océan de la vérité, sans revenir jamais au rivage, s'enfonçant toujours dans l'immensité, malgré les écueils et malgré les orages...

Le cœur humain ! Toujours inassouvi et de plus en plus avide...

La volonté humaine ! Invincible, au point de pouvoir opposer, non seulement au monde mais à Dieu même ses obstinations.

C'est Dieu, Messieurs, qui nous a munis de ces surprenantes facultés. Or, Dieu proportionnant les tâches qu'il impose aux dons qu'il prodigue, il est manifeste qu'il nous a prédestinés à la conquête même de l'infini.

Au matin de la création, Dieu parla ainsi au premier homme et à la première femme : Croissez et multipliez-vous. Assujétissez-vous la création et dominez-la. A force de patience, d'études, d'investigations, de travail et de courage, prenez possession de cet empire que je vous livre. Si vous le voulez, non seulement vous subjuguerez tous les animaux que je viens de faire passer devant vous ; non seulement vous forcerez la terre de vous livrer ses trésors, et la mer d'abaisser devant vous l'orgueil de ses flots ; mais encore, par l'intelligence, vous vous en irez dans l'immensité mesurer les espaces et peser les soleils ; vous mettrez à votre service les plus indomptables énergies de la nature. L'eau, l'air, le feu, la vapeur, la foudre seront à vos ordres.

Allez, ô rois, allez. Que dans cet empire que je vous ai fait, il n'y ait rien qui, tôt ou tard, ne reconnaisse votre royauté, et ne s'incline devant elle.

Certes, Messieurs, c'était là une grande parole. Mais pendant que Dieu la leur adressait, il leur en faisait entendre, au fond de l'âme, une autre bien plus étonnante encore : ce n'est pas assez que vous conquériez la création, il faut que vous me conquériez moi-même, moi la vérité, la beauté, la sainteté,

la vie absolue et sans limite. Ce n'est pas uniquement le fini, c'est aussi l'infini qui vous sollicite et vous appelle.

Oui, l'infini nous sollicite et nous appelle ; et cette attraction nous impose la loi du progrès. Car, ce n'est qu'en avançant toujours, en grandissant toujours, en montant toujours, que nous pouvons accomplir cette incomparable tâche.

Si loin que nous avançons dans l'infini, nous pouvons aller plus loin encore. Les frontières, les horizons que nous croyons apercevoir et toucher, reculent sans cesse et sans fin.

C'est là ce qui nous distingue des autres créatures. Elles aussi, elles sont soumises à la loi du progrès ; mais avec ce double caractère qui ne se retrouve point en nous, la fatalité et les limites.

Elles se développent, sans avoir conscience de leur croissance, nécessairement, fatalement, par une énergie aveugle, et à laquelle elles sont comme étrangères.

Nous, au contraire, nous nous développons sciemment et librement. Notre intelligence, notre cœur et notre volonté sont, avec l'aide de Dieu, les artisans volontaires de ce progrès.

Ce n'est pas tout, il y a entre elles et nous une autre différence dont nous ne devons pas être moins fiers.

Elles ne peuvent atteindre qu'une grandeur et une perfection strictement et rigoureusement limitée d'avance. Dieu a dit à chacune d'elles ce qu'il a dit à

la mer : « Tu viendras jusqu'ici, pas plus loin. » (1)
Et quand elles ont atteint cette borne, c'est fini, elles ne progressent plus.

Le cèdre a germé, il est sorti de terre ; il grandit, et enfonce ses racines dans les entrailles de la montagne ; il étend ses rameaux, et pousse vers le ciel sa tête majestueuse. Cette croissance continue quelquefois pendant des siècles ; et puis, une heure sonnant, le progrès s'arrête ; et ensuite le soleil a beau verser au géant du Liban ses plus chauds rayons ; la terre a beau lui donner sa sève la plus riche ; les nuages ont beau lui prodiguer leurs pluies les plus abondantes, c'est fait, le cèdre a accompli sa destinée.

Il s'est développé dans la mesure marquée par l'inexorable nature ; désormais il n'ajoutera rien à sa vigueur, ni à sa beauté.

L'aigle quitte son nid. Il n'a encore qu'un vol incertain et timide ; mais attendez, bientôt il s'élèvera jusqu'à la cime des grands arbres. Successivement, à mesure que ses muscles se fortifieront, et que ses ailes s'étendront, il dépassera les collines, atteindra les hauts sommets de la montagne et planera dans les nuages.

Il montera encore, encore, dans la lumière et dans l'azur. Mais enfin, un jour, il arrivera à une altitude qu'il ne pourra plus dépasser. En dépit de ses efforts, il n'ira jamais au-delà. Il y a dans les hauteurs un

(1) Job, XXXVIII, 11.

point que les aigles n'ont jamais franchi et ne franchiront jamais.

L'homme, au contraire, peut progresser et croître indéfiniment. Bien loin que la nature lui dise : c'est assez ; elle lui crie, à chaque pas qu'il fait, à chaque essor qu'il prend : plus loin, plus loin, toujours plus loin. S'il s'arrête, c'est qu'il le veut bien. Le progrès continue pour lui, aussi longtemps qu'il le poursuit, et dans la mesure même de son travail et de son courage.

Peut-être m'objecterez-vous, qu'une partie de nous-mêmes échappe à cette liberté du travail progressif et, en cela, ressemble aux créatures inintelligentes dont nous parlions tout à l'heure.

Il s'agit de notre corps. Il se développe comme elles, selon certaines lois immuables ; et comme elles aussi, il rencontre, à l'âge fixé, une limite que rien ne peut lui faire dépasser.

Messieurs, je répondrai dans quelques instants, en vous parlant du progrès selon le christianisme. Vous verrez, je l'espère, que l'homme a la puissance de perfectionner indéfiniment, non seulement son âme, mais son corps lui-même.

II

C'EST donc évident, la nature nous impose la loi du progrès ; mais le christianisme ne la réprovoque-t-il point ?

On se plaît, aujourd'hui, à appeler le christianisme

une religion rétrograde. Il abaisse et rétrécit l'homme, dit-on; au lieu de lui montrer l'avenir, il le tient obstinément tourné du côté du passé. Sa plus constante sollicitude est de l'empêcher de marcher, de le retenir dans l'ignorance, et de lui fermer toutes les voies de la lumière et de la vie.

Ceux de vous qui ont dépassé la seizième année, ont maintes fois entendu, sous une forme ou sous une autre, ces affirmations gratuites et tranchantes. Mais, s'ils ont quelque peu réfléchi, et se sont rappelé le rôle que la religion a constamment joué dans leur vie, ils savent qu'elles sont l'envers de la vérité. Ils savent que, depuis le jour où l'homme descend du berceau, jusqu'à celui où il se couche dans la tombe, le christianisme ne cesse pas un seul instant de lui crier : Marche, avance, progresse, deviens parfait.

Non, le christianisme ne dit pas cela à l'homme, seulement à l'heure où il prend son essor, mais encore, quand déjà il est si loin et si haut que la terre ne l'aperçoit plus.

Il le disait à saint Paul, quand saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, déclarait qu'il voyait et entendait des choses que les langues humaines sont impuissantes à exprimer.

Il le disait à saint Augustin, quand, des sublinités où son intelligence et son cœur l'avaient emporté, Augustin jetait, à pleines mains au monde, les chefs-d'œuvre qui devaient faire l'admiration de toutes les générations chrétiennes.

Il le disait à Bossuet, quand Bossuet planait sur le grand siècle et l'illuminait des éclairs de son génie et de sa foi.

Remarquez-le, mes amis, ce n'est pas seulement à faire croître en nous la vie surnaturelle que le christianisme veut que nous travaillions. Sans doute, il nous presse sans relâche de développer les germes divins déposés en nos âmes par le baptême; mais il insiste aussi pour que nous perfectionnions la nature, en cultivant et en élevant toutes nos facultés.

Pour nier cela, il faut plus que de l'irréflexion; il faut de la sottise ou de la mauvaise foi. Il s'agit tout simplement, en effet, de nier le soleil en plein midi. Mais il y a des hommes de ce courage et de cette force.

Voilà les dix-neuf siècles chrétiens, déroulant leur incomparable histoire. Et devant cette accumulation de merveilles, les hommes dont je parle secouent la tête, haussent les épaules et disent : Le christianisme est la religion des inertes et des rétrogrades.

Voilà la multitude comme infinie des fils de l'Eglise qui ont honoré l'esprit humain par leurs travaux et leurs chefs-d'œuvre : nos grands poètes, nos grands orateurs, nos grands philosophes, nos grands mathématiciens, nos grands hommes d'Etat, que sais-je? Une véritable inondation de génie et de gloire. Et nos adversaires prétendent que le christianisme abêtit l'homme; qu'il abaisse l'intelligence, lui coupe les ailes et la réduit à ramper dans la poussière !

Voilà nos saints et leurs vertus sublimes ; voilà les innombrables serviteurs et servantes de l'humanité souffrante ; voilà des dévouements et des héroïsmes, auprès desquels ceux de l'antiquité ne sont que des jeux d'enfants. Et ces blasphémateurs du christianisme osent affirmer que le christianisme rétrécit le cœur et ne fait que des égoïstes et des lâches !

Voilà des millions de chrétiens, morts en défendant les droits de la conscience et de la dignité humaine ; des millions de héros, restés debout dans la prostration universelle, refusant de courber la tête si ce n'est devant Dieu ; se laissant égorger plutôt que de trahir leur foi. Ce spectacle n'est pas seulement celui du passé, il est aussi celui du présent. A l'heure qu'il est, les chrétiens sont les seuls champions de la liberté des âmes. Et les ennemis de l'Eglise accusent le christianisme de n'avoir de goût que pour la servitude !

Voilà, en un mot, devant eux, le grandiose, le colossal, le radieux édifice de la civilisation chrétienne ; faisant resplendir ses coupes audacieuses dans l'immensité des cieux, ouvert à tous les peuples de la terre, rempli de merveilles, retentissant de l'harmonieux concert de toutes les voix de l'humanité : voix du génie, voix de la science, voix de la vertu, voix des docteurs et voix des héros ; et ils accusent le christianisme de comprimer l'humanité et de lui imposer un vil et inexorable niveau.

Vous, mes amis, vous n'êtes pas de ces négateurs du soleil ; vous, n'est-il pas vrai, vous savez et vous

confessez que le progrès est la grande loi du christianisme, même quand il ne s'agit que du développement de la nature ? Et vous n'avez pas eu besoin de l'histoire pour vous faire cette conviction. Un peu d'attention et de recueillement ont suffi.

Vous vous êtes dit que le christianisme n'est pas venu détruire la nature, mais la réparer. Et vous vous êtes dit aussi que les facultés humaines, l'intelligence, le cœur, la volonté, sont les supports et les instruments nécessaires de la grâce. Le christianisme ne pourrait les dédaigner qu'en exposant à d'humiliants avortements le progrès de la vie surnaturelle elle-même, qui est son œuvre capital et essentiel.

La vie surnaturelle !

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cela signifie-t-il que le christianisme élève l'homme au-dessus de la nature ? Oui en vérité, c'est cela.

Le christianisme ne se contente pas d'exhorter ses disciples à élever, grandir et perfectionner la nature. Il lui tient cet étrange langage :

— Sors de l'humanité et monte plus haut.

— Quoi ? Plus haut que moi-même ?

— Plus haut que toi-même.

— Quoi ? Au-dessus de ces cimes glorieuses de l'humanité que nous avons saluées tout à l'heure ; au-dessus du génie et au-dessus des héros ?

— Oui, par-delà tous les sommets.

— Voici les anges ; faut-il les dépasser ?

— Dépasse-les.

— Ah ! Je touche les frontières du créé. Dois-je aller au-delà ?

— Va.

— Il n'y a plus que le Christ, Dieu et Homme. Je l'aperçois rayonnant au-dessus de tous les cieux : « *Super omnes cælos.* » (1) Est-ce jusqu'à lui que je dois monter ?

— Jusqu'à lui..... Non seulement jusqu'à ses pieds ; mais jusqu'à son cœur ; jusqu'à la plénitude de sa grandeur et de sa beauté ; jusqu'à pouvoir dire : « Ma vie, c'est le Christ. *Mihi vivere Christus est.* » (2) « Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. *Vivo, jam non ego ; vivit vero in me Christus.* » (3)

Oui, chrétien, il faut t'élever, jusqu'à pouvoir jeter ce défi à la création tout entière : O créatures, terres, mers, étoiles, soleil, hommes, anges, je suis plus grand que vous ; je suis un autre Christ, ou plutôt, le Christ lui-même.

Est-ce un rêve, mes amis ? Non, c'est une réalité. Est-ce moi, vil et misérable, qui vous tiens ce langage ? Non, c'est saint Paul, et par les lèvres de saint Paul, le Saint-Esprit lui-même. Ecoutez, écoutez :

« Nous ne cessons de prier pour vous, afin que vous marchiez avec des allures dignes de Dieu ; vous efforçant de lui plaire en toutes choses, fructifiant en

(1) Ephes., IV, 10.

(2) Philip, I, 21.

(3) Galat., II, 20.

toutes sortes de bonnes œuvres, croissant dans la science de Dieu, vous fortifiant dans toute vertu par la puissance de sa lumière, et rendant grâces à Celui qui nous a arrachés à la puissance des ténèbres, et qui veut que nous entrions un jour dans l'héritage des saints. « O mes frères, croissons de toute manière en Jésus-Christ notre chef. » (1)

Certes, Messieurs, voilà bien le programme complet du progrès chrétien : en bas les ténèbres ; en haut le Christ éternel ; et pour degrés de cette échelle mystérieuse, unissant le ciel et la terre, la science, la lumière, la vertu, les bonnes œuvres ; des ascensions dignes de Dieu.

Il faut entendre saint Jean Chrysostome : « Hâte-toi vers ton but. Que l'ennemi ne retarde pas ta course. Suis ceux qui sont rapides, attire à toi les tardifs, laisse de côté les lâches, imite courageusement les forts. »

C'est qu'en effet, on n'arrive à la plénitude du Christ, qu'à force de courage et par un progrès incessant. Le germe du Christ a été déposé en nous par le baptême. C'est à le développer qu'il faut travailler sans cesse. Comme le germe humain il doit traverser tous les âges : l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la maturité. Et arrivé à cette plénitude de l'âge, il faut qu'il grandisse encore. Car, la maturité chrétienne n'est pas comme celle de la nature qui vieillit et s'en va de décadence en décadence. Elle peut toujours

(1) Ephes., IV, 15.

conquérir de nouvelles énergies et de nouvelles beautés : « *Crescamus in illo per omnia qui est caput Christus.* » (1)

En résumé, c'est une transfiguration à opérer. Il faut que notre vêtement devienne plus blanc que la neige, et que notre visage resplendisse comme le soleil ; c'est-à-dire que nous entrions dans la gloire même de Dieu ; que nous soyions si complètement transformés que Dieu nous reconnaisse pour ses fils, et nous rende ce témoignage de son amour infini : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » (2)

Mais, ne l'oublions pas, la transfiguration ne se fait, ou plutôt ne s'achève que sur la montagne. Or, pour arriver au sommet, il faut monter et monter encore, en dépit de tous les rocs, de tous les escarpements et de tous les abîmes.

Pour savoir avec certitude que la loi du progrès est vraiment la loi du christianisme, nous n'avons qu'à contempler ceux en qui a régné l'esprit de Jésus-Christ, les saints.

Saint Paul disait : « Je poursuis ma course afin d'arriver là où m'appelle Jésus-Christ, mon Maître. Ah ! que j'en suis encore loin ! Aussi, oubliant tout ce que j'ai laissé derrière moi, l'œil fixé vers le but, je m'élançai et je m'efforce de l'atteindre. » (3).

(1) Ephes, IV, 15.

(2) Matth., III, 17.

(3) Philip., III, 13.

Ce que saint Paul a dit de lui-même, nous pouvons l'affirmer de tous les grands chrétiens, de tous les saints.

Non, non, leur premier élan pris, plus de retour, plus de regard en arrière. Ils escaladent les hauteurs, toujours plus courageux et toujours plus rapides. Ils vont à Dieu, avides et haletants. Le monde s'efforce de les arrêter; il les injurie, il les siffle. Les serviteurs de Dieu ne l'entendent pas; à tout instant ils renouvellent leur élan. Ils s'en vont de vertu en vertu : « *Ibunt de virtute in virtutem.* » (1) Point de halte, point de repos. Ils ne s'arrêtent qu'à l'heure où ils peuvent dire avec le prophète : « Je suis arrivé; je vais maintenant me reposer en paix sur le cœur de mon Dieu. » *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* » (2)

Le Saint-Esprit nous dit qu'ils volent vers la perfection sans aucune défaillance. Ils volent, cela suppose qu'ils ont des ailes. Quelles sont-elles? Elles s'appellent la foi, l'espérance et la charité! Et dans l'œuvre du progrès chrétien, elles jouent le rôle que jouent dans l'œuvre du progrès humain l'intelligence, le cœur et la volonté.

La foi, l'espérance, la charité, quoi de plus progressif?

Qu'est-ce que la foi, sinon la marche, ou plutôt le

(1) Psalm., LXXXIII, 8.

(2) Psalm., IV, 9.

vol de l'intelligence, dans les régions supérieures à celles de la raison ? L'intelligence, s'en allant, guidée par une lumière surnaturelle, jusque dans les entrailles de l'éternelle vérité, jusque dans les profondeurs de Dieu : « *Spiritus scrutatur etiam profunda Dei.* » (1)

Qu'est-ce que l'espérance ? L'ambition du divin ; mais une ambition sûre du succès, pourvu qu'elle ne se décourage, ni ne se fatigue pas : « *Spes autem non confundit.* » (2) Avec l'espérance au cœur, les chrétiens sont plus hardis et plus heureux que les Titans. Plus hardis, ils ne se servent pas pour escalader le ciel, d'une échelle de montagnes ; ils s'élancent tout droit, à travers les abîmes de l'infini.

Plus heureux ; ils en ont l'infaillible certitude ; s'ils sont fidèles à la grâce qui les porte, ils atteindront le but.

Enfin qu'est-ce que la charité ?

C'est l'amour de Dieu ; mais remarquez-le bien, l'amour de Dieu, tout à la fois, subjectif et objectif : Dieu aimé et Dieu aimant ; Dieu se servant du cœur de l'homme, pour s'aimer lui-même : « *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris, per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.* » (3) Or, je vous demande ce que ne peut un pareil amour. L'amour humain ne connaît point d'obstacle. Que ne doit donc pas entreprendre celui dont nous parlons ? Il court, il vole, dit l'auteur

(1) Cor., II, 10.

(2) Rom., V, 5.

(3) Rom., V, 5.

de l'*Imitation*. Rien ne le retient, aucune fatigue, aucune terreur, aucune impossibilité. Il est insatiable. Pour être assouvi, il ne lui faut rien moins que Dieu.

« Seigneur, s'écriait le Prophète, je ne serai rassasié que quand je verrai votre gloire. *Satiabor quum apparuerit gloria tua.* » (1)

La charité, c'est le feu. Or, « le feu ne dit jamais : c'est assez » (2)

Mes chers fils, à propos de cette loi du progrès, vous vous faites une double question, à laquelle je veux répondre par un mot : Notre corps est-il soumis à cette loi ? Cette loi, cessera-t-elle avec le temps, ou bien s'imposera-t-elle encore pendant l'éternité ?

Notre corps est-il soumis à la loi du progrès ?
Oui.

Non seulement, selon que nous l'enseigne la Sainte Ecriture, nous pouvons conserver notre santé, et en accroître la vigueur par la tempérance, la sobriété et la chasteté ; mais nous pouvons même en augmenter la beauté. Non qu'il dépende de nous de réformer les traits de notre visage ; mais il dépend de nous d'y empreindre la fière et douce majesté de la vertu, d'allumer dans nos yeux la flamme limpide de la pureté, de faire épanouir sur nos lèvres le sourire de la bonté et de la paix, et de répandre sur toute notre

(1) Psalm., XVI, 15.

(2) Prov., XXX, 16.

physionomie le rayonnement d'une âme possédée de Dieu.

Ah ! je vous entends, vous m'objectez la mort, vous m'objectez le tombeau. Le tombeau, c'est là, croyez-vous, que viendront s'éteindre, dans la pourriture et la poussière, la noblesse et la beauté de notre corps. Et bien, vous vous trompez. C'est là qu'elles prendront une sève immortelle de jeunesse et de vie, pour refleurir d'autant plus magnifiques que le corps, qu'elles couronneront de gloire, aura appartenu à une âme plus humble, plus chaste, plus aimante, plus dévouée, plus chrétienne en un mot.

« En mourant, dit l'Apôtre, nous semons notre corps. *Seminatur corpus.* » (1) Nous le jetons dans le sillon pour qu'il germe. Il restera là, jusqu'au dernier jour ; mais ce jour-là il ressuscitera, revêtu des divines clartés du corps transfiguré de Jésus-Christ.

» Le corps est semé dans la corruption, continue saint Paul ; il ressuscitera incorruptible. Il est semé dans la honte ; il ressuscitera dans la gloire. Il est semé dans la faiblesse ; il ressuscitera dans la force. » (2)

Et, Messieurs, cette splendeur de nos corps ressuscités ne s'arrêtera pas là ; elle ira toujours croissant pendant les siècles des siècles. Car, au témoignage des plus illustres docteurs, la loi du progrès, qui est la loi du temps, est aussi celle de l'éternité. Ces

(1) Cor., XV, 42.

(2) Cor., XV, 42 et seq.

grands théologiens, dit le savant et éloquent Thomasin, affirment que la vie éternelle n'est elle-même qu'une route éternelle par laquelle les bienheureux s'en vont à des clartés toujours plus éblouissantes et des félicités toujours plus enivrantes. Plus ils contemplent Dieu, plus ils découvrent en lui d'ineffables beautés. Or, l'amour se proportionnant nécessairement à la vision, il croît en même temps que la lumière ; et à leur tour le bonheur et la gloire suivant fidèlement l'amour, il en résulte que les saints progressent sans s'arrêter jamais ; et il en sera ainsi toujours. Car Dieu est infini ; jamais les bienheureux, si avides qu'ils soient, n'épuiseront les inépuisables trésors de la divinité. Jamais, non plus, remarque saint Grégoire de Nysse, leur intelligence et leur cœur ne cesseront de se dilater, pour recevoir les effusions intarissables de la lumière, de l'amour et de la joie.

Nos corps seront associés à cette progressive glorification de nos âmes.

Dieu s'est plu à nous en donner des gages ; il a fréquemment doté des corps vivants de la vie naturelle, des qualités réservées aux corps ressuscités. Je ne vous en citerai qu'un exemple :

Lorsque saint Joseph de Cupertino était en extase, non seulement son corps devenait éblouissant, mais encore il était affranchi des lois de la pesanteur. Joseph poussait un cri, et soudain on le voyait à genoux sur la corniche de l'église, ou sur les branches les plus élevées des arbres.

III

VOILA la loi du progrès, mes amis. Qu'en pensez-vous ? Qu'elle est bien belle, n'est-ce pas, et que vous seriez fiers de la réaliser en vous-mêmes. Vous n'êtes pas de ces jeunes hommes, si nombreux aujourd'hui, qui, pour employer une expression vulgaire, s'arrangent de l'abjection, ou au moins d'une triste vulgarité. Vous avez, vous, de plus hautes visées. Vous êtes de ceux qu'a séduits l'idéal, et qui voudraient marcher à sa conquête.

Mais vous tremblez devant la tâche à remplir.

Hélas ! hélas ! pensez-vous, nous sommes si faibles, si pleins de passions, si puissamment attirés par les voluptés mondaines, comment arriverons-nous là où notre conscience veut que nous allions ? Nous avons essayé ; mais que d'hésitations, que de retours en arrière, que de chutes, que de décadences ! Que de fois, au lieu de monter, nous avons roulé sur les pentes qui mènent aux abîmes !

Les sentiers sont si abrupts, et ils sont bordés de tant de gouffres ! Que faire pour triompher de ces obstacles et atteindre le but qui rayonne là-haut ? Que faire ? Deux choses : ne vous décourager jamais, et n'oublier jamais non plus de retremper vos forces à la source divine de toute vigueur et de tout courage.

Non, ne vous découragez jamais.

Si vous tombez, relevez-vous. Si vous tombez encore, relevez-vous encore.

Et quand même, comme vous le disiez tout-à-l'heure, vous rouleriez jusqu'à l'abîme, reprenez sans retard votre ascension avec l'ardeur d'une impérissable espérance.

Et puis surtout, venez souvent à cette table manger le pain des forts. Il vous faut des énergies surnaturelles; ce n'est qu'ici que vous les pourrez trouver.

Je n'en puis plus, soupirait Elie, étendu dans le désert sous un térébinthe. Je n'ai pas la force d'aller plus loin..... Et voilà que l'ange du Seigneur descendit vers lui : Elie, lui dit-il, lève-toi et mange, car tu as encore un long chemin à faire. Elie comprit, il mangea le pain mystérieux que le ciel lui envoyait, et fortifié par ce pain, il marcha quarante jours et quarante nuits, et il atteignit Horeb, la montagne de Dieu.

Je ne sais, mes amis, combien de jours et combien de nuits vous avez à cheminer dans le désert de la vie; mais je le sais, si vous vous agenouillez souvent au banquet des anges, vous y trouverez une vaillance invincible et d'inépuisables forces. Rien ne vous empêchera de fournir votre carrière. Vous marcherez toujours intrépides et toujours confiants, jusqu'à ce que vous arriviez, vous aussi, à la montagne de Dieu, c'est-à-dire à l'éternelle éternité.

C'EST A TOI QUE DANS CETTE GUERRE
LES FLÈCHES DES MÉCHANTS PRÉTENDENT S'ADRESSEF.

FAISONS, DISENT-ILS, CESSER
LES FÊTES DE DIEU SUR LA TERRE ;
DE SON JOUG IMPORTUN DÉLIVRONS LES MORTELS !
MASSACRONS TOUS SES SAINTS ; RENVERSONS SES AUTELS ;
QUE DE SON NOM, QUE DE SA GLOIRE
IL NE RESTE PLUS DE MÉMOIRE ;
QUE NI LUI NI SON CHRIST NE RÈGNENT PLUS SUR NOUS.

Ath., IV, 6.

PARTEZ, ENFANTS D'AARON, PARTEZ :
JAMAIS PLUS ILLUSTRE QUERELLE
DE VOS AÏEUX N'ARMA LE ZÈLE.
PARTEZ, ENFANTS D'AARON, PARTEZ :
C'EST VOTRE ROI, C'EST DIEU POUR QUI VOUS COMBATTEZ.

Ath., IV, 6.

*Dilexit Ecclesiam, et seipsum
tradidit pro ea.*

Jésus-Christ a aimé l'Eglise
et s'est livré pour elle.

EPHES., V, 25.

MES CHERS ENFANTS,

DANS les ineptes haines et les horribles malédictions prêtées par Racine aux ennemis d'Israël, vous avez reconnu le langage des impies contempo-

rains. Voilà bien leurs pensées, leurs désirs, leurs projets et leurs abominables espérances.

A cette explosion de blasphèmes et de menaces, qu'apportons-nous ? Quoi ?

De victorieuses apologies ?

Oui..... Quoi encore ? D'harmonieux cantiques ? Oui, mais nous ne nous contenterons ni de parler, ni de chanter.

A l'impiété triomphante et insolente nous opposerons le sublime inspirateur de l'éloquence et de la poésie : l'amour et ses dévouements superbes ; non un amour profane et vulgaire, mais le plus noble et le plus ardent des amours : celui de Dieu, celui de la sainte Eglise catholique.

C'est à vous le prêcher, mes chers enfants, que je veux consacrer ce dernier entretien.

Vous me trouverez peut-être un peu long ; mais j'ai pour m'excuser une belle parole d'un docteur. Voulant se faire pardonner la surabondance de sa parole, quand il louait la divine Vierge, il disait : « Quand il s'agit de Marie, ce n'est jamais assez. *De Maria nunquam satis.* »

J'emprunte au panégyriste de la Mère de Dieu ce cri de sa piété filiale, en l'appliquant à l'Eglise : « On ne peut jamais excéder en célébrant l'Eglise : *De Ecclesia nunquam satis.* »

Aussi bien, mes enfants, j'ai un moyen tout simple de ménager votre attention : partager, diviser le grand sujet qui va nous occuper, et ne vous le livrer

que dans la mesure qui répond aux forces de votre jeune âge. J'en userai.

I

Aux vieux âges catholiques, parler à des chrétiens de l'amour de l'Eglise, c'eût été une exhortation superflue, presque injurieuse.

Sans doute, même dans ces siècles d'ardente foi, il se rencontrait des fils dénaturés insultant l'Eglise et la dépouillant. Il y a toujours eu des monstres; mais l'immense multitude n'avait pour elle qu'un religieux respect et une tendresse toute filiale. Que l'Eglise jetât à ses enfants un cri d'alarme, qu'elle exhalât un gémissement, un soupir, c'était assez. Toutes les âmes frémissaient.

Les peuples catholiques se levaient, comme un seul homme, pour défendre et consoler l'immortelle épouse de Jésus-Christ.

Mais aujourd'hui ! Aujourd'hui les plus exécrables attentats se consomment contre l'Eglise. Des parricides portent sur elle leurs mains souillées et sanglantes; ils la soufflètent et la conspuent. Qui s'en inquiète, et surtout qui se lève pour défendre et venger la divine opprimée ?

Je le sais, et je me garderai bien de le taire, il y a

encore de nobles dévouements, et sur ce sol sacré de la Bretagne plus que partout ailleurs. Mais qu'ils sont rares comparativement à ce qu'ils devraient être ! Il faut le confesser, pour la plupart des chrétiens, l'Eglise est une ennemie dont il faut purger la terre, ou une étrangère dont on n'a pas à s'occuper.

Grâce à Dieu, mes enfants, nous n'appartenons ni à l'une ni à l'autre de ces tristes catégories de chrétiens ; nous ne sommes ni des adversaires, ni des indifférents, mais ne sommes-nous pas des tièdes et des lâches, catholiques étranges qui ne restent pas insensibles aux douleurs de l'Eglise, mais dont l'amour pusillanime n'a le courage d'aucune action, et surtout d'aucun sacrifice ? Et pourtant, mes enfants, l'amour de l'Eglise est une si belle et si sainte passion ! Je dis bien : passion. Car, je vous le montrerai, c'est jusque-là que nous devons aimer l'Eglise, et c'est jusque-là aussi que l'ont aimée les saints, les saints que toute notre ambition doit être d'imiter.

N'est-ce pas cette glorieuse passion de l'Eglise qui a emporté jusqu'aux extrémités de la terre tant de missionnaires et tant d'apôtres ? Plus loin leur disait sans cesse l'amour qui brûlait dans leur cœur, plus loin, toujours plus loin. Encore ce royaume, encore cette province, encore cette cité. Elargissons son empire, reculons ses frontières.

Et parmi les millions de héros, morts pour rendre témoignage à la vérité, n'en est-il pas un grand nombre qu'on peut justement appeler les martyrs de l'Eglise ?

Martyrs de son unité, martyrs de son immutabilité, martyrs de sa liberté..... Et le martyr s'explique-t-il sans une indomptable passion? N'est-il pas le dernier et le plus sublime mot de l'amour?

Enfin, car je ne veux pas multiplier ces questions, est-ce qu'ils n'étaient pas des serviteurs passionnés de l'Eglise, ces papes, ces docteurs, ces évêques héroïques qui ont combattu pour elle les combats superbes, dont la gloire illumine toutes les pages de l'histoire chrétienne?

Que si vous me demandez où s'allume cet ardent et magnanime amour, je vous le dirai. Il s'allume dans la contemplation de la divine beauté de l'Eglise, et surtout au contact de son adorable tendresse : « *In meditatione mea exardescet ignis.* » (1)

II

LA beauté de l'Eglise, certes, ce n'est pas la faute de ses ennemis, si elle apparaît encore au monde. Que d'ombres n'ont-ils pas accumulées pour la cacher? Que de travestissements odieux, que de mensonges, que de calomnies, que d'outrages, que

(1) Psalm., XXXVIII, 4.

de crachats impurs ! Mais elle brille, en dépit de tous leurs efforts pour la déshonorer et l'atteindre. Pour nous surtout ses enfants, elle respandit dans toute sa gloire ; car pour nous, il n'y a ni crachats, ni nuages. Notre foi écarte ceux-ci, notre amour essuie ceux-là. L'Eglise reste telle que Jésus-Christ l'a faite quand, au témoignage de l'apôtre, il la baptisa dans son sang : « *Mundans lavacro aquæ in verbo vitæ, ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam.* (1)

Quand on veut peindre l'incomparable beauté de l'Eglise, il faut, comme les saints docteurs, emprunter à la nature et à l'Écriture les images les plus grandioses et les plus gracieuses ; et quand on a fait cela, de quelques magnificences qu'on ait revêtu sa parole, il faut avouer qu'on n'a rien dit.

L'Eglise, c'est la montagne dont les sommets dépassent de l'infini les plus hardis et les plus fiers. Sa cime immaculée rayonne par-delà tous les cieux. Ses flancs ont un manteau de verdure et de fleurs. Mille sources limpides, mille torrents, mille fleuves s'en échappent, pour aller porter jusqu'aux extrémités du monde la fraîcheur et la vie. Vainement les tempêtes se déchaînent contre elle, la montagne de Dieu est inébranlable.

L'Eglise, c'est le grand cèdre dont ceux du Liban ne sont que l'humble figure. Quelles racines ! Elles plongent, non dans les entrailles de la terre, mais

(1) Ephes., v, 26, 27.

dans les profondeurs de Dieu même. Quels rameaux ! Ils s'étendent jusqu'aux extrémités du monde ; ils ombragent l'humanité ; et dans leur opulent feuillage quels concerts ! Tous les oiseaux du ciel chantent les louanges du Créateur.

L'Eglise, c'est l'océan ; l'océan aux gigantesques tempêtes, et aux calmes plus magnifiques encore ; un océan qui n'a pas d'autres rivages que l'éternité, et dont les eaux fécondes donnent la vie aux enfants de Dieu, poissons mystérieux qui peuplent tous ses abîmes.

L'Eglise, c'est le soleil ; mais un soleil qui n'aura jamais de coucher. Il monte, versant toujours des torrents de lumière. En vain, le puits de l'abîme vomit, pour l'éteindre, les plus noires et les plus infectes fumées.

Quand les enfants de ténèbres se croient plus certains de son définitif obscurcissement, le ciel envoie un léger souffle, une brise. C'est assez, les brouillards se dissipent et le soleil, plus glorieux que jamais, continue sa triomphale ascension.

L'Eglise, c'est l'armée rangée en bataille dont il est question au Cantique des cantiques ; merveilleuse armée qui, comme Israël, n'a qu'à chanter et prier pour renverser les plus inaccessibles remparts, et pour vaincre les plus formidables ennemis.

L'Eglise, c'est la cité de Dieu, la nouvelle Jérusalem parée, comme le doit être la fiancée du Christ, et que notre Racine a si mélodieusement chantée :

Quelle Jérusalem nouvelle,
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle ?
Peuples de la terre, chantez,
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.

Grandes images, encore une fois, mes enfants, mais qui sont loin, je ne dirai pas de rendre, mais de faire soupçonner la beauté de l'Eglise.

L'Eglise est trop belle pour être dignement célébrée par des langues humaines. Elle a tous les charmes, toutes les grandeurs, toutes les gloires : l'innocence, la jeunesse, la majesté, la grâce.

Oui, l'innocence : elle est sainte, elle est immaculée. Marchant, depuis dix-neuf siècles, à travers les corruptions humaines, elle n'a pas même souillé la frange de sa robe.

Oui, la jeunesse : pas une ride : « *Non habentem rugam.* » (1) Elle a la divine fraîcheur d'une fleur immortelle. Ni le temps n'a pu la vieillir, ni la poussière mondaine n'a pu la flétrir.

Oui, la majesté : elle est reine, mais une reine si auguste et si grande que, selon la parole du prophète, les rois des nations se sont prosternés devant elle et ont adoré en elle le Christ qui lui fait sa gloire : « *Vultu in terram demisso adorabunt te.* » (2).

Oui, la grâce : elle est reine, mais elle est vierge.

(1) Ephes., V, 27.

(2) Isai, XLIX, 23.

Elle ressemble à la blanche colombe qui repose au bord des ruisseaux : « *Oculi ejus sicut columbæ super rivulos aquarum.* » (1)

Je vous le demande, mes enfants, que manque-t-il à l'Eglise pour ravir les âmes et subjuguier les cœurs?

Une noble origine ?... Elle est née au lieu le plus sacré et le plus illustre du monde, sur le Calvaire, entre les bras de la croix, du cœur déchiré du Christ mourant : « *De latere Christi.* »

Que lui manque-t-il ? Une grande histoire ?... Son histoire est celle de l'humanité tout entière. Vers elle, tout gravitait dans l'ancien monde ; autour d'elle, tout se meut et s'agite dans le monde nouveau.

Que lui manque-t-il ? Les splendeurs du génie, le prestige de la puissance, les éclairs de la victoire ? Rien de tout cela.

Le génie ?... Ah ! regardez, regardez : une couronne d'étoiles sur son front : Paul, Augustin, Chrysostome, Bernard, François de Sales, tous les docteurs et tous leurs chefs-d'œuvre. Et à ses pieds, lui jetant des fleurs et des couronnes, toutes les vraies gloires de l'humanité : grands philosophes, grands orateurs, grands poètes, grands artistes, grands hommes d'Etat, grands hommes de guerre, héros de tous noms et de toutes sortes.

La puissance, la victoire ?... Regardez encore : avoir arraché le monde aux étreintes impures du

(1) Cant., V, 12.

paganisme, et l'avoir agenouillé au pied de la croix ; avoir terrassé des bourreaux comme Néron, Domitien, Dioclétien ; avoir dompté des lions comme les barbares, et les avoir transformés en agneaux ; avoir, pendant dix-neuf siècles, déjoué toutes les ruses, réfuté toutes les accusations, lassé et vaincu tous les persécuteurs ; avoir survécu à tous les rois, foulé la cendre de tous les empires ; avoir, comme dit saint Hilaire, fleuri dans les tempêtes et grandi dans les humiliations ; avoir ressuscité de toutes les morts, ou plutôt être restée vivante, quand tout périssait autour d'elle ; avoir renouvelé la terre, changé les mœurs, transfiguré les âmes, reconstruit la famille, refait la société ; avoir fait tout cela, est-ce de la puissance ? c'est une puissance infinie. Auprès de cet amas de victoires, comme pâlisent et s'effacent tous les exploits des conquérants.

Eh bien, c'est chargée de toutes ces palmes, que l'Eglise s'en va à l'éternité.

Non, il ne manque rien à la beauté de l'Eglise, pas même la divine majesté de la douleur.

O Eglise, ma mère, quelles souffrances n'avez-vous pas endurées ? A quelles épines n'avez-vous pas déchiré vos pieds ? A quels amers calices n'avez-vous pas bu ? Quels fardeaux n'avez-vous pas portés ? Quels combats n'avez-vous pas combattus ? Quelles larmes n'avez-vous pas versées ? Vous connaissez tous les martyres : martyres du corps et martyres du cœur. Aussi vous êtes splendide : vos plaies, votre sang, et vos larmes vous font une beauté devant laquelle s'inclinent toutes

les âmes qui n'ont pas perdu le sens de la vraie grandeur et de la vraie beauté.

Vous êtes toute belle, ô sainte Eglise : « *Tota pulchra es.* » (1)

Votre tête est comme le Carmel : « *Caput tuum ut Carmelus.* » (2). Votre tête, c'est la Papauté. Elle est sublime cette tête couronnée d'épines : elle rayonne dans la nuit de ce siècle, sereine au milieu des orages qui grondent autour d'elle. « *Caput tuum ut Carmelus.*

Vos pieds, ce sont les apôtres. Ils ont imprimé leurs pas sur toutes les collines et sur toutes les montagnes, sur la poussière de tous les chemins, sur le sable de tous les déserts, sur tous les rivages du monde : « *Quam pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem.* » (3).

Vos mains, ce sont tous les serviteurs de Dieu : évêques, prêtres, religieux, vierges, simples fidèles, tous ceux qui agissent en votre nom, tous ceux qui combattent, tous ceux qui bénissent, tous ceux qui prient. O mains innocentes, mains pleines de grâces, mains laborieuses, mains vaillantes, mains puissantes et victorieuses !

Et votre vêtement, ô reine, il est éblouissant : vous avez une robe d'or : « *Astitit regina investitu*

(1) Cant., IV, 7.

(2) Cant., VII, 5.

3) sai, LII, 7.

deaurato. » (1) Mais sur ce fond opulent, quelles fleurs a semées et fait épanouir votre éternel époux !

« *Circumdata varietate.* » (2)

Les roses du martyre et les lis de la virginité. Elle répand au loin ses parfums : « *Myrrha et gutta et casia a vestimentis ejus.* » (3)

Vous êtes toute belle, belle toujours et partout.

Belle dans votre sanglant berceau.

Belle quand vous montez triomphante au trône des Césars.

Belle quand vous baptisez le monde barbare agenouillé devant vous.

Belle sur vos innombrables champs de bataille.

Belle dans votre règne et votre gloire des âges catholiques.

Belle quand vous marchez escortée de la multitude de vos saints.

Belle quand vous êtes assaillie par l'impure légion des passions humaines.

Belle en face des rois.

Belle en face des peuples.

Belle aux prises avec les sophistes.

Belle entre les mains des bourreaux.

Belle quand vous parlez, et belle quand vous vous taisez.

(1) Psal., XLIV, 10.

(2) *ibid.*

(3) Psal., XLIV, 9.

Belle quand vous pleurez, et belle quand vous chantez.

« *Pulchra es, amica mea, suavis et decora.* » (1)

Qui pourrait s'étonner, ô Christ, que vous ayez paré l'Eglise de tant de grâces et de magnificences ?

La terre n'est que l'escabeau de vos pieds, et vous l'avez couronnée de verdure et de fleurs.

Les cieux ne sont que le pavillon de l'homme, et vous y avez semé une poussière de soleils.

Le lis des champs n'est rien ; il s'épanouit le matin et se flétrit le soir, et vous lui avez donné un vêtement que Salomon n'avait pas dans sa gloire.

Que ne deviez-vous donc pas faire pour l'Eglise ? Elle est votre épouse : « *Sponsa Christi.* »

Elle est votre corps mystique : « *Corpus Christi.* »

Elle est votre plénitude : « *Plenitudo Christi.* »

Tout est expliqué : c'est à cause de cela que vous l'avez comblée des prodigalités de votre tendresse : « *Christus dilexit Ecclesiam.* » (2) Vous vous êtes livré pour elle : « *Et tradidit seipsum pro eâ.* » (3) Vous l'avez enveloppée de pureté et de gloire : « *Ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam non habentem maculam aut rugam.* » (4)

(1) Cant., VI, 3.

(2) Ephes., V, 25.

(3) *ibid.*

(4) Ephes., V, 27.

III

C'EST n'est pas seulement en contemplant la divine beauté de l'Eglise, c'est surtout en s'approchant de son cœur, et en touchant l'inénarrable tendresse, que les saints ont senti s'allumer dans leur âme, l'ardente passion qui les a dévorés.

La beauté charme les âmes ; mais la bonté et l'amour les ravissent bien plus sûrement et bien plus profondément encore.

« Dieu est amour, dit saint Jean. » « *Deus charitas est.* » Nous pouvons appliquer cette admirable définition à l'Eglise qui est Dieu lui-même, vivant dans l'humanité.

Oui, l'Eglise c'est l'amour, et quel amour ! Un amour dont nul n'a jamais ni sondé la profondeur, ni aperçu la hauteur, ni mesuré la largeur ; un amour si tendre que jamais les entrailles maternelles ne furent remuées par une tendresse qui lui pût être comparée ; un amour si miséricordieux que, depuis dix-neuf siècles, il n'a pas dédaigné une seule larme, ni repoussé un seul repentir ; un amour qu'aucun labeur n'a pu fatiguer, qu'aucune torture n'a pu décourager ; un amour si ardent que toutes les grandes eaux de la tribulation n'ont pu le refroidir. « *Aquæ multæ non potuerunt*

extinguere charitatem; » (1) un amour si fort que la mort elle-même n'a pu le dompter ; un amour insatiable et qui ne se repose jamais, toujours haletant, toujours courant, toujours évangélisant, toujours cherchant des âmes à consoler et à sauver ; un amour qui donne sans cesse et qui ne s'épuise jamais ; un amour toujours jeune et toujours nouveau.

L'Eglise aime l'humanité d'un inexprimable amour. Elle l'aime comme une mère aime ses enfants, mille fois plus que la meilleure des mères n'aime ses enfants.

Qui le croirait à voir la haine implacable dont le monde la poursuit, depuis qu'elle est descendue du Calvaire ?

Ne dirait-on pas, au contraire, qu'elle est l'ennemie universelle, et que le monde se venge contre elle, de toutes les oppressions dont il a été la victime, et de toutes les douleurs qu'il a endurées.

O mystérieuse ingratitude de la race d'Adam ! Elle hait l'Eglise, et l'Eglise n'a pas cessé un seul jour de veiller sur ses destinées et de travailler à son bonheur.

Pas un service qu'elle ne lui ait rendu. Elle l'a relevée de ses abjections, illuminé ses ténèbres, consolé toutes ses désolations.

Quand l'humanité a été visitée par la joie, l'Eglise s'est associée à ses actions de grâces et a béni ses prospérités.

(1) Cant., VIII, 7.

Quand l'humanité a pleuré, l'Eglise a pleuré avec elle et a essuyé ses larmes.

Quand l'humanité a succombé sous ses fardeaux, l'Eglise s'en est chargée pour elle.

Quand l'humanité languissante n'a pu gravir ses âpres sentiers, l'Eglise l'a prise sur ses bras, elle l'a portée en lui chantant des cantiques d'espérance.

Quand l'humanité a fui l'amour qui la gardait et s'est égarée en le fuyant, l'Eglise l'a cherchée et poursuivie, comme une chère brebis qu'elle voulait ramener au bercail.

De tous ceux qui l'ont outragée dans la suite des âges, pas un qu'elle n'ait prévenu des bénédictions de sa tendresse, pas un qui ne lui doive une impérissable reconnaissance.

O rois, ô chefs des nations, elle vous a presque toujours vus contre elle. Vous l'avez dépouillée pour agrandir votre faste. Vous l'avez enchaînée de peur qu'elle ne se dressât devant vos convoitises et vos ambitions. Maintes fois, vous avez essayé de faire de cette épouse immaculée du Christ ce que Sapor faisait de Valérien, un marche-pied pour votre orgueil..... Et pourtant que n'a-t-elle pas entrepris, afin d'établir votre autorité ; et que n'a-t-elle pas souffert en la défendant ?

Afin de vous rendre plus augustes et plus inviolables, elle vous a parés de la pourpre divine du Christ, son royal et éternel époux.

O rois, vous êtes des ingrats.

O peuples, emportés par vos aveugles colères, trompés et séduits par la race toujours renaissante des Pharisiens et des Scribes, que de fois, le long des siècles, vous avez refait la scène du Gabatha ! Quelles imprécations et quelles malédictions. « Ote-le et crucifie-le : *Tolle, tolle, crucifige eum.* (1) » Et cependant vous n'avez jamais eu d'autre protection que la sienne. Elle a plaidé votre cause devant les plus superbes despotes ; elle a disputé votre liberté aux plus horribles tyrans. Pour vous faire rendre justice, et pour venger vos droits, il n'est pas de périls qu'elle n'ait affrontés. Elle n'a pas craint, et aujourd'hui encore elle ne craint pas d'anathématiser, à cause de vous, ceux-là même qui semblent tenir ses destinées entre leurs mains, ceux-là même qui peuvent la ramener aux amphithéâtres et aux catacombes.

O peuples, vous êtes des ingrats.

Hommes d'étude et de science, l'avez-vous assez honnie cette grande Eglise catholique, depuis deux siècles surtout ? Tout vous a été bon contre elle : mensonges, railleries, insultes..... A quels forfaits, à quelles bouffonneries, à quelles sottises n'avez-vous pas mêlé son nom sacré. Et pourtant, dans toutes les branches de la science humaine, si fiers que vous vous soyez, et tout créateurs que vous vous disiez, vous n'avez fait que recueillir les fruits de ses travaux. La moisson dont vous présentez superbement

(1) Joan., XIX, 15.

au monde les gerbes dorées, ce sont ses docteurs, ses prêtres et ses moines qui l'ont semée, arrosée et cultivée.

Hommes d'étude et de science, vous êtes des ingrats.

O riches, que vous avez été dédaigneux et cruels ! Que de fois vous avez passé auprès d'elle, sans l'honorer même d'un regard ; et combien, plus souvent encore, vous avez dépensé vos richesses à propager contre elle la licence et l'incrédulité.

Et pourtant, c'est elle qui garde vos propriétés et vos trésors. C'est elle qui a toujours retenu et qui retient encore, aux frontières de la civilisation ces hideuses doctrines qui menacent tous les droits et font trembler tous ceux qui possèdent.

Riches, vous êtes des ingrats.

O pauvres, ô pauvres, vous aussi, vous vous êtes mêlés aux insulteurs et aux bourreaux de l'Eglise. Et pourtant vous avez constamment été ses privilégiés et ses bien-aimés. Elle seule a été votre consolatrice. Elle vous a visités dans vos tristes demeures. Elle a couvert votre nudité, pansé vos plaies, nourri les affamés, recueilli vos enfants, enseveli vos morts. Elle a fait plus que vous traiter maternellement, elle vous a vénérés ; elle a député ses anges pour vous servir, et quelquefois elle a mis à vos pieds des rois et des reines, qui les lavaient et les baisaient avec une religieuse ardeur.

O pauvres, vous êtes des ingrats.

Pas un être dans le monde qui ait le droit d'insulter l'Eglise. Que dis-je ? Pas un qui ne doive être prêt à tout, même à lui donner son sang, pour la payer de ses bienfaits.

N'a-t-elle pas instruit les ignorants, affranchi les esclaves, racheté les captifs, défendu les orphelins, réhabilité le pécheurs, civilisé les sauvages ? Que sais-je encore, et comment raconter toutes les inventions et toutes les œuvres de son amour ?

Je défie que, dans la longue suite des siècles, il se lève un seul homme, un seul qui puisse dire loyalement : L'Eglise m'a dédaigné ; je suis un oublié de sa charité.

Ah ! mes frères, si la race d'Adam n'était pas, selon que nous le constatons tout à l'heure, aveugle et ingrate, elle se prosternerait pour saluer la Mère des vivants, pour acclamer et pour bénir la sainte Eglise catholique.

O Eglise, nous te rendons grâces ; tu viens de Dieu, ou plutôt tu es Dieu même vivant au milieu des hommes ; tu es le Christ se prolongeant dans l'humanité. Nous le reconnaissons en toi, car il est l'amour, l'amour intarissable et invincible : « *Deus charitas est.* » (1)

(1) Joan, IV, 8.

IV

JE pourrais m'arrêter ici. Je vous ai montré l'Eglise divinement aimable et divinement aimante. Que faut-il de plus pour gagner vos cœurs ?

Si vous le permettez, j'ajouterai néanmoins quelques mots : je vous dirai que le temps où nous vivons, et la patrie dont nous sommes les fils, demandent de nous un dévouement exceptionnel aux intérêts de la sainte Eglise catholique.

Et d'abord le temps où nous vivons : temps étrange, terrible, grandiose, solennel, où s'agitent les plus formidables questions, et où se livre une des plus décisives batailles qui se soient jamais livrées, entre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres, la vie et la mort : « *Prælium magnum.* »

« L'humanité, écrivait récemment un grand homme d'Etat, n'a jamais flotté à ce point entre le ciel et la terre. » (1).

Dans cette lutte, l'Eglise est le champion du ciel ; elle représente la lumière, le bien et la vie.

Elle a aujourd'hui d'admirables enfants, admirables à tous les points de vue : par l'intelligence, par le cœur, par le courage. Elle en a de sublimes ; elle en a d'héroïques.

(1) Guizot.

Oui, mais en revanche que d'ennemis!

Que de haches levées pour l'abattre, sur le grand arbre qui couvre l'humanité de son ombre, et la nourrit de ses fruits!

Que de flots soulevés, que de tempêtes déchaînées pour submerger la barque mystérieuse, qui porte les fils de Dieu au rivage de l'éternité!

Que de bêtes affamées accourent de toutes les profondeurs de la nuit, pour dévorer la chaste brebis dont le Christ a fait la mère de son divin troupeau.

Oui, une effroyable lutte, un combat gigantesque :
« *Prælium magnum.* »

Je ne sais si jamais on vit contre l'Eglise une conjuration plus résolue, plus perfide, plus complète.

Plus résolue : Ils l'ont décidé, ils tueront l'Eglise, dussent-ils l'étouffer dans la boue.

Plus perfide : Les cyniques ne manquent pas, mais les hypocrites non plus. Ceux-ci se travestissent ; comme les loups dont parle l'Evangile, ils se couvrent de peaux de brebis. Vous les prendriez pour de pieux défenseurs de l'Eglise. Ils l'appellent dévotement leur mère ; ils s'agenouillent pour recevoir sa bénédiction... Les infâmes ! Ils la haïssent mortellement et ont hâte de réaliser le rêve de Dioclétien, décrétant d'effacer de la terre le nom chrétien : « *Deleto nomine christiano.* »

Beaucoup sont hypocrites d'une autre façon. Mais ils n'en sont pas moins fourbes.

Ils attaquent l'Eglise au nom de la vérité, de la justice, de la science, de la liberté.

La vérité, la justice, la liberté, la science, ils les exécrent ; mais elles portent des noms qui passionnent l'humanité. Ils s'en servent pour les soulever contre l'Eglise.

La conjuration contre l'Eglise est donc aussi perfide que résolue. Ce n'est pas tout : c'est une conjuration à laquelle rien ne manque ; elle est complète. Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire que tous les ennemis de l'Eglise sont debout et en armes : toutes les erreurs, toutes les passions.

Toutes les erreurs, celles-là même que l'on croyait gisant sous la poussière des siècles, et dont on pensait que le bon sens, et le mépris de l'humanité avaient fait justice pour jamais : le déisme, l'athéisme, le panthéisme, le matérialisme, le scepticisme, que sais-je encore ? Elles ont soulevé et écarté les ruines, dont elles ont rempli le monde, et qui semblaient être leur pierre sépulcrale. Les voilà, plus hideuses et plus insolentes que jamais.

Toutes les erreurs et aussi toutes les passions : l'orgueil, l'ambition, la cupidité, la luxure, l'intempérance ; mais des orgueils, des ambitions, des cupidités, des luxures, des intempérances telles qu'il ne s'en allume que dans les sociétés comme la nôtre, dans les sociétés redevenues païennes, et pour lesquelles conséquemment il ne peut plus y avoir que la préoccupation de s'enrichir, de s'élever et de jouir.

Toutes les erreurs, toutes les passions, en un mot tout ce qui hait l'Eglise et demande son extermination.

Regardez la scène de ce monde : ne croirait-on pas que les morts eux-mêmes ont quitté leurs tombes, pour venir outrager et combattre l'Eglise ?

Ne dirait-on pas une résurrection de ses ennemis de tous les siècles ? En vérité, il semble qu'ils se sont donné un suprême rendez-vous, pour accomplir enfin ensemble ce qu'ils n'ont pu faire en se succédant avec les générations. Est-ce que vous ne reconnaissez pas les scribes menteurs, et les Pharisiens superbes, et le lâche Pilate, et le fastueux Hérode, et toute la plèbe altérée du sang innocent.

Est-ce que, aujourd'hui, comme aux trois premiers siècles, les sophistes et les bourreaux ne se prêtent pas un mutuel appui ?

Est-ce que, en Orient et en Occident, Néron et Dioclétien ne se sont pas remis à leur sanglante besogne ?

Est-ce que Celse, Porphyre et tous les pseudo-philosophes n'ont pas repris et renouvelé leurs sarcasmes et leurs calomnies ?

Est-ce que Arius ne blasphème plus la divinité du Verbe ?

Est-ce que l'Apostat ne poursuit plus dans l'ombre sa guerre rampante et cauteleuse ?

Est-ce qu'il n'y a plus de Didier et d'Astolphe pour dépouiller la papauté ?

Est-ce que nul potentat n'attende, comme les empereurs allemands du Moyen-Age, à la liberté du sacerdoce ?

Est-ce que les brutalités de Luther n'éveillent aucun écho ?

Est-ce que Voltaire ne rit plus ? Est-ce que ses lèvres impures ne se détendent plus pour cracher son mépris à la face de l'Infâme ?

Est-ce que la révolution ne sape plus les trônes, ne profane plus les églises, ne pille plus les monastères, n'égorge plus les soldats de la vérité ?

La réponse à toutes ces questions vous vous la faites à vous-mêmes, et vous vous la faites avec épouvante.

Rien de plus vrai, à l'heure qu'il est, toutes les haines sont debout contre l'Eglise, résolues à user contre elle de toutes les armes, même des plus déloyales et des plus infâmes.

Il y a des peuples, dans l'Europe chrétienne, chez qui l'Eglise est hors la loi. Tout est permis quand il s'agit d'elle.

Que si, chez les autres peuples, les lois la protègent encore, l'impiété n'en tient aucun compte. Quand on lutte contre l'Eglise, il est permis de mettre de côté, non seulement les lois, mais encore l'honneur et les plus vulgaires sentiments de justice et d'humanité.

« *Prælium magnum* : » un grand combat contre l'Eglise, un combat pour lequel se sont enrôlées presque toutes les forces sociales : la politique, la littérature, la science, l'argent, le plaisir lui-même.
« *Prælium magnum.* »

Mes chers enfants, si nous avons de vrais cœurs de chrétiens, ces deux mots doivent nous suffire. L'Eglise

est sur le champ de bataille, que nous faut-il de plus ? L'amour grandit avec les épreuves, le dévouement se montre surtout à l'heure du péril.

L'heure du péril ! Est-ce donc que je crains de voir périr l'Eglise catholique ? Non, elle est immortelle ; elle fera de ses ennemis actuels ce qu'elle a fait de ceux qui les ont précédés : « Elle les mettra tous au tombeau, soit avec de l'oubli, soit avec de la honte, soit avec du sang. » (1)

Mais tout infailible que soit sa victoire, l'Eglise ne peut la gagner qu'au prix de luttes douloureuses, et de formidables épreuves. Elle peut être ramenée aux catacombes, aux échafauds de la révolution. N'est-ce pas pour nous un devoir de piété filiale que de tout faire pour lui épargner de si amères tribulations ?

Et puis, songeons-y, au milieu de ces batailles entre le monde et l'Eglise, que deviendront toutes ces choses sacrées, tous ces trésors du ciel, que l'Eglise a mission de garder à la société, et sans lesquels la société ne peut vivre : la vérité, la justice, les mœurs, la liberté, la famille ?

Demandez-le à l'histoire, à l'histoire contemporaine, aussi bien qu'à l'histoire des siècles passés.

En dehors de l'Eglise, que devient la vérité ? Livrée à ce qu'ils appellent la libre-pensée, elle flotte quelque temps entre la négation, le doute et l'indifférence ; mais elle ne tarde pas à s'en aller, laissant derrière elle une nuit horrible, pleine de spectres et de terreurs.

(1) Père Lacordaire.

En dehors de l'Eglise, que devient la justice ? Nous l'apprenons tous les jours de plus en plus. Elle s'efface devant le mensonge ; le droit ancien fait place au droit nouveau, c'est-à-dire à l'iniquité et à la violence. La ruse et la force règlent seules les relations des peuples entre eux, et les rapports des hommes avec leurs concitoyens. Le monde assiste à des spectacles où le grotesque le dispute à l'odieux.

En dehors de l'Eglise, que deviennent les mœurs ? Elles croulent dans la fange.

En dehors de l'Eglise, que devient l'autorité ? La dérision ou l'exécration du monde. Ne portant plus le reflet de la majesté de Dieu, elle n'a qu'un moyen de se faire respecter : le sabre. Si elle l'abaisse, c'est fait ; elle roule sous les pieds sanglants d'une démagogie sans pudeur et sans frein.

En dehors de l'Eglise, que devient la liberté ? Ou elle meurt, écrasée par le despotisme, ou si elle est la plus forte, elle se met au service de la révolution, et promptement elle mérite les anathèmes de l'humanité.

En dehors de l'Eglise, que devient la famille ? Hélas ! une ruine immonde. Chassés par l'incroyance, les deux gardiens du foyer domestique s'éloignent ; le respect et l'amour s'en vont. Le sanctuaire profané n'abrite bientôt plus que le désaccord et le mépris.

L'Eglise est donc absolument nécessaire à la société. Si nous voulons que tout ne périsse pas autour de nous, il faut que nous l'assistions courageusement dans ses combats.

V

LE dévouement à l'Eglise nous est commandé, non seulement par les périls du temps où nous vivons, mais encore par le noble pays que nous sommes si heureux et si fiers d'appeler notre patrie : la France.

Je vous l'ai largement démontré, en vous parlant du patriotisme. Ses fils doivent l'aider à accomplir sa vocation. C'est le plus grand service qu'ils puissent lui rendre. Or, l'incontestable vocation de la France, c'est la défense de la sainte Eglise catholique.

Le Christ lui a fait cette destinée, à l'heure même où l'Eglise naissait des mystérieuses profondeurs de son cœur ouvert. En même temps qu'il enfantait son Eglise, il appelait la nation qui devait être sa fille aînée et son soldat.

« C'est la gloire des rois francs, disait le grand pape Innocent III, de combattre pour l'exaltation de la foi catholique. Leur charge spéciale est d'entourer d'honneur l'Eglise romaine. »

Aujourd'hui, mes chers enfants, beaucoup prêtent une autre vocation à la France. Elle est faite, prétendent-ils, pour semer par tout le monde les idées et les principes de la révolution.

Que Satan, le grand adversaire du Christ et de l'Eglise, ait offert cette mission à la France, et que la France, prise de vertige, ait en effet obéi à cette impulsion de l'enfer, je ne le nie pas. Mais ce n'est pas là la vocation du peuple de Charlemagne et de saint Louis, ce n'en est que le monstrueux renversement.

Encore une fois, Dieu l'a faite la fille aînée et le champion de son Eglise. Elle n'a pas d'autre mission, pas d'autre raison d'être.

Sa fidélité à cette vocation a toujours été, et sera toujours la mesure de ses prospérités et de ses grandeurs. Son infidélité a toujours été et sera toujours la mesure de ses humiliations et de ses douleurs.

Ouvrez l'histoire de notre pays. Quelles en sont les pages glorieuses ? Quelles en sont les pages honteuses et lugubres ?

Les pages glorieuses, ce sont celles qu'illumine la grande épée de la France, abattant les ennemis de l'Eglise et s'inclinant devant le Christ. Elles ont pour titres : Clovis, Charles Martel, les Croisades, Du Guesclin, Jeanne d'Arc et cent autres aussi rayonnants, racontant, comme disaient nos pères, les Gestes de Dieu par les Francs : « *Gesta Dei per Francos.* »

Et les pages honteuses, quelles sont-elles ? Celles où la fille aînée de l'Eglise trahit son nom et sa mission. Lisez-les avec attention, et vous verrez qu'elles racontent, en même temps que les défections de la France, ses abaissements et ses malheurs.

Quel temps que celui où Philippe le Bel envoyait un des siens souffleter le vicaire de Jésus-Christ !

Quel siècle que celui où régnait Voltaire !

Quels jours que ceux où l'on plaçait la déesse Raison sur l'autel de Notre-Dame, et où l'on égorgeait les prêtres sur les ruines des temples !

Or, mes enfants, et les jours glorieux où la France a fait sa tâche, et les jours honteux où elle a défailli, nous imposent également le devoir de servir la sainte Eglise catholique.

Les jours glorieux nous l'imposent. Comment aimer la patrie sans chercher à perpétuer sa gloire ?

Les jours honteux nous l'imposent aussi, les derniers surtout, ceux qui ont pour titre la Révolution. Comment aimer la patrie, sans chercher à effacer ses hontes et à expier ses crimes ?

Je dis bien : expier ses crimes :

Cela n'est pas fait encore. Toutes les ruines accumulées, toutes les larmes répandues, tout le sang versé n'ont pas encore désarmé la colère de Dieu. La France défendant et servant l'Eglise pourra seule faire oublier la France de Quatre-vingt-treize et des années qui précédèrent ou suivirent cette date funèbre.

Donc il faut que nous l'aidions de toutes nos forces à donner à Dieu et au monde ce spectacle réparateur.

Cela importe d'autant plus que la France étant toujours la grande nation que les autres peuples

regardent et imitent, si elle abjure loyalement ses erreurs et reprend ses vieilles traditions chrétiennes, l'impiété sera du même coup vaincue et écrasée dans le monde entier.

Voulez-vous me permettre un dernier mot, mes chers enfants? Nous ne sommes pas seulement les fils de la France, nous avons un titre de plus devant le monde catholique. Je le répète avec une patriotique complaisance, nous sommes Bretons, et la Bretagne est la terre classique de la vaillance et de la fidélité.

Elle est illustre dans le monde entier. On peut lui dire ce que saint Paul disait aux Romains : « Ta foi est célébrée par tout l'univers. *Fides vestra annuntiat^{ur} in universo mundo.* » (1)

Partout où un Breton porte ses pas, s'il nomme sa patrie à des chrétiens, il entend ces chrétiens l'exalter et la bénir.

La Bretagne est illustre jusque dans la ville des grands souvenirs. A Rome on parle d'elle avec admiration. Pie IX la cite avec attendrissement, j'allais dire avec reconnaissance.

Qui nous a fait cette renommée, mes enfants? Elle date de nos origines; elle a grandi avec les siècles. Mais ce qui l'a couronnée et a achevé sa gloire, ce sont les derniers exploits de la Bretagne.

Aux regards de la plus lointaine prospérité, la Bretagne apparaîtra telle que notre temps l'a vue : A la

(1) Rom. I, 8.

droite de Pie IX, l'épée à la main, couverte de sang et plus fière de Castelfidardo que de toutes les victoires de ses ducs et de ses connétables.

Oui, ô chère Bretagne, tu es grande dans le courage et dans le sacrifice. Aussi ne nous reconnâtrai-tu pas pour tes fils si nous n'aimions pas l'Eglise. Pour être dignes de toi, il faut que nous la servions avec un dévouement que rien ne puisse ni lasser ni dompter.

Et maintenant, mes chers enfants, vous me demandez dans quelle mesure il faut aimer l'Eglise et se dévouer pour elle.

La mesure de l'aimer, est de l'aimer sans mesure. « Si la justice et la liberté de l'Eglise l'exigent, dit Pierre de Blois, nous ne devons pas hésiter à sacrifier notre fortune, notre honneur et même notre vie. »

Notre fortune..... Une question à ce sujet : Le vicaire de Jésus-Christ, pauvre et affligé, nous tend la main. Il nous conjure de l'assister, et d'assister l'Eglise elle-même en sa personne vénérée. Donnons-nous ce que nous pouvons donner ? Notre aumône filiale n'est-elle pas parcimonieuse envers celui qui nous prodigue les trésors du ciel ? O honte ! si, par exemple, nous étions riches, et si nous nous croyions quittes envers le Pape et envers l'Eglise, en jetant chaque année, dans la main sacrée qui nous est tendue, la mince pièce de monnaie que nous donnons à la porte d'un théâtre pour payer une heure de plaisir.....

Notre honneur..... Le docteur veut que nous pous-

sions jusque-là l'amour de l'Eglise, jusqu'à livrer pour elle notre réputation aux insulteurs et aux menteurs.

Hélas ! que de fois peut-être nous avons failli à ce devoir de l'amour ! Que de fois nous nous sommes tus, quand nous devons parler ! Et que de fois aussi, nous avons incliné le drapeau de l'Eglise devant les sarcasmes imbéciles de l'impiété et du libertinage !

☞ Nos richesses, notre honneur, notre vie..... L'amour n'est pas pusillanime. Il n'a ni honte, ni peur, il est intrépide et fier, et comme le veut notre docteur, il ne recule pas même devant la mort. S'il le faut, il donne sa tête au glaive du bourreau.

Depuis Etienne, le premier martyr, jusqu'aux héros qui ont versé leur sang pour le grand Pie IX, des millions de chrétiens sont morts pour l'Eglise.

Tenons-nous prêts, mes enfants, à en faire autant. Ayons au cœur la résolution de saint Paul, disons comme lui : Pour l'Eglise ma mère, je consens volontiers non seulement à porter des chaînes, mais encore à mourir : « *Ego non solum alligari, sed et mori paratus sum. Amen.* » (1)

(1) Act , XXI, 13.



TABLE DES MATIÈRES

Lettre à Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Nantes.	
Préface.	
Allocution préliminaire.....	1
La Crainte de Dieu	9
Les Jeunes Saints.....	17
Flots de la Mer et Complots des Méchants.....	27
Le Charpentier.....	35
Le Torrent et le Bonheur.....	47
Le Devoir... ..	55
L'Idéal de l'Honneur.....	63
L'Epiphanie.....	75
La Victoire.	87
Le Lis et l'Innocence.....	95
La Vertu	103
Nous marchons tous et toujours vers la Mort.....	117
La Vallée de Josaphat.....	125
La Gloire.....	137
Le Chrétien inutile.....	147
La Foi qui n'agit point.....	157
Le Martyr	167
La Musique.....	177
La Mer devant la Vierge Marie.....	197

Le Festin de Balthasar.....	215
Daniel dans la Fosse aux Lions.....	233
Les Jeunes Hébreux dans la Fournaise.....	249
Une Fête au Ciel.....	267
Les menteurs.....	275
Il faut Croire à la Patrie.....	295
Il faut Espérer en la Patrie.....	311
Il faut Aimer la Patrie..	325
La Loi du Progrès.....	335
L'Amour et le Service de l'Eglise.....	356



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottawensis

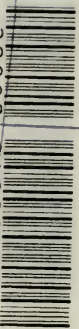
Nantes. — Imp Bourgeois, rue S'-Clément, 57.

UNIVERSITAS
O. M. I.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 010553021b

BAT 3019 • E8P4 1897

PERGELINE •

JEUNESSE A L'ECOLE DE

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	03	01	21	02	5